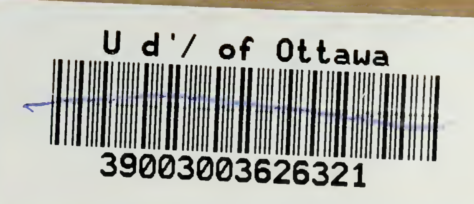

U d'/ of Ottawa
39003003626321

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME QUINZIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.





A. Desenne del. *Pourvoyeur sc.*

GUY MANNERING.

[illegible] ET GLOSSIN AVEC HATTERAICK DANS LA CAVERNE

T. XI. Ch. XXXIV.

ŒUVRES COMPLÈTES

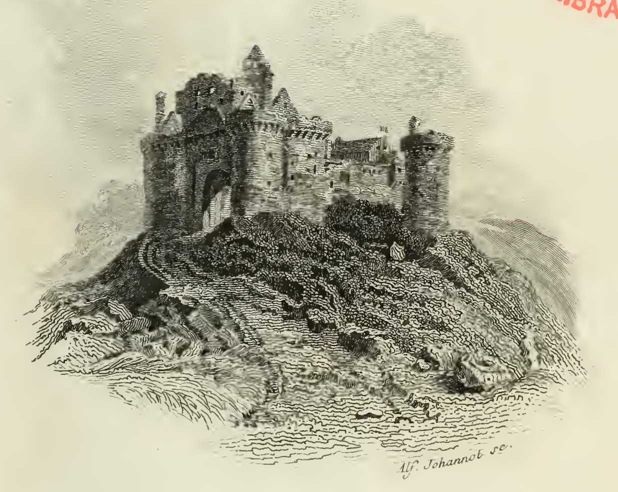
DE

SIR WALTER SCOTT

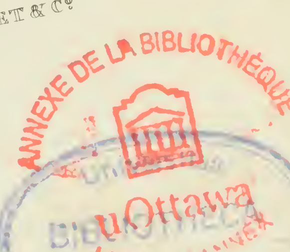
TOME XV.

GUY MANNERING





PARIS,
CHARLES GOSSELIN & A. SAUTELET & C°
MDCCCXXVI



GUY MANNERING,

OU

L'ASTROLOGUE.

(Guy Mannering, or the Astrologer.)

TOME SECOND.

« On dit que certains mots ou signes merveilleux
» Évoquent les esprits à l'heure planétaire.
» Mais fasse qui voudra ce métier dangereux :
» Quant à moi, je l'avoue, il ne me tente guère. »

LE LAI DU DERNIER MENESTREL.

GUY MANNERING,

OU

L'ASTROLOGUE.

(Guy Mannering, or the Astrologer.)

CHAPITRE XXIII.

» L'un sur le grand chemin
» Attrape quelques coups, et l'autre la potence. »
SHAKSPEARE. *Conte d'hiver.*

BROWN n'avait pas oublié les dernières paroles du fermier hospitalier; mais, tandis qu'il payait son écot, il ne put s'empêcher de fixer ses regards sur Meg Merrilies. Elle avait l'aspect d'une sorcière, et c'était toujours la même figure que nous avons essayé de décrire quand nous l'introduisîmes la première fois à Ellangowan-

Place. Le temps avait fait grisonner ses cheveux noirs, et sillonné de rides ses traits sauvages; mais sa taille n'était pas voûtée, et sa vivacité était encore la même. On avait remarqué que la vie active, quoique non laborieuse, que menait cette femme, lui donnait, comme à plusieurs de ses pareilles, un tel pouvoir sur sa physionomie et ses mouvemens, que toutes les attitudes qu'elle voulait prendre étaient naturelles, aisées et pittoresques. En ce moment elle était debout près d'une croisée, placée de manière à laisser voir sa taille vraiment masculine. Sa tête était un peu penchée en arrière, afin que le chapeau qui la couvrait ne pût l'empêcher de voir Brown, qu'elle semblait examiner avec une sérieuse attention. A chaque geste qu'il faisait, à chaque parole qu'il prononçait, elle semblait agitée par un tressaillement imperceptible. De son côté il était étonné de ne pouvoir regarder cette figure singulière sans une certaine émotion. — Ces traits, pensait-il, se sont-ils offerts à moi en songe, ou rappellent-ils à mon souvenir quelques-unes des étranges figures que j'ai vues dans les pagodes des Indes.

Tandis qu'il s'occupait de ces pensées, et que l'hôtesse était allée chercher de l'argent pour lui changer une demi-guinée, l'Égyptienne fit tout à coup deux grands pas pour se rapprocher de lui, et lui prit la main. Il pensa qu'elle voulait lui donner une preuve de ses talens dans la chiromancie; mais elle semblait agitée d'autres sentimens.

— Au nom du ciel, jeune homme, dites-moi quel est votre nom, et d'où vous venez.

— Mon nom est Brown, la mère, et j'arrive des Indes orientales.

— Des Indes orientales! dit-elle en lâchant sa main, ce n'est donc pas cela. Je suis une vieille folle. Tout ce que je vois me semble ce que je désire voir. Mais les Indes orientales! cela ne se peut pas. Quoi qu'il en soit, votre figure et le son de votre voix m'ont rappelé mon ancien temps. Adieu; ne vous arrêtez pas en route; et, si vous rencontrez quelques-uns de nos gens, ne vous mêlez pas de leurs affaires, et ils ne vous feront pas de mal.

Brown, qui, dans ce moment, venait de recevoir la monnaie de sa demi-guinée, lui mit un shilling dans la main, dit adieu à son hôtesse; et, suivant la même route qu'avait prise Dinmont, se mit à marcher à grands pas avec l'avantage d'être guidé par les traces récentes qu'avaient laissées sur la terre les pieds du cheval du fermier.

Meg Merrilies le suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle le perdît de vue.

— Il faut, dit-elle alors, que je revoie ce jeune homme; il faut que je revoie aussi Ellangowan. Le laird est mort. Eh bien, la mort règle tous les comptes. Il fut un temps où il était bon et humain. Le shériff n'est plus dans le pays. Je peux bien me glisser dans le bois sans qu'on m'aperçoive, ou sans qu'on me reconnaisse. Après tout, je ne risque que de passer par les verges. C'en est fait! je veux revoir Ellangowan, ou j'en mourrai.

Pendant ce temps, Brown continuait sa route sans perdre un instant. Il était déjà dans le sentier tracé dans la plaine de bruyères nommée le Waste du Cumberland. Il vit une maison écartée dans laquelle Dinmont avait sans doute été faire une visite, soit d'amitié,

soit d'affaire; car les pas de son cheval suivaient cette direction, et un peu plus loin il en retrouva les traces qui lui annoncèrent qu'il s'était remis en route. — Je voudrais, pensa Brown, que le bon fermier fût resté ici jusqu'à mon arrivée; je n'aurais pas été fâché de lui faire quelques questions sur le chemin; plus j'avance, plus tout ce qui m'entoure paraît sauvage.

A la vérité la nature, comme si elle avait destiné ce pays à servir de barrière entre deux nations, semblait y avoir empreint un caractère de désolation et d'horreur. Les montagnes ne sont ni hautes ni escarpées; mais tout est couvert de mousse et de bruyère, le petit nombre de cabanes que l'on y voit sont pauvres et misérables, et à une grande distance les unes des autres. A l'entour on aperçoit les traces des efforts que l'on a faits pour procurer à la terre une apparence de végétation. Mais deux ou trois poulains errans çà et là, les jambes de derrière attachées ensemble, pour épargner les frais d'une écurie, annoncent que la principale ressource du paysan est d'élever des chevaux. Le peuple y est moins hospitalier et plus grossier que dans le reste du Cumberland. Ces dispositions sont le résultat, tant de sa manière de vivre que de ses liaisons avec les vagabonds et les brigands qui viennent chercher dans cette contrée sauvage un refuge contre les poursuites de la justice.

Les habitans de ce pays étaient, dès autrefois, tellement en butte aux soupçons et au mépris de leurs voisins plus policés, qu'il existait, et qu'il existe peut-être encore dans Newcastle, un réglement qui défend à tout maître ouvrier de cette ville de prendre pour apprenti un homme né dans ces environs. Un proverbe

dit que, lorsqu'on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé. On peut ajouter que, si l'on donne à un homme ou à une classe d'hommes une mauvaise renommée, il est très-vraisemblable qu'ils finiront par la mériter. Brown n'ignorait pas ces détails; et les discours de l'Égyptienne et de Dinmont avaient encore augmenté ses soupçons. Mais il ne connaissait pas la crainte, il n'avait rien sur lui qui pût tenter un voleur, et il se flattait d'avoir traversé le désert avant la chute du jour. Il s'était pourtant trompé dans son calcul. Le chemin se trouva plus long qu'il ne l'avait pensé, et l'horizon commençait déjà à s'obscurcir lorsqu'il entrait seulement dans de vastes landes.

Doublant la vitesse de sa marche, il suivait un étroit sentier qui serpentait à travers d'épaisses bruyères ou dans de profonds ravins bordés ici de fossés remplis d'une matière qui tenait le milieu entre l'eau et la boue, là de monceaux de pierres et de sable que quelque torrent avait détachés des montagnes voisines et accumulés en différens endroits. Il s'étonnait qu'un homme à cheval pût passer dans un pareil chemin; et cependant il voyait encore les traces de celui de Dinmont, il croyait même entendre à quelque distance le bruit de ses pas. Il se convainquit que le fermier ne pouvait s'avancer dans les bruyères aussi vite que lui, et marcha encore plus rapidement, dans l'espérance de le rejoindre, et de profiter de la connaissance qu'il avait du pays.

En ce moment son basset le quitta pour courir en avant, en aboyant d'une manière extraordinaire. Brown se hâta de gagner une petite éminence qui n'était qu'à deux pas, et vit ce qui avait donné l'alarme à son chien.

Dans un chemin creux, à une portée de fusil de lui, un homme qu'il reconnut aisément pour Dinmont se défendait contre deux scélérats qui l'attaquaient. Il était à bas de son cheval, et s'escrimait de son mieux du manche de son fouet. Notre voyageur se hâta de courir à son secours; mais, avant qu'il fût arrivé sur le lieu du combat, un coup sur la tête avait renversé le malheureux fermier, que l'un des deux coquins continuait à frapper impitoyablement. L'autre misérable, courant au-devant de Brown, appela son camarade, en lui disant: — Celui-là est content! voulant dire probablement qu'il n'était plus en état de résister ni de se plaindre. L'un d'eux était armé d'une espèce de couteau de chasse, l'autre d'un gourdin. Mais comme le sentier était fort étroit, — S'ils n'ont pas d'armes à feu, pensa Brown, je leur en ferai voir de belles. Les brigands vomissaient contre lui, en l'attaquant, des menaces et des imprécations; mais ils s'aperçurent qu'ils avaient affaire à un homme aussi vigoureux que résolu, et, après en avoir reçu deux ou trois coups bien assenés, l'un d'eux lui cria: — De par tous les diables, que ne passes-tu ton chemin? ce n'est pas à toi que nous en voulons.

Brown ne se payant pas de cette monnaie, et ne voulant pas laisser à leur merci le malheureux qu'ils voulaient voler, et peut-être achever d'assassiner, le combat recommençait, lorsque Dinmont, revenu de son étourdissement, se remit sur ses jambes, saisit son bâton, et vint pour se mettre de la partie. Comme nos deux coquins n'en étaient pas venus à bout aisément, même quand il était seul, et dans la surprise où l'avait jeté leur attaque imprévue, ils ne crurent pas

devoir attendre qu'il vînt joindre ses forces à celles d'un homme qui paraissait en état de leur tenir tête à tous deux ; ils s'enfuirent de toutes leurs jambes à travers le bois, poursuivis par Wasp, qui avait pris une part glorieuse à l'action en harcelant l'ennemi sur les derrières, et opérant par-là une utile diversion en faveur de son maître.

— Diable! votre chien entend bien la chasse à présent! Tels furent les premiers mots du fermier en arrivant la tête tout ensanglantée, lorsqu'il reconnut son libérateur.

—J'espère que vous n'êtes pas blessé dangereusement?

— Oh! ce n'est rien. Ma tête est à l'épreuve de quelques contusions ; je la conserverai, grace à vous. Mais il faut que vous m'aidiez à chercher mon cheval, et vous monterez en croupe; car il faut gagner du terrain avant que toute la bande ne vienne tomber sur nous, le reste n'est peut-être pas bien loin.

Le hasard voulut heureusement que le cheval se trouvât à deux pas, et Brown fit quelque difficulté de trop charger la pauvre bête.

— Ne craignez rien, répondit Dinmont, Dumple porterait six hommes si sa croupe était assez longue. Mais, pour l'amour de Dieu, dépêchons-nous. Je vois venir du monde là-bas; je crois prudent de ne pas les attendre.

Brown pensa de son côté que la vue de cinq à six hommes qui effectivement accouraient vers eux devait abréger les cérémonies. Il sauta donc sur la croupe de Dumple, et le bidet plein d'ardeur, chargé de deux hommes grands et vigoureux, partit avec la même vitesse que s'il eût porté deux enfans de cinq à six ans.

Son maître, qui connaissait parfaitement la route, l'excitait encore, et avait soin de choisir le meilleur chemin, en quoi il était parfaitement secondé par l'instinct admirable de l'animal, qui, dans tous les mauvais pas, ne manquait jamais de choisir le passage le moins difficile.

Malgré tous ces avantages, la route était tellement entrecoupée, ils étaient si souvent forcés de s'écarter de la ligne droite, qu'ils ne gagnaient que peu de terrain sur ceux qui les poursuivaient. — Ne craignez rien, dit l'intrépide Écossais à son compagnon; si nous parvenons une fois au-delà du ruisseau de Witthershin, la route change de face, ils auront de bonnes jambes s'ils nous attrapent.

Ils arrivèrent bientôt à ce ruisseau: l'eau paraissait à peine couler, et ressemblait à celle d'un étang fangeux. Il était couvert de roseaux, et de différentes herbes aquatiques. Dinmont conduisit son poney vers l'endroit qui lui parut offrir un gué plus facile; mais Dumple s'arrêta tout à coup, baissa la tête comme pour reconnaître de plus près l'eau qu'on voulait lui faire traverser, frappa la terre de ses pieds de devant, et resta comme s'il eût été de marbre.

— Ne ferions-nous pas mieux, dit Brown, de mettre pied à terre, et de laisser l'animal à son sort, ou de le forcer à traverser le gué?

— Non, non, dit le pilote. Il faut laisser manœuvrer Dumple comme il l'entend. Il a plus de bon sens que bien des chrétiens. En parlant ainsi, il lâcha la bride, et s'adressant à son cheval: — Allons, mon garçon, lui dit-il, choisis ton chemin, vois où tu peux aller.

Dumple, ayant la liberté du choix, gagna un autre endroit, où le ruisseau, à ce que pensait Brown, ne

paraissait pas offrir un passage si facile, mais que l'instinct ou l'expérience de l'animal lui faisait préférer. Là, il entra dans l'eau de lui-même, et atteignit l'autre bord sans difficulté.

— Nous voilà hors des fondrières, dit Dinmont; j'en suis bien aise. On y trouve plus d'écuries pour les chevaux que d'auberges pour les hommes. Maintenant il nous faut atteindre le *Maiden-Way* (1), et nous serons sauvés. Effectivement ils se trouvèrent bientôt sur un pavé rompu, reste d'une chaussée construite par les Romains, et qui traverse ces contrées sauvages dans la direction du nord; dès lors ils firent de neuf à dix milles par heure, Dumple ne demandant d'autre relâche que de quitter le galop pour se mettre au trot.

— Je pourrais bien le faire aller plus vite, dit son maître, mais il faut considérer qu'il a sur les flancs deux paires de longues jambes, et ce serait une pitié de forcer Dumple. Il n'avait pas son pareil dans toute la foire de Carlisle. Brown était bien d'avis de ménager le pauvre animal, et, comme ils étaient à l'abri de toute crainte, il dit à M. Dinmont qu'il ferait bien de bander sa tête avec un mouchoir, de crainte que l'air n'envenimât sa blessure.

— Et à quoi bon? dit le fermier résolu; le plus court est de laisser le sang se figer : cela épargne un emplâtre.

Brown, dans le cours de ses campagnes, avait vu recevoir bien des blessures, mais il ne put s'empêcher de remarquer que jamais il n'en avait vu supporter avec un pareil sang-froid.

— Bah! bah! faudrait-il faire la poule mouillée pour

(1) La route des Filles. — Éd.

une petite entaille à la tête? Mais, dans cinq minutes, nous sommes en Écosse, et il faut que vous veniez avec moi à Charlies-Hope; c'est une chose arrêtée.

Brown accepta avec plaisir l'hospitalité qu'il lui offrait. La nuit commençait à s'épaissir quand ils arrivèrent près d'une petite rivière qui serpentait à travers un paysage champêtre. Les montagnes qui s'offraient à la vue étaient plus vertes et plus escarpées que celles qu'ils venaient de quitter, et leurs pentes garnies de gazon s'abaissaient jusqu'aux rives de la petite rivière. Sans étonner les yeux par ses monts aux sommets ambitieux, sans offrir un aspect romantique et pittoresque, cette contrée plaisait par son air champêtre et solitaire. On n'y voyait ni routes, ni enclos, ni terres labourées; on aurait cru être dans un vallon choisi par un patriarche pour y faire paître ses troupeaux. Les ruines de quelques tours démantelées prouvaient que ce pays avait été le séjour d'habitans bien différens de ceux qui s'y trouvaient alors, ces maraudeurs dont les guerres entre l'Écosse et l'Angleterre virent les exploits.

Dumple prit un sentier qui aboutissait à un gué qu'il connaissait bien, traversa l'eau, et, hâtant le pas, côtoya la rivière pendant environ un mille. Il s'avança alors vers deux ou trois bâtimens peu élevés, et couverts en chaume, dont les angles, opposés l'un à l'autre, indiquaient un grand mépris pour les règles de l'architecture. C'était la ferme de Charlies-Hope. A leur approche, les trois générations des Pepper et des Moutarde, et un grand nombre de leurs alliés dont les noms nous sont inconnus, se mirent à aboyer à qui mieux mieux. Le fermier fit entendre sa voix; elle fut reconnue, et l'ordre se rétablit.

La porte s'ouvrit : une fille à demi nue, qui avait le soin de traire les vaches, et qui venait de s'acquitter de cette fonction, s'y montra un instant, et la referma aussitôt pour rentrer dans l'intérieur, d'où on l'entendit crier : — Mistress ! mistress ! c'est notre maître, et un autre homme avec lui.

Dumple, abandonné à lui-même, gagna la porte de l'écurie, frappa du pied pour se la faire ouvrir, et salua de quelques hennissemens ses amis qui s'y trouvaient, et qui lui rendirent ses salutations. Pendant ce temps, Brown avait beaucoup de peine à préserver son pauvre Wasp des empressemens de toute la meute rassemblée autour de lui, et qui ne paraissait pas disposée à le recevoir avec l'hospitalité que montrait le maître du logis.

Un moment après, un valet de charrue vint introduire Dumple dans l'écurie, tandis que mistress Dinmont, femme de bonne mine et de bonne humeur, vint recevoir nos voyageurs ; et montrant à son mari un plaisir de le revoir dont la sincérité se peignait sur son visage : — Mon Dieu ! s'écria-t-elle, avez-vous été absent assez long-temps (1) !

(1) Nous sommes transportés ici par le romancier dans le Liddesdale, canton du comté de Roxburgh, où sir Walter Scott a son château, et dont il est le *deputy-lieutenant* et le shériff. — Éd.

CHAPITRE XXIV.

« Heureux Liddell, jamais la poésie
» N'a soupiré sur ta rive fleurie :
» Tu n'es connu qu'aux bergers d'alentour
» Ton onde est pure ainsi que leur amour. »

Armstrong. *L'art de conserver la santé.*

Les fermiers actuels du sud de l'Écosse connaissent mieux que leurs pères les raffinemens de la civilisation, et les mœurs que j'ai à décrire ont cessé d'exister, ou du moins sont considérablement changées. Sans perdre leur antique simplicité, ils cultivent des arts qui étaient inconnus à la génération qui les a précédés. Ils ont adopté de nouvelles méthodes de culture, et savent apprécier tout ce qui peut rendre la vie plus confortable. Leurs maisons sont plus commodes, leurs habitudes les mettent de niveau avec le monde civilisé, et le luxe le

plus louable, le luxe du savoir, s'est introduit dans leurs montagnes, et a fait beaucoup de progrès depuis trente ans : leur plus grand défaut, celui de boire outre mesure, diminue tous les jours. Leur franchise, leur hospitalité est toujours la même ; mais elle a, en général, un caractère plus poli, et sait se restreindre dans de justes bornes.

— Eh, diable ! ma femme, dit Dinmont en la poussant, mais avec douceur et en la regardant d'un air d'amitié, — un moment donc, Aylie, ne voyez-vous pas un étranger ?

Aylie se tourna vers Brown pour lui faire ses excuses. — C'est que, voyez-vous, j'étais si aise de revoir mon mari..... Mais, Dieu du ciel ! qu'avez-vous donc tous les deux ?

Ils venaient d'entrer dans un petit salon où la lumière fit voir le sang qui avait coulé de la tête de Dinmont, et qui avait assez copieusement arrosé ses habits et ceux de son compagnon.

— Je parierais, Dandy, que vous vous serez encore battu avec quelque maquignon de Bewcastle ! En conscience, un homme marié, ayant une nombreuse famille comme vous, devrait mieux connaître de quel prix est la vie d'un père. Et, en parlant ainsi, les yeux de la bonne femme laissaient échapper quelques larmes.

— Oui, vraiment ! dit le mari en l'embrassant avec plus d'affection que de cérémonie, il s'agit bien de cela ! Demandez à monsieur, il vous dira qu'en sortant de chez Lourie Lowther, où je m'étais arrêté un instant, et avec qui j'avais bu deux ou trois coups, comme je ve-

nais d'entrer dans les bruyères, et que je me pressais pour arriver ici, deux coquins, sortant du bois sans que je les aperçusse, se jetèrent sur moi, me renversèrent de cheval, me donnèrent sur la tête un fameux coup qui m'étourdit et me fit tomber, le tout avant que je pusse leur frotter les reins avec mon fouet. Si ce brave homme n'était pas venu à mon secours, je n'étais pas quitte de leurs mains, et ils m'auraient pris plus d'argent qu'il n'est facile d'en gagner. C'est donc à lui, après Dieu, que vous êtes redevable de me revoir.

En parlant ainsi, il tira de sa poche une bourse de cuir assez enflée, et la donna à sa femme en lui disant de la serrer.

— Que Dieu le bénisse et le récompense! dit-elle; mais comment lui témoigner notre reconnaissance? lui offrir la table et le gîte, c'est ce que nous n'avons jamais refusé à personne. S'il y avait, ajouta-t-elle en jetant un regard sur la bourse, mais avec un air de délicatesse et de timidité qui empêchait qu'on ne pût s'en offenser, — s'il y avait quelque autre moyen... Brown vit et apprécia le mélange de simplicité et de générosité qui respirait dans le discours de cette digne femme, et il ne pouvait se dissimuler que l'habit très-modeste dont il était revêtu, et qui se trouvait déchiré et couvert de sang, pouvait le faire regarder comme un objet de compassion et peut-être même de charité. Il se hâta donc de dire qu'il se nommait Brown, qu'il était capitaine de cavalerie, et qu'il voyageait à pied pour son plaisir autant que par économie; enfin il engagea son hôtesse à visiter la blessure de son mari, qu'il n'avait pas voulu lui permettre d'examiner.

Mistress Dinmont était plus accoutumée à voir des

trous à la tête de son mari qu'à se trouver en présence d'un capitaine de dragons. Elle prit une serviette de table à peu près blanche, et, oubliant pour quelques minutes le souper auquel elle songeait déjà, elle frappa son mari sur l'épaule: — Allons, lui dit-elle, asseyez-vous, mauvaise tête, qui cherchez toujours quelque fâcheuse affaire pour vous et pour les autres!

Dinmont fit deux ou trois cabrioles, commença une danse montagnarde pour montrer combien peu sa blessure l'inquiétait; et, s'étant enfin décidé à s'asseoir, confia à l'inspection de sa femme sa tête ronde, noire et chevelue. Brown avait vu le chirurgien du régiment exprimer de l'inquiétude à l'inspection de blessures plus légères. Aylie montra cependant assez d'intelligence dans son pansement. Elle commença par couper avec ses ciseaux les mèches de cheveux remplis de sang figé; elle mit de la charpie sur les blessures, les bassina avec une eau vulnéraire qui passait pour souveraine dans tout le canton, et dont on faisait une grande consommation le jour de la foire; après quoi elle fixa son emplâtre avec un bandage, et, en dépit de la résistance du patient, couvrit le tout d'un bonnet de nuit pour bien l'assujettir. Elle fomenta avec de l'eau-de-vie quelques contusions qu'il avait sur le front et sur les épaules, ce que Dinmont ne voulut permettre qu'après que le remède eut payé un ample tribut à sa bouche.

Mistress Dinmont offrit alors ses services à Brown avec autant de franchise que de naïveté; mais il lui répondit qu'il n'avait besoin que d'un peu d'eau dans un bassin, et d'une serviette.

— C'est à quoi j'aurais dû penser plus tôt, dit-elle; mais je n'ai pas osé ouvrir la porte, car tous les enfans

sont là, pauvres innocens! qui meurent d'envie d'embrasser leur père.

Cela expliqua à Brown les cris et le tapage que l'on entendait à la porte du salon, ce dont il avait été un peu surpris, quoique mistress Dinmont n'y eût fait d'autre attention que de pousser le verrou après qu'ils y furent entrés. Mais, lorsqu'elle ouvrit la porte pour aller chercher le bassin et la serviette; car il ne lui vint pas seulement à l'idée d'offrir à Brown de passer dans une autre chambre, un essaim d'enfans à tête blanche se précipita dans le salon, les uns arrivant de l'écurie où ils avaient été visiter leur ami Dumple; les autres de la cuisine où ils écoutaient les contes et les chansons de la vieille Elspeth; et les plus jeunes, à moitié nus, ayant quitté leurs lits, tous criant à qui mieux mieux qu'ils voulaient voir papa, et savoir ce qu'il leur avait rapporté des différentes foires où il avait été dans son voyage.

Notre chevalier de la tête blessée commença par embrasser toute la bande à la ronde, et fit ensuite une distribution de flûtes, de trompettes et de pain d'épices. Enfin, quand leur joie devint si bruyante qu'on ne pouvait plus y tenir,—C'est la faute de la bonne femme, dit-il à Brown; elle laisse toujours les enfans faire tout ce qui leur plaît.

— Eh, mon Dieu! dit Aylie, qui arrivait en ce moment tenant d'une main un bassin plein d'eau, et une serviette de l'autre, que voulez-vous? Puis-je faire autre chose pour ces pauvres enfans?

Dinmont alors se mit en mouvement, et, moitié prières, moitié menaces, un peu aussi en les poussant, il parvint à débarrasser la chambre de toute la mar-

maille, n'y laissant que les deux aînés, un garçon et une fille, qui étaient capables de se conduire, dit-il, raisonnablement. Pour la même raison, et avec moins de cérémonie, il mit à la porte toute la meute, excepté les véritables patriarches, le vieux Pepper et la vieille Moutarde, à qui des châtimens répétés, et l'amour de la paix qui accompagne souvent la vieillesse, avaient inspiré des sentimens si hospitaliers, qu'après avoir grondé quelque temps contre Wasp, qui en faisait autant de son côté, et qui s'était retranché sous la chaise de son maître, ils consentirent paisiblement à partager avec lui une peau de mouton où la laine était restée, et qui valait pour eux le plus beau tapis de Bristol.

L'activité de la maîtresse de la maison, qu'on appelait *mistress* à la cuisine, et *la bonne femme* (1) au salon, avait déjà coûté la vie à deux poulets, qui, à défaut de temps pour mieux faire, parurent bientôt cuits sur le gril. Une grosse pièce de bœuf froid, des œufs, des gâteaux et un pudding de farine d'orge, avec d'excellente ale brassée à la maison, le tout arrosé d'une bouteille d'eau-de-vie, composèrent un souper auquel Brown était disposé à faire honneur. Peu de soldats, après un jour de route et une escarmouche par-dessus le marché, ne s'en seraient pas contentés. Quand l'appétit de son mari et de son hôte fut satisfait, mistress Dinmont donna ses ordres à une jeune et vigoureuse servante, dont les joues étaient aussi rouges que le ruban de ses cheveux, et l'aida à enlever les restes du souper. Enfin, tandis que la dame s'occupait à placer sur la table le sucre et l'eau chaude, ce qu'elle craignait de voir oublié par la sui-

(1) *Gud-wife*, la ménagère. — Éd.

vante, tant celle-ci était occupée à regarder un capitaine en activité de service, Brown demanda à son hôte s'il ne se repentait pas de ne point avoir suivi les avis de l'Égyptienne.

— Qui le sait? répondit-il; ce sont des diables bien rusés. Peut-être n'aurais-je échappé à un danger que pour tomber dans un autre. Et cependant j'ai tort de parler ainsi, car si jamais la vieille sorcière vient à Charlies-Hope, je lui donne une pinte d'eau-de-vie et une livre de tabac pour son hiver. Oui, ce sont des diables bien rusés, disait mon vieux père; mais elles vont mal quand on les guide mal, et il y a du bon et du mauvais dans ces Égyptiennes.

Cette conversation fit encore vider une pinte d'ale, et exigea un nouveau renfort d'eau-de-vie, d'eau et de sucre. Mais Brown se refusa enfin à prolonger plus long temps la séance pour ce soir; il allégua la fatigue que lui faisait éprouver son voyage, ainsi que le combat qu'il avait soutenu, car il savait qu'il aurait été inutile de remontrer au bon fermier que trop de libations pourrait avoir des inconvéniens pour sa blessure. On le conduisit dans une très-petite chambre, où il trouva un exceilent lit, et les draps lui prouvèrent que son hôtesse avait eu raison de se vanter qu'on n'en pouvait trouver nulle part de meilleurs, parce que le lin en avait été filé par Nelly et par elle-même, qu'ils avaient été blanchis sur sa prairie, savonnés dans la belle eau de son puits; et qu'est-ce qu'une femme pourrait faire de plus, fût-elle reine?

Il est très-vrai qu'ils égalaient la neige en blancheur, et que la manière dont ils avaient été blanchis leur avait communiqué une odeur suave.

Wasp, après avoir léché la main de son maître pour lui dire bonsoir, se coucha aux pieds de son lit, et un doux oubli du monde entier s'empara bientôt des sens de notre voyageur.

CHAPITRE XXV.

« Si la chasse, Bretons, a pour vous tant de charmes,
» Montez sur vos coursiers, et dirigez vos armes
» Sur le rusé brigand par qui, dans une nuit,
» De votre basse-cour tout l'espoir est détruit :
» Suivez-le en ses détours jusque dans sa tanière,
» Et faites contre lui gronder votre tonnerre. »

Thomson. *Les Saisons.*

Brown se leva de fort bonne heure le lendemain, et sortit de sa chambre pour examiner l'établissement de son nouvel ami. Tout dans le voisinage de la ferme semblait négligé et presque inculte. Le jardin semblait misérable: aucun soin pour le rendre productif, nulle précaution pour en bannir des eaux qui en inondaient une partie, et absence totale de cette élégance qui donne un aspect si agréable aux fermes d'Angleterre. On voyait cependant que ces défauts ne pouvaient s'attribuer à la

pauvreté, ni à la négligence qui en est la suite, et qu'ils n'avaient pour cause que le manque de goût et de connaissances. L'étable pleine de belles vaches, la laiterie remplie de lait, de crème, de beurre et de fromages, dix bœufs qu'on engraissait, deux bons attelages de chevaux, sans compter deux chevaux de selle, des domestiques nombreux, actifs, industrieux, et paraissant contens de leur sort, enfin partout un air d'abondance, annonçaient un fermier à son aise.

La maison, située sur une petite éminence qui dominait la rivière, n'avait pas à craindre les influences dangereuses de son voisinage. Non loin de là, il vit la bande d'enfans qui étaient déjà à jouer, et qui s'occupaient à bâtir une petite maisonnette en terre autour d'un gros chêne, que l'on nommait le buisson de Charlies, en mémoire d'un ancien maraudeur de ce nom qui avait jadis demeuré dans cet endroit. Entre la ferme et les pâturages de la montagne était un marécage qui avait, dit-on, servi autrefois à la défense d'un château-fort dont il ne restait aucun vestige, mais qui avait été la résidence du même héros dont nous venons de parler. Brown voulut lier connaissance avec les enfans, mais ils « *s'échappèrent de ses mains comme du vif-argent* » (1). Cependant les deux aînés, quand ils furent à quelque distance, furent assez braves pour se retourner et le regarder. Il dirigea sa course alors vers la montagne, et y arriva en traversant le marais. On y avait placé des pierres pour la commodité du passage, mais elles n'étaient ni aussi larges, ni aussi bien assurées qu'on aurait pu le désirer. A peine il commençait à la gravir qu'il aperçut un homme qui la descendait.

(1) Citation d'une locution familière. — Ed.

Il reconnut bientôt son hôte, quoique le plaid gris (1) des bergers écossais eût remplacé son costume de voyage. Un bonnet, fait avec la fourrure d'un chat sauvage, couvrait sa tête plus commodément que n'aurait pu le faire un chapeau, à cause du bandage qui l'enveloppait. Brown, en sa qualité de capitaine, était accoutumé à juger des hommes par leur force, et il ne put s'empêcher d'admirer la taille, les larges épaules et les muscles bien prononcés de Dinmont. Celui-ci, de son côté, faisait intérieurement le même compliment à Brown, dont il examinait l'air de vigueur plus à loisir qu'il ne l'avait encore fait. Après s'être réciproquement salués, le capitaine demanda à son hôte si sa blessure ne lui laissait aucune inquiétude.

— Je n'y songeais plus, dit le fermier; mais, ce matin que je suis frais et à jeun, je pensais, en vous regardant, que, si vous et moi nous avions chacun un bon gourdin de chêne noueux, nous ne reculerions pas devant une demi-douzaine de ces coquins.

— Mais n'auriez-vous pas agi sagement en restant une heure ou deux de plus au lit, après de telles contusions?

— Confusion, capitaine! jamais je n'ai de confusion dans la tête. Un jour je suis tombé du haut du rocher de Christenbury : eh bien, sans avoir de confusion pour cela, je me suis relevé, et j'ai été rejoindre mes chiens qui couraient le renard. Non, non, je ne sais ce que c'est que confusion, à moins que par hasard un petit coup de trop...... vous m'entendez? D'ailleurs j'avais

(1) Cette couleur est celle du plaid des bergers de l'Écosse méridionale. — Ed.

besoin de visiter mes troupeaux ce matin, de voir si tout était en ordre: quand le maître est absent, les domestiques se négligent, ils pensent à leurs plaisirs plus qu'à leurs devoirs. Je viens de rencontrer Tom de Todshaw et quelques fermiers de nos environs. Ils vont chasser le renard ce matin. Voulez-vous vous joindre à eux? je vous donnerai Dumple, et je monterai ma grande jument.

— Mais, M. Dinmont, je crains d'être obligé de vous quitter.

— Me quitter! du diable si vous me quittez avant quinze jours d'ici! non, non, on ne trouve pas toutes les nuits un ami comme vous dans les bruyères de Bewcastle.

Brown n'avait pas dessein de faire un voyage expéditif, il entra donc en composition avec son hôte, et lui promit de passer huit jours à Charlies-Hope.

En arrivant à la ferme ils trouvèrent un ample déjeuner qui les attendait, grace aux soins d'Aylie. En apprenant la partie de chasse projetée, elle n'y donna pas une approbation complète, mais elle ne témoigna ni surprise ni alarme. — Vous êtes toujours le même, dit-elle; rien ne vous rendra sage, jusqu'à ce qu'on vous rapporte ici les pieds en avant.

— Taisez-vous, bonne femme, dit son mari; vous savez bien qu'après toutes mes caravanes je n'en vaux pas une épingle de moins.

En parlant ainsi, il engagea Brown à déjeuner promptement, parce que la gelée commençant à passer, on se mettrait en chasse de bonne heure.

Ils se mirent donc en route, le fermier ouvrant la marche. Ils quittèrent bientôt la petite vallée, et se

trouvèrent dans des montagnes escarpées quoique sans précipices. Des deux côtés on voyait souvent des ravines qui, pendant l'hiver, après une pluie d'orage, servaient de lit à des torrens impétueux. Quelques brouillards couvraient encore le sommet des montagnes; c'était le reste des nuages du matin, une pluie douce avait contribué à la fonte de la gelée, et formé cent petits ruisseaux qui semblaient couper la verdure par autant de filets argentés. Dinmont trottait hardiment sur les étroits sentiers tracés par les pas des bestiaux; et enfin ils commencèrent à voir d'autres personnes à pied et à cheval, qui cheminaient comme eux vers le lieu du rendez-vous. Brown ne concevait pas comment on pouvait chasser le renard sur des montagnes où un cheval, accoutumé à la plaine, n'aurait osé prendre le trot; et où le cavalier qui se serait écarté du sentier seulement de la longueur d'un pied, aurait couru le risque de tomber dans une fondrière ou d'être brisé sur des rochers. Son étonnement ne diminua point quand il fut arrivé à l'endroit où la chasse devait avoir lieu.

Après avoir monté long-temps, ils se trouvèrent sur un plateau qui dominait un glen (1) très-long, mais extrêmement étroit. Là étaient rassemblés les chasseurs avec un appareil qui aurait choqué un véritable amateur. En effet l'objet de leur réunion n'était qu'un simple amusement, mais surtout le désir de détruire quelques-uns de ces animaux nuisibles à leurs poulaillers. Aussi le pauvre renard ne pouvait-il disputer sa vie aussi long-temps que dans une plaine. Cependant la nature même du pays lui donnait quelques ressources

(1) Vallée, ravine. — Éd.

qu'il ne devait pas à la courtoisie des chasseurs. La vallée était entourée de bancs de terre coupés à pic et d'énormes rochers jusqu'à un ruisseau qui la traversait vers son extrémité, et dont les bords étaient couverts de quelques touffes de bruyères ou de genêt épineux. Les chasseurs à pied et à cheval se placèrent de distance en distance le long de cette vallée : chaque fermier avait avec lui au moins deux de ces gros lévriers, de cette race de limiers pour courre le daim, autrefois si estimée en Écosse, mais qui a dégénéré par son mélange avec d'autres espèces. Le veneur, espèce de garde-bois, à qui l'on accorde une récompense pour chaque renard qu'il détruit, était déjà au fond du vallon, dont les échos retentissaient des aboiemens d'une demi-douzaine de chiens qui l'accompagnaient, et dressés à la chasse du renard. Les trois générations des Pepper et des Moutarde n'avaient pas été oubliées, et un berger avait été chargé de les conduire d'avance au lieu du rendez-vous. Un nombre immense de dogues, de barbets, de chiens de toute espèce et de toute couleur, étaient aussi rassemblés et jappaient en chœur. D'autres spectateurs, placés sur le haut des montagnes qui bordaient la ravine, tenaient leurs chiens en lesse, prêts à les lâcher sur le renard, s'il tentait de gagner les hauteurs pour s'échapper.

Le spectacle eût été peu attrayant pour un chasseur de profession ; mais il offrait quelque chose de pittoresque et de séduisant. Ceux qui occupaient le sommet des montagnes, semblaient se mouvoir dans les airs. Les chiens, impatiens d'être en chasse, bondissaient çà et là, et mordaient les courroies qui les empêchaient d'aller joindre leurs camarades dans le fond de la vallée, où le

tableau n'était pas moins animé. Le soleil n'avait pas entièrement dissipé le brouillard, le vent en chassait de côté et d'autre quelques restes; et tantôt on apercevait comme à travers une gaze les mouvemens des chasseurs qui poursuivaient leur proie, tantôt on les voyait distinctement courir sans la moindre crainte sur des rochers presque impraticables, et excitant les chiens à suivre la voie du renard. Quelques-uns dans le lointain paraissaient de véritables pygmées. Un brouillard plus épais venait-il à les couvrir, les cris des hommes, les hennissemens des chevaux, les aboiemens des chiens, semblaient sortir des entrailles de la terre dans cette chasse invisible. Le renard, poursuivi d'un bout à l'autre de la vallée, l'abandonnait-il pour gagner les montagnes; ceux qui, placés sur leur sommet, suivaient tous ses mouvemens, lâchaient sur lui leurs lévriers, qui, plus agiles que le renard, qu'ils égalaient en courage et en force, réduisaient bientôt le pillard aux abois.

C'est ainsi que, sans aucune attention aux règles ordinaires de cette chasse, mais à la grande satisfaction, à ce qu'il parut, de tous les bipèdes et quadrupèdes qui y prirent part, on mit à mort quatre renards dans cette matinée. Brown lui-même avoua qu'il n'avait pas vu ce spectacle sans plaisir, quoiqu'il eût assisté aux chasses royales de l'Inde, et qu'il eût chassé le tigre, monté sur un éléphant avec le nabab d'Arcot. Lorsque cette partie fut terminée, plusieurs des chasseurs, suivant les règles de l'hospitalité établies dans ce pays, furent engagés à venir dîner à Charlies-Hope.

En y retournant, Brown se trouva un moment à côté du veneur. Il lui fit quelques questions sur la manière dont il exerçait sa profession; mais cet homme semblait

éviter de rencontrer ses yeux, et chercher à se débarrasser de sa compagnie et de sa conversation, ce dont Brown ne put concevoir la raison. C'était un homme d'une taille élancée, d'un teint fort basané, très-leste, et semblant fait pour l'état qu'il avait embrassé. Mais sa figure n'annonçait pas la franchise et la gaieté d'un chasseur. Il avait l'air soucieux, embarrassé, et cherchait à éviter les yeux de ceux qui le regardaient en face. Après quelques réflexions sur le succès dont la chasse avait été suivie, Brown lui donna une petite gratification, et alla rejoindre Dinmont.

La ménagère avait tout disposé pour leur réception. L'étable et la basse-cour firent les frais du dîner, et le bon cœur suppléa abondamment à ce qui pouvait manquer du côté de l'élégance et de la cérémonie.

CHAPITRE XXVI.

« On y vit bonne compagnie,
» Les Elliot, les Armstrong..... »

Ballade de Jean Armstrong

Les occupations des deux jours suivans consistèrent dans les amusemens que peut offrir la campagne, comme la chasse, la promenade à cheval; et nous nous dispenserons d'en parler, parce qu'ils n'offriraient rien d'assez intéressant pour le lecteur. Mais nous ne pouvons passer sous silence un des plaisirs dont on régala notre capitaine, et qui est en quelque sorte particulier à l'Écosse. C'est la pêche du saumon. On lance sur le poisson une espèce de long trident, ou de pique à trois pointes, que l'on nomme un waster (1); et cette espèce de chasse (2) est surtout en usage à l'embouchure de l'Esk et des autres rivières d'Écosse où les saumons sont abondans.

(1) Harpon. — Éd.

(2) *Salmon-hunting*. — Éd.

On la fait le jour ou la nuit, mais la nuit de préférence. Le poisson, étant alors à fleur d'eau, se découvre aisément à la lueur de torches ou de feux qu'on allume dans des grilles en fer remplies de fragmens de bois goudronnés.

Les principaux acteurs de cette petite fête, embarqués dans un vieux bateau, s'étaient rendus dans un endroit où la rivière, resserrée par l'écluse d'un moulin, rend cette chasse plus facile. Les autres, dispersés sur la rive, semblaient, en brandissant leurs torches et leurs harpons, vouloir donner une idée des anciennes bacchanales. Les saumons cherchaient à s'échapper, les uns en remontant le cours de l'eau, les autres en se cachant près du rivage sous des racines ou des rocs avancés. Mais le moindre indice suffisait pour annoncer leur présence à ceux qui étaient dans la barque. L'agitation d'une herbe, le moindre mouvement, indiquaient à l'adroit pêcheur l'endroit où il devait lancer son arme.

Ceux qui étaient accoutumés à cette pêche semblaient y prendre un grand plaisir; mais Brown, n'étant pas habitué à manier le harpon, fut bientôt las de voir que ses coups, au lieu de percer le saumon, ne frappaient que les rocs qui bordaient le rivage. Il ne pouvait même voir sans quelque peine ce malheureux poisson se débattant contre la mort, tiré dans la barque qu'il emplissait de son sang. Il se fit donc mettre à terre, et, s'étant placé sur un *heugh* ou banc escarpé qui avançait un peu dans la rivière, il jouit davantage du spectacle qu'il avait devant les yeux. Il pensa plus d'une fois à son ami Dudley, en voyant les divers effets de lumière que la lueur des torches produisait sur la surface de l'eau. Tantôt il semblait qu'une étoile éloignée réfléchis-

sait dans l'onde un rayon scintillant semblable à celui que les kelpies ou génies des eaux envoient, d'après les légendes du pays, pour indiquer la tombe humide de leurs victimes. Tantôt la lumièrere, doublant d'éclat, rendait visibles tous les objets, et donnait une teinte rougeâtre aux arbres, aux rochers et même à la verdure, jusqu'à ce qu'elle se changeât en un faible crépuscule auquel succédait parfois une profonde obscurité. Par intervalles, la clarté portant sur la barque faisait apercevoir les pêcheurs, tantôt immobiles, cherchant à découvrir leur proie, tantôt le bras levé pour la percer, et donnait à leur figure une couleur de rouge cuivré qui faisait paraître la barque comme une espèce de Pandémonium.

S'étant amusé quelque temps de ces divers effets d'ombre et de lumière, il suivit le cours de l'eau pour retourner à la ferme, regardant, chemin faisant, les autres personnes qui, sur les bords de la rivière, s'occupaient de cette pêche. Trois pêcheurs sont ordinairement ensemble : l'un tient la torche, et les deux autres sont armés du harpon qui doit percer le poisson. Il aperçut un homme qui cherchait inutilement à tirer sur le rivage un gros saumon qu'il avait percé. Brown s'avança pour voir cette capture. Celui qui tenait la torche était le veneur, dont la conduite lui avait causé quelque surprise. — Venez, monsieur, venez ici, lui crièrent quelques spectateurs ; venez voir ce saumon, il se débat comme un pourceau.

— Tenez bien le harpon ! tirez-le à terre ! vous n'avez pas la force d'un chat ! tels étaient les cris que les assistans adressaient au pêcheur qui cherchait à tirer son saumon, et qui, ayant à lutter contre la force du courant

et la vigueur d'un poisson monstrueux, ne savait comment faire pour s'assurer de sa proie. Brown étant arrivé, dit au veneur : — L'ami, approchez votre torche de votre camarade : il n'y voit pas suffisamment. Il avait reconnu sur-le-champ les traits et la figure basanée de cet homme ; mais celui-ci n'eut pas plus tôt entendu la voix de Brown, et vu qu'il s'avançait, qu'au lieu de chercher à éclairer son compagnon, il laissa tomber sa torche dans l'eau, comme par accident.

— Gabriel a le diable au corps ! dit le pêcheur en voyant flotter sur l'eau la torche à demi-éteinte. Il a le diable au corps ! je ne viendrai jamais à bout d'avoir ce saumon sans lumière, et cependant, si je pouvais l'amener à terre, je suis sûr qu'on n'en aurait jamais vu un plus beau ! Quelques personnes entrèrent dans l'eau pour l'aider, le poisson fut enfin tiré sur le rivage, et on trouva ensuite qu'il pesait près de trente livres.

La conduite du veneur frappa Brown. Il ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu, et il ne pouvait concevoir pour quel motif il évitait ses regards. Il commença à penser qu'il pourrait bien être un de ceux qu'il avait rencontrés quelques jours auparavant. Cette supposition n'était pas sans quelque vraisemblance, quoiqu'elle ne fût appuyée sur aucune observation relative à sa figure et à ses traits. Les coquins qui l'avaient attaqué avaient de grands chapeaux enfoncés sur leurs yeux, portaient de grandes redingotes, et leur taille ne lui avait offert rien d'assez remarquable pour l'assurer que le veneur était l'un d'eux. Il résolut de faire part de ses soupçons à Dinmont ; mais, pour plusieurs raisons, il attendit pour cela le lendemain matin.

Les pêcheurs revinrent chargés de butin ; près de

cent saumons avaient été tués. Les plus beaux furent réservés pour les fermiers, et on distribua les autres aux bergers, aux paysans, en un mot, à toute la classe inférieure, dont ce poisson, séché à la fumée de leurs cabanes, faisait avec des ognons et des pommes de terre la principale nourriture pendant l'hiver. On les régala aussi d'ale et de whiskey, indépendamment de deux ou trois saumons qu'on fit bouillir pour leur souper. Brown suivit son hôte et ses amis dans la cuisine, où le repas fut servi sur une table qui aurait été assez grande pour réunir Jean Armstrong et toute sa joyeuse compagnie; bientôt on n'entendit plus que les expressions d'une franche cordialité, exclamations et rires bruyans. L'un se vantait de ses exploits dans la soirée, l'autre en plaisantait; mais notre capitaine chercha en vain la figure du sombre veneur, il ne put l'apercevoir.

Enfin il se hasarda à faire une question sur son compte. — Il est arrivé, mes amis, dit-il, un singulier accident à l'un de vous, qui a laissé tomber sa torche dans l'eau quand son camarade cherchait à en retirer un énorme saumon.

— Accident! répondit un jeune berger, celui qui avait harponné le saumon; il n'y a pas là d'accident; je suis bien convaincu que Gabriel l'a fait tout exprès. Il n'aime pas à voir qu'un autre fasse mieux que lui.

— C'est vrai! dit un autre, et il faut qu'il en soit honteux, sans quoi il serait ici; car Gabriel aime les bonnes choses autant qu'aucun de nous.

— Est-il de ce pays?

— Non, il y a peu de temps qu'il y demeure. Mais c'est un bon chasseur! Je crois qu'il est des environs du comté de Dumfries.

— Et quel est son nom, s'il vous plaît?

— Gabriel.

— Mais Gabriel qui?

— Ma foi, Dieu le sait : nous ne nous embarrassons pas beaucoup des surnoms ici; le même sert pour toute une famille.

— Il faut que vous sachiez, monsieur, dit un vieux berger en se levant, et lui parlant à demi-voix, que tous ceux que vous voyez ici sont des Armstrong, des Elliot, ou d'autres noms semblables; aussi, pour se distinguer, les lairds et leurs fermiers prennent le nom de l'endroit où ils demeurent. C'est pour cela qu'on dit Tom de Todshaw, Hobbie de Sorbietrees, et notre bon maître que voilà, de Charlies-Hope. Ensuite, monsieur, les inférieurs sont connus par quelques sobriquets, comme Christy le fou, Dewke le bossu, ou par le nom de leur profession, comme, par exemple, Gabriel du renard, ou Gabriel le veneur. Il n'y a pas long-temps qu'il demeure ici, et je ne crois pas que personne le connaisse sous un autre nom. Mais ce n'est pas bien de parler ainsi de lui en arrière, et c'est un excellent chasseur, quoiqu'il ne soit peut-être pas aussi adroit à la pêche du saumon que quelques-uns de nos gens.

Dinmont et quelques-uns de ses amis se retirèrent alors dans une autre salle pour terminer la soirée à leur manière, laissant les autres se livrer à une joie bruyante qui n'était plus retenue par leur présence. Cette soirée, comme toutes celles que Brown vit à Charlies-Hope, se passa dans une innocente gaieté entretenue par de fréquentes libations. Peut-être même aurait-on poussé celles-ci trop loin, sans les efforts de quelques *bonnes femmes;* car le désir de voir si la

pêche serait heureuse, avait amené à la ferme chaque maîtresse (*mistress*) du voisinage, titre qui avait là une signification bien différente de celle qu'on lui donne dans le grand monde. Trouvant que l'on remplissait trop souvent le bowl de punch, et qu'il y avait quelque danger que l'on ne finît par oublier leur gracieuse présence, elles fondirent vaillamment sur les buveurs révoltés, sous la conduite de notre bonne Aylie; et Vénus mit Bacchus en déroute. Un joueur de violon et un joueur de cornemuse parurent dans la salle, et une bonne partie de la nuit se passa à danser au son de leur musique.

Une chasse à la loutre, une autre au blaireau, firent encore passer gaiement les deux jours suivans. J'espère que notre voyageur ne perdra pas l'estime du lecteur, quelque passionné qu'il puisse être pour la chasse, si je lui apprends que, dans cette dernière partie, le petit Pepper ayant perdu une patte de devant, et la jeune Moutarde ayant été presque étranglée, il demanda à M. Dinmont, comme une grace particulière, qu'on laissât retirer dans son terrier, sans l'inquiéter davantage, le pauvre blaireau qui avait fait une si belle défense. Le fermier se serait moqué d'une telle demande, si elle lui eût été adressée par toute autre personne; mais, faite par Brown, il se contenta d'exprimer son étonnement en lui disant: — Tout de bon! quelle drôle d'idée! Mais, puisque vous prenez son parti, pas un de mes chiens ne l'attaquera de mon vivant; je remarquerai son terrier. Je l'appellerai le Blaireau du capitaine. Bien certainement je n'ai rien à vous refuser. Mais qui croirait que vous vous intéressiez à un blaireau (1).

(1) Dans le code de la vénerie le blaireau est un animal roturier de la classe de ceux que les Anglais appellent *vermine*.— Éd.

Après avoir ainsi consacré une semaine à des amusemens champêtres, après avoir reçu de son hôte toutes les marques d'une franche amitié, Brown dit adieu aux rives du Liddel et à la ferme hospitalière de Charlies-Hope. Les enfans, dont il était devenu le favori, jetèrent les hauts cris quand il partit, et il fut obligé de leur promettre vingt fois qu'il reviendrait bientôt, et qu'il leur jouerait sur son flageolet tous les airs qui leur feraient plaisir, jusqu'à ce qu'ils les eussent appris. — Revenez, capitaine, dit une jeune éveillée, et Jenny sera votre femme. Jenny avait environ onze ans, et elle courut se cacher derrière sa mère.

— Revenez, capitaine, dit une grosse petite fille de six ans, en avançant la bouche pour l'embrasser, c'est moi qui serai votre femme.

Il serait pétri d'un limon plus dur que je ne le suis, celui qui pourrait quitter d'aussi bons cœurs avec une froide indifférence! La *ménagère* aussi offrit sa joue au voyageur, en joignant à une modestie non affectée cette affection simple et touchante qui caractérisait les anciens temps. — Ce que nous pouvons faire, lui dit-elle, est bien peu de chose; mais cependant, s'il y avait quelque chose que nous pussions faire pour vous...

— Eh bien! ma chère mistress Dinmont, permettez-moi de vous adresser une demande. Faites-moi un plaid gris tout pareil à celui que porte le *bonhomme*. Pendant le peu de temps qu'il était resté à Charlies-Hope, Brown s'était habitué au langage et aux mœurs du pays, et il savait tout le plaisir que causerait cette demande à celle à qui il l'adressait.

— Il faudrait que nous n'eussions pas un peloton de laine, dit la bonne femme d'un air rayonnant, si je ne

vous en faisais pas un aussi beau qu'on en ait jamais porté. Dès demain je parlerai à John-Goodsire, tisserand à Castletown. Adieu, capitaine; puissiez-vous avoir tout le bonheur que vous désirez aux autres! C'est un souhait qu'on ne pourrait pas adresser à tout le monde.

Je ne dois pas oublier de dire que Brown laissa son fidèle Wasp à Charlies-Hope, prévoyant que sa compagnie le gênerait dans quelques occasions où il pourrait avoir besoin de silence et de mystère. Le fils aîné promit d'en prendre soin, de lui *donner un petit coin au lit, un petit coin à table* (1), comme dit une vieille ballade, et de ne le laisser engager dans aucune de ces expéditions périlleuses dans lesquelles la race des Pepper et des Moutarde avait souffert de fréquentes mutilations. Brown, ayant donc fait aussi ses adieux pour quelque temps à son fidèle compagnon, se disposa à partir.

Tous les fermiers dans ces montagnes montent volontiers et montent bien à cheval, restant quelquefois des jours entiers en selle. Peut-être la vaste étendue de leurs fermes, contenant ordinairement d'immenses pâturages, et la nécessité de les parcourir souvent pour surveiller leurs troupeaux et leurs bergers, ont-elles introduit cet usage. Un antiquaire zélé le ferait peut-être remonter aux temps du *Lai du dernier ménestrel* (2), où vingt mille cavaliers se rassemblaient autour du feu qui leur servait de signal. Quoi qu'il en soit, le fait est incontestable,

(1) *A bit of his supper, a bit of his bed.* — Éd.

(2) L'épigraphe de ce roman est empruntée au *lai*, et voici le poëme lui-même cité, mais sans épithète. Or c'est *modestie* ou *injustice*; car l'auteur n'épargne pas les éloges aux autres poètes dont il a occasion souvent de rappeler le nom. — Éd.

et il en résulte un préjugé qui leur fait penser que l'on ne peut voyager à pied que par économie et par nécessité. Dinmont insista donc fortement pour que Brown acceptât un cheval. Il voulut même l'accompagner jusqu'à la première ville du comté de Dumfries, où il avait donné ordre que son bagage lui fût adressé, et d'où il se proposait de continuer son voyage à Woodbourne, résidence de Julie Mannering.

Chemin faisant, le capitaine fit quelques questions à son compagnon de voyage sur la réputation dont jouissait le veneur; mais il n'en put rien apprendre, car il n'était arrivé dans le pays que pendant l'absence de Dinmont pour faire sa tournée de foires. — Il a bien l'air d'un vaurien, dit le fermier, et je jugerais qu'il y a du sang égyptien dans ses veines; mais il n'était pas un des coquins qui nous ont attaqués. Si jamais je les retrouve, je suis bien sûr de les reconnaître. Et quand il serait Égyptien, tout n'est pas mauvais parmi eux. Si jamais je vois cette grande perche de femme, je lui donnerai de quoi acheter du tabac, car, après tout, je crois qu'elle m'avait donné un bon avis.

A l'instant de quitter Brown, le bon fermier le tint long-temps par la main, et lui dit enfin : — Capitaine, les laines ont bien été cette année, mes fermages sont payés; quand Aylie aura une robe neuve, et qu'elle aura habillé ses enfans, je n'ai rien à faire du reste de mon argent. Je voudrais le placer en mains sûres, cela vaudrait mieux que de l'employer en sucre et en eau-de-vie. On m'a dit que vous autres militaires vous pouvez avec de l'argent vous procurer de l'avancement. Si deux ou trois cents livres (1) vous étaient utiles, un

(1) 4,800 liv. et 7,200 liv. — Éd.

billet de vous vaudrait de l'argent pour moi, et vous prendriez le temps qui vous conviendrait pour me le rendre. Voyez, ce serait vraiment m'obliger.

Brown apprécia la délicatesse de ce brave homme, qui, en désirant lui rendre service, avait l'air de lui en demander un. Il le remercia vivement, et l'assura qu'il aurait recours à sa bourse sans scrupule, si quelque circonstance lui rendait ce secours nécessaire. Enfin ils se séparèrent en se donnant des témoignages mutuels d'estime et d'amitié.

CHAPITRE XXVII.

« Si la piété chez toi peut avoir quelque accès,
» Soulève-moi la tête, et que je meure en paix ! »

JEANNE BAILLIE.

NOTRE voyageur loua une chaise de poste dans la ville où il se sépara de Dinmont. Son projet était de se rendre à Kippletringan. Là il comptait prendre les informations nécessaires sur la famille réunie à Woodbourne, avant de faire connaître à miss Mannering son arrivée dans le pays. Il avait dix-huit à vingt milles à parcourir dans un pays où la route est à peine tracée, et, pour ajouter aux difficultés du voyage, il commençait à tomber une neige assez épaisse. Le postillon parcourut cependant plusieurs milles sans exprimer ni doute ni embarras; ce

ne fut que lorsque la nuit fut tombée qu'il commença à avouer qu'il ne savait où ils étaient. La neige, qui était tombée toujours plus abondante, rendait cette situation d'autant plus inquiétante que le vent la dirigeait précisément sur le visage du postillon, et que, tout étant blanc autour de lui, la connaissance qu'il avait du pays ne pouvait lui être d'aucune utilité. Enfin toutes les traces étant effacées par la neige, il devenait d'autant plus difficile de reconnaître la véritable route. Brown descendit de voiture, regarda de tous côtés, sans autre espérance que de découvrir quelque habitation où l'on pût s'informer du chemin de Kippletringan; il n'en aperçut aucune : il fallut donc continuer à marcher au hasard. Ils étaient environnés de plantations assez considérables, ce qui leur fit croire qu'ils devaient être dans le voisinage de quelque château. Enfin, après avoir parcouru environ un mille, le postillon s'arrêta en jurant que ses chevaux ne voulaient plus avancer, mais il ajouta qu'il voyait une lumière à travers les arbres, qu'elle venait sûrement de quelque maison, et qu'il allait y demander des renseignemens sur la route. Il descendit de cheval, et avec une paire de bottes dont le cuir aurait pu disputer d'épaisseur avec le bouclier sept fois doublé d'Ajax, il commença son voyage de découverte. Brown, bouillant d'impatience, vit qu'il ne pouvait marcher dans cet équipage aussi promptement qu'il l'aurait voulu; il le rappela donc, lui dit de rester à la voiture, et qu'il irait lui-même s'informer du chemin.

Le postillon obéit à cet ordre avec grand plaisir, et Brown se dirigea vers la lumière qu'il apercevait. Une haie l'empêchait de s'y rendre en droite ligne. Il la côtoya quelque temps; enfin il y trouva une ouverture, et

puis un sentier pratiqué au travers de plantations qui, en cet endroit, étaient d'une étendue considérable : il paraissait devoir le conduire vers la lumière qui était l'objet de sa recherche, et sur laquelle il dirigeait ses pas ; mais bientôt des arbres lui en dérobèrent la vue. Le sentier, qui en entrant dans le bois paraissait droit et large, faisait alors beaucoup de détours, et à peine Brown le reconnaissait-il, quoique la neige réfléchît une certaine lueur blanche qui éclairait sa marche. Il fit ainsi près d'un mille, tâchant de suivre toujours la même direction, et se frayant un passage dans les endroits où le bois était moins épais ; mais la lumière ne reparaissait pas à ses yeux, et il ne voyait aucune trace d'habitation. Il ne pouvait croire que ce qu'il avait vu ne fût qu'un feu follet ; la clarté avait brillé trop long-temps, était restée trop constamment à la même place, pour que cela fût possible. Il fallait donc que cette lumière eût été allumée dans la cabane de quelque garde forestier qui pouvait l'avoir éteinte ; et sans ce secours comment découvrir sa demeure ? Le terrain sur lequel marchait en ce moment notre voyageur descendait assez rapidement et était fort inégal ; la neige couvrant ces inégalités, il en résulta pour lui deux ou trois chutes. Aussi commença-t-il à songer à retourner en arrière, d'autant plus que la neige ne cessait de tomber, et avec plus de force que jamais.

Comme il faisait un dernier effort pour avancer encore quelques pas, la lumière, à sa grande satisfaction, reparut tout à coup à ses yeux. Elle n'était pas éloignée, et paraissait de niveau avec lui. Il reconnut pourtant bientôt que cette dernière conjecture était trompeuse ; car la pente du terrain, continuant à être fort rapide, lui

donna lieu de craindre qu'il ne se trouvât quelque précipice ou au moins quelque fossé ou rivière entre lui et l'objet de sa recherche. Il marcha donc avec plus de précaution, et continua à descendre jusqu'au fond d'une petite vallée dans laquelle circulait un ruisseau, dont le cours était interrompu en plusieurs endroits par la glace et la neige. Autour de lui, il aperçut les débris de plusieurs chaumières, dont quelques pans de mur encore debout se faisaient remarquer par le contraste d'une teinte noire. Les toits avaient été détruits par le temps, et les ruines amoncelées et couvertes de neige mettaient souvent obstacle à la marche de notre voyageur. Il ne se rebuta pourtant point, passa le ruisseau sur la glace, non sans quelque appréhension, et enfin il se trouva près de la lumière qu'il cherchait.

Il était difficile, par une si faible clarté, de distinguer la nature de l'édifice qu'elle éclairait. Il paraissait être un bâtiment quadrangulaire, de moyenne grandeur, qui pouvait avoir servi autrefois de demeure à un propriétaire du second rang, ou de retraite et de place de défense à quelque seigneur. La voûte du plus bas étage, qui seule subsistait encore, formait le toit de cette demeure en ruines. Brown s'approcha de l'issue d'où la lumière s'échappait. C'était une fente ou espèce de meurtrière comme on en voit dans les vieux châteaux. Curieux de reconnaître l'intérieur de cette habitation avant d'y entrer, il regarda par cette fente, et une scène de désolation s'offrit à ses regards. Un grand feu était allumé dans la chambre, et la fumée, après y avoir circulé, s'échappait par un trou pratiqué au haut du plafond; les murs semblaient appartenir à une ruine de deux ou trois siècles au moins. Deux tonneaux, quel-

ques caisses brisées et différens paquets étaient dispersés sans aucun ordre dans l'appartement. Mais l'attention de notre voyageur se fixa principalement sur ceux qui habitaient ce séjour. Sur un lit de paille dont une couverture de laine formait tout l'appareil, était couché un homme que la pâleur de son visage aurait fait prendre pour un cadavre s'il eût été couvert des vêtemens qui annoncent la mort. Du moins le moment de sa dissolution approchait; car Brown distingua cette respiration lente et pénible, symptôme précurseur de la séparation de l'ame d'avec le corps. Une femme, couverte d'un grand manteau, était assise sur une pierre à côté de cette misérable couche, ses coudes appuyés sur ses genoux, et sa figure tournée du côté du moribond, de manière que la lampe placée derrière elle ne permettait pas de distinguer ses traits. Elle mouillait de temps en temps les lèvres du mourant avec une liqueur contenue dans une tasse ébréchée; dans les intervalles elle chantait à voix basse, et sur un ton monotone, une de ces prières, ou, comme on les appelle, un de ces charmes que le bas peuple d'Écosse et du nord de l'Angleterre récite près du lit des mourans. On espère par ces chants rendre moins pénible le passage dans une autre vie, en leur attribuant la même vertu que les catholiques attribuaient jadis au son des cloches. La femme accompagnait cette lugubre harmonie d'un balancement de corps, comme si elle eût voulu marquer la mesure. Voici à peu près ce qu'elle chantait :

De ce corps périssable, esprit, pourquoi veux-tu
Habiter plus long-temps la dépouille mortelle ?
Pourquoi lutter encor ? n'as-tu pas entendu ?
Le chant des morts t'appelle.

Osant briser enfin des liens odieux,
Quitte ce corps usé, termine sa souffrance.
Ton espoir, ton secours c'est la vierge des cieux :
Dans l'air la cloche se balance

Crains-tu le froid, la neige et les vents furieux
Pour ce corps dont tu fus la compagne fidèle ?
Quand le dernier sommeil aura fermé ses yeux,
La nuit des morts est éternelle.

L'aurore va paraître. Allons, il faut partir.
Retourne d'où tu viens ; vole vers qui t'envoie.
La mort n'attend que ton dernier soupir,
Afin de rendre aux vers leur proie.

Ici la chanteuse s'arrêta. Une espèce de gémissement du moribond sembla lui répondre, et annoncer sa dernière agonie.--Non, dit-elle à demi-voix, cela ne se peut pas, il ne peut pas mourir avec cela dans son esprit : cela l'arrête encore.

Le ciel ne peut le recueillir,
La terre ne veut pas non plus l'ensevelir.

Se levant alors, elle avança vers la porte, en ayant grand soin de ne pas tourner la tête en arrière ; et, tirant deux verrous, car, malgré le misérable état de l'appartement, la porte en était soigneusement fermée, elle leva le loquet en disant :

Ouvre-toi loquet. — Pour finir,
Entre, Mort ; ame en peine, il est temps de sortir.

Brown, qui venait de quitter son poste, se trouva précisément en face d'elle quand elle ouvrit la porte. Elle recula un pas, et Brown entra dans la chambre, quoique peu flatté de reconnaître la même Égyptienne qu'il avait

rencontrée à Bewcastle. Elle le reconnut aussi sur-le-champ; et son attitude, ses traits, l'inquiétude qui parut sur son visage, donnèrent à sa physionomie l'expression que devait avoir celle de la bonne ogresse d'un conte de fée, qui avertit un étranger de ne pas entrer dans la demeure dangereuse de son mari. Les premiers mots qu'elle dit, en étendant la main de son côté d'un air de reproche, furent : — Ne vous avais-je pas dit, Ne vous mêlez pas de leurs affaires? — Prends garde de séparer les combattans (1)! tu n'es pas venu dans une maison où la mort soit naturelle!

En parlant ainsi, elle prit la lampe, en tourna la lumière du côté du visage du mourant, dont les traits durs et défigurés étaient alors dans les convulsions de l'agonie. Une bande de linge entourait sa tête : elle était couverte de sang, et la paille ainsi que la couverture en montraient aussi des traces. Il était clair que ce misérable ne périssait pas d'une mort naturelle. Brown recula à la vue de cet affreux spectacle, et se tournant vers l'Égyptienne : — Malheureuse femme! s'écria-t-il, qui a donné la mort à cet homme?

— Celui que le destin en avait chargé, dit Meg Merrilies en fixant toujours ses yeux ardens sur le moribond. Il a une longue et cruelle agonie, mais en voilà la fin. Je savais qu'il allait mourir quand vous êtes entré. C'était son dernier soupir. Le voilà mort!

En cet instant on entendit de loin le bruit de quelques voix. — Ils arrivent, dit-elle à Brown! Eussiez-vous autant de vies qu'il y a de cheveux sur votre tête, vous

(1) *Beware of the redding-straik!* On appelle *redding-straik* en écossais les coups que reçoit celui qui veut séparer deux combattans aux prises. — Éd.

êtes un homme mort. Brown parcourut des yeux toute la chambre pour y chercher quelque arme défensive, il n'y en avait aucune : il se précipita vers la porte, dans l'espoir de s'enfoncer dans le bois, et de s'échapper d'un endroit qu'il ne pouvait regarder que comme un repaire d'assassins. Meg Merrilies l'arrêta d'une main ferme : — Vous vous perdez, lui dit-elle; restez, restez, et vous êtes sauvé. Mais quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez, ne faites pas un geste, ne dites pas un mot.

Dans ce danger pressant, Brown pensa qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de suivre aveuglément les avis de cette femme. Elle le fit coucher sur de la paille qui était par terre, dans un coin de la chambre, en face du lit sur lequel était étendu le cadavre; elle l'en recouvrit avec soin, et jeta encore par-dessus deux ou trois sacs vides qui se trouvaient dans la salle. Désirant voir ce qui allait se passer, Brown s'arrangea de manière à ce que rien ne lui échappât, et attendit avec inquiétude la fin de cette aventure aussi singulière que peu agréable.

Pendant ce temps la vieille Égyptienne arrangeait le corps du défunt, étendait ses membres, plaçait les bras de chaque côté, disant à demi-voix qu'il valait mieux le faire avant qu'il devînt raide. Elle mit une assiette de bois pleine de sel sur sa poitrine, plaça une chandelle à sa tête, une autre à ses pieds, les alluma, et se remit à chanter, attendant l'arrivée des gens dont on avait entendu la voix.

Brown était militaire, il était plein de bravoure; mais il était homme, et il se sentit couvert d'une sueur froide en songeant qu'il risquait être découvert par ces misérables, qui ne pouvaient être que des brigands, et qu'il n'avait aucune arme ni aucun moyen de défense à leur

opposer. Ses cris ne pouvaient être entendus de personne; ses prières ne seraient pour eux qu'un sujet de dérision. Enfin il n'avait d'espoir qu'en la compassion précaire d'un être associé à ces scélérats. Il s'efforça de chercher sur cette figure noire et ridée quelques-uns de ces traits qui annoncent l'humanité, la pitié, et que la nature grave toujours plus ou moins sur le visage d'une femme, même la plus dégradée. Rien de semblable ne s'y pouvait lire. Quel que fût l'intérêt que parût prendre cette Égyptienne à son sort, il ne semblait pas avoir sa source dans la compassion. Peut-être ne le devait-il qu'à un caprice, à une bizarre et inexplicable sympathie, à une ressemblance imaginaire, telle que celle que lady Macbeth crut trouver avec son père dans la personne du roi endormi (1).

Telles étaient les réflexions qui se succédaient rapidement dans l'esprit de Brown. Personne n'arrivait encore; bien des fois il fut tenté de se lever, et d'essayer de fuir cet abominable repaire, comme il en avait d'abord conçu le dessein. Il maudit son irrésolution qui l'avait fait consentir à se cacher dans un endroit où la fuite lui devenait aussi impossible que la résistance.

Meg Merrilies paraissait aussi sur le *qui vive*. Elle prêtait l'oreille au moindre son qui se faisait entendre; elle retournait au cadavre, trouvait toujours quelque chose à y arranger ou à changer dans sa position. — C'est un beau corps, disait-elle à demi-voix, et il mérite bien qu'on l'ensevelisse avec soin. Elle semblait repaître ses yeux de cet affreux spectacle avec un certain plaisir, et

(1) Lady Macbeth n'a pas la force de frapper elle-même Duncan, parce que ses cheveux blancs lui rappellent ceux de son père. — Éd.

y apporter le même intérêt qu'aurait pu y prendre un professeur d'anatomie. Un large manteau noir qu'elle tira d'un coin obscur fut disposé en linceul; elle laissa la tête exposée à l'air, ferma la bouche et les yeux, et arrangea le tout de manière à cacher les traces du sang, afin, ajouta-t-elle, de donner au corps une apparence plus décente.

Enfin quelques hommes, dont l'air et les habits annonçaient la profession, entrèrent brusquement :—Meg, dit l'un d'eux, fille de Satan, comment osez-vous laisser la porte ouverte?

— Et qui a jamais entendu dire qu'il fallût laisser une porte fermée quand un homme est sur le point de mourir? Est-ce que son esprit pourrait s'en aller à travers ces barres de fer et ces verrous?

— Il est donc mort? dit l'un d'eux en s'approchant du lit pour l'examiner.

— Oui, oui, bien mort, dit un autre, et voilà de quoi lui faire nos adieux. En parlant ainsi, il tira d'un coin de la chambre un baril d'eau-de-vie, tandis que Meg se hâtait de leur préparer des pipes et du tabac. L'activité qu'elle y mettait fit concevoir quelques espérances à Brown : il pensa qu'elle voulait exciter ces coquins à la débauche, afin d'empêcher qu'ils ne pussent le découvrir, si quelqu'un d'eux s'approchait de trop près de l'endroit où il était caché.

CHAPITRE XXVIII.

« Nous n'avons rien : maisons, portes, verrous,
» Toits et greniers sont inconnus pour nous.
» Chez nous jamais une femme attentive
» N'a tressailli quand son époux arrive.
» Un antre obscur est notre seul séjour,
» C'est de la nuit que nous faisons le jour.
» Levez-vous donc ! alerte, camarades !
» Voilà, minuit, l'heure des embuscades. »

JEANNE BAILLIE

BROWN pouvait alors compter ses ennemis. Ils étaient cinq. Deux d'entre eux étaient des hommes vigoureux qui paraissaient des marins, ou qui du moins en avaient pris l'habit pour se déguiser. Les trois autres étaient un vieillard et deux jeunes gens qui, par leurs cheveux noirs et leur teint basané, semblaient appartenir à la tribu de Meg Merrilies. Ils se passaient l'un à l'autre la tasse dans laquelle ils buvaient leur eau-de-vie.

— A son bon voyage, dit un des matelots en buvant; il a rencontré une tempête sur sa route. Le voilà au port.

Nous ferons grace au lecteur des juremens et des imprécations dont ces honnètes gens assaisonnaient leurs discours; et nous n'en rapporterons que ce qui pourra le moins blesser ses oreilles.

— Il a senti plus d'une fois le vent du nord, dit un autre; mais à présent il ne songe plus au vent ni à l'orage.

— Il a fait hier sa dernière course, reprit le premier; et maintenant la vieille Meg peut prier pour lui, afin qu'il ait le vent favorable.

— Je ne prierai ni pour lui ni pour toi, vaurien, dit Meg; tout est bien changé depuis le temps où je veillais les morts. Les hommes étaient des hommes alors, ils savaient se battre en plein jour: on n'allait pas piller la nuit. Les nobles avaient bon cœur, ils n'auraient pas refusé le gîte et un morceau de pain à une pauvre Égyptienne; il n'y avait pas un de nous, depuis le grand John Faa jusqu'au petit Christie que je portais dans mes bras, qui aurait voulu leur arracher un haillon. Mais vous ne suivez plus nos bonnes règles d'autrefois; et il n'est pas étonnant que les verges et le carcan vous attrapent si souvent. Oui, vous n'êtes plus les mêmes; vous mangez le pain d'un brave homme, vous buvez sa bière, vous couchez dans sa grange, et pour le remercier vous forcez sa porte, et vous lui coupez le cou. Il y a sur vos mains plus de sang que sur celles d'un homme qui s'est battu loyalement toute sa vie. Aussi, voyez comme vous mourrez (leur montrant le cadavre); il n'est pas mort tout d'un coup. Il a combattu long-

temps, il ne pouvait ni vivre ni mourir; mais, vous autres, la moitié du pays vous verra figurer à la potence.

La prophétie de Meg Merrilies fit beaucoup rire l'honnête compagnie.

— Et pourquoi êtes-vous revenue ici, vieille folle? dit un des Égyptiens : ne pouviez-vous pas rester où vous étiez, et dire la bonne fortune dans les sables du Cumberland? Allez voir ici autour, vieille diablesse, si personne ne rôde dans les environs. Vous n'êtes plus bonne qu'à cela.

— Ne suis-je plus bonne qu'à cela? J'étais bonne à autre chose dans la grande bataille entre nos gens et la troupe de Patrico Salmon; et, si ces deux bras ne vous eussent sauvé, Jean Baillie vous aurait écrasé comme du verre, pauvre garçon!

Un autre éclat de rire suivit cette réponse; mais il était aux dépens du héros qui avait été secouru en cette occasion par notre amazone.

— Allons, la mère, dit un des matelots, buvez un coup, et oubliez cette querelle.

Meg prit la tasse, la vida; et, ne se mêlant plus de la conversation, alla s'asseoir près de l'endroit où Brown était caché, de manière qu'il n'aurait pas été possible d'approcher de lui sans la faire lever, et personne de la bande ne paraissait avoir envie de la déranger.

Ils s'assirent autour du feu, et parurent l'air de tenir conseil sur quelque affaire importante; mais, comme ils parlaient à voix basse, et qu'ils employaient une espèce d'*argot* inintelligible, Brown ne put qu'en entendre assez pour conclure qu'ils faisaient des menaces contre quelqu'un.

— Il aura son reste, dit l'un à l'oreille de son voisin.

— Je ne m'en mêle point, répondit celui-ci.

— Est-ce que vous devenez une poule mouillée (1), Jack ?

— Non, pardieu ! pas plus que vous ; mais c'est quelque chose de semblable qui a arrêté tout le commerce il y a environ vingt ans. N'avez-vous pas entendu parler du saut du jaugeur.

— Oui, il m'a conté cette histoire, dit l'autre en indiquant par un geste de la tête le cadavre du défunt. Pardieu ! comme il riait en nous expliquant de quelle manière il l'avait traîné jusqu'à la cime.

— Eh bien, c'est ce qui interrompit le commerce assez long-temps.

— Et pourquoi cela ?

— Quoi ! on eut peur ; on ne voulut plus nous rien acheter.

— Eh bien, malgré tout cela, il faut nous venger de lui, et si nous le rencontrons quelque soir, qu'il prenne garde à lui.

— Voilà la vieille Meg endormie, dit un autre. Elle commence à radoter, elle a peur de son ombre ; avec toutes ses vieilles rapsodies elle finira par nous faire découvrir, si on ne la veille.

— Ah ! ne craignez rien, dit le vieux Égyptien. Meg est de la bonne souche ; c'est la dernière de la troupe dont je me méfierais. Mais elle a ses manières et ses façons de parler.

La conversation continua encore quelque temps, mais en termes qui devinrent tout-à-fait inintelligibles

(1) Dans le texte *un cœur de poule*. — Éd.

pour Brown. Ils employaient un langage qui leur était propre, sans que ni les termes dont ils se servaient, ni les gestes dont ils les accompagnaient, pussent faire deviner le sujet de leur entretien. Enfin l'un d'eux, voyant Meg Merrilies bien endormie, ou feignant de l'être, dit à un des jeunes gens d'aller chercher Pierre le Noir (1), afin de lui ouvrir le ventre.

Le jeune homme sortit un instant, et rapporta un porte-manteau que Brown reconnut sur-le-champ pour le sien. Il pensa d'abord au malheureux postillon qui était resté avec la voiture, et craignit que ces scélérats ne l'eussent assassiné. Cette idée affreuse le tourmentait, et redoubla encore son attention. Il écouta donc avec grand soin tous leurs discours pendant qu'ils vidaient le porte-manteau, et qu'ils passaient en revue ses habits et son linge. Mais les brigands étaient trop satisfaits de leur prise, trop empressés d'examiner ce qui était tombé entre leurs mains, pour entrer dans des détails sur la manière dont ils s'en étaient emparés. Il s'y trouvait quelques bijoux, une paire de pistolets, un porte-feuille en cuir contenant des papiers, un peu d'argent, etc. En tout autre moment Brown n'aurait pu supporter la manière dont ils se partageaient sans cérémonie ses dépouilles, en s'égayant aux dépens du propriétaire; mais sa position était trop critique pour qu'il pût songer à autre chose qu'aux moyens de sauver sa vie.

(1) Dans l'argot des voleurs on appelle *Peter*, Pierre, une malle ou un porte-manteau. Un *biter of Peters* (un *mord-Pierre*) est celui qui détache adroitement les malles des voitures. L'étymologie de ce mot est douteuse : on ne peut citer que le proverbe voler *Pierre* pour payer *Paul*, qui a pour synonyme *manœuvrer les apôtres*. — Éd.

Après avoir entièrement vidé le porte-manteau, et avoir fait entre eux le partage de ce qu'il contenait, conformément aux lois de la plus rigoureuse justice, nos coquins se remirent à boire. Brown espéra quelque temps qu'ils s'enivreraient tout-à-fait, et qu'alors il lui serait possible de s'échapper. Mais leur métier dangereux les obligeait à ne se livrer à la boisson qu'avec précaution, et ils surent se garantir de l'ivresse. Quatre d'entre eux se disposèrent à dormir, pendant que le cinquième montait la garde. Après une faction de deux heures, un autre prit sa place; et, après la seconde veille, la sentinelle éveilla toute la troupe, qui, à la grande satisfaction de Brown, parut faire des préparatifs pour partir. Chacun fit un paquet de ce qui lui était échu en partage. Mais il restait encore autre chose à faire. Deux d'entre eux, après avoir cherché de différens côtés, non sans donner à Brown quelques alarmes, prirent une bêche et une pelle; un autre prit une pioche derrière la paille sur laquelle était étendu le corps du défaut, et tous les trois, munis de ces outils, sortirent de la chambre; les deux autres y restèrent en garnison; c'étaient les deux vigoureux marins.

Une demi-heure après, un de ceux qui étaient sortis revint, et dit quelques mots à ceux qui étaient restés. Alors ceux-ci prirent le cadavre que Meg avait enveloppé comme nous l'avons dit, et l'emportèrent. La vieille sibylle se réveilla aussitôt de son sommeil feint ou véritable. Elle alla d'abord à la porte, comme pour s'assurer du départ des brigands. Elle rentra aussitôt, et dit à Brown d'une voix basse mais ferme, de la suivre sur-le-champ. On juge bien qu'il ne se fit pas prier. Il avait quelque envie de reprendre au moins ses pistolets,

son argent et ses papiers; mais la vieille s'y opposa fermement. Il réfléchit sur-le-champ que, s'il reprenait quelque chose de ce qui lui appartenait, les soupçons des brigands tomberaient sans doute sur cette femme, à qui, suivant toutes les probabilités, il allait être redevable de la vie. Il renonça donc à son dessein, mais il ne put résister à la tentation de ramasser, sans qu'elle s'en aperçût, un couteau de chasse qu'un de ces coquins avait jeté sur la paille. Muni de cette arme qu'il cacha sous son habit, il respira plus librement, et se crut déjà à moitié hors de danger. Le froid et la position gênante qu'il avait gardée toute la nuit avaient engourdi ses membres; il suivit cependant la vieille, et le grand air, joint à l'exercice, rétablit bientôt sa circulation et lui rendit toute son énergie.

La pâle clarté d'une matinée d'hiver était un peu augmentée par l'éclat de la neige que la gelée avait conservée sur la terre. Brown jeta un coup d'œil rapide sur tout ce qui l'entourait, afin d'être en état de reconnaître le local. La petite tour, dont il ne restait que la voûte sous laquelle il avait passé la nuit, était appuyée sur l'extrémité d'un rocher, et dominait le ruisseau dont nous avons parlé. On ne pouvait en approcher que du côté de la petite vallée. Des trois autres côtés l'abord en était défendu par des ravins si profonds, qu'il reconnut qu'il avait échappé cette nuit à plus d'une espèce de dangers. S'il avait voulu faire le tour du bâtiment, comme il en avait formé le projet, il se serait brisé infailliblement en tombant dans un précipice. La vallée était si étroite, que les arbres qui la bordaient de chaque côté se touchaient en quelques endroits, et leurs branches, chargées alors de neige au lieu de feuilles, sem-

blaient la couvrir d'un berceau de glace sous lequel coulait le ruisseau dans les endroits où son cours n'était pas encore interrompu par la gelée. Un peu plus loin, le vallon s'élargissait, et c'est là qu'étaient situées, entre le ruisseau et la colline, les ruines du hameau que Brown avait traversé la veille. Ces débris enfumés et couverts de mousse lui parurent encore plus noirs, et contrastaient avec la neige, que le vent avait accumulée contre eux.

Il ne put regarder qu'à la hâte ce paysage triste et sombre. Sa conductrice, après s'être arrêtée un instant comme pour lui permettre de satisfaire sa curiosité, marcha devant lui à grands pas et s'avança dans le vallon. Il ne put s'empêcher de concevoir quelques soupçons, en voyant qu'elle suivait un chemin où la neige portait l'empreinte récente de plusieurs pieds d'hommes; et tout devait lui faire penser que c'étaient les brigands près desquels il avait passé la nuit qui y avaient laissé ces vestiges. Un instant de réflexion le tranquillisa. Était-il croyable qu'une femme qui pouvait le livrer sans défense à ces scélérats quand toute la bande était réunie, songeât à le trahir maintenant que, se trouvant en plaine campagne, il avait tant de chances pour leur échapper? Enfin l'arme dont il s'était muni achevait de lui donner de la confiance. Il continua donc à la suivre en silence. Ils traversèrent le petit ruisseau à la même place où ceux dont ils reconnaissaient les traces l'avaient traversé. Ces traces continuèrent quelque temps jusqu'à un endroit où le vallon se rétrécissait de nouveau; alors la vieille, abandonnant ce chemin, prit un sentier inégal et raboteux jusqu'à la colline qui dominait les ruines: quoique la neige cachât le chemin et le rendit

souvent très-glissant, Meg marchait d'un pas ferme et assuré; prouvant par là qu'elle connaissait parfaitement le pays. Enfin elle gagna le sommet de la colline par un passage si escarpé, que Brown, quoique convaincu que c'était par ce chemin qu'il était venu la veille, put à peine concevoir comment il ne s'était pas tué cent fois en le descendant. Là régnait une plaine d'environ deux milles de longueur, au bout de laquelle on voyait des plantations d'une étendue considérable.

Elle continua à le conduire quelque temps le long de la colline, en côtoyant le vallon, jusqu'à ce qu'on entendît, dans le creux de la vallée, le bruit de quelques voix : alors, s'avançant dans la plaine : — Marchez droit devant vous, lui dit-elle, et derrière ces plantations vous trouverez la route de Kippletringan. Ne perdez pas de temps, éloignez-vous promptement, votre vie est plus précieuse que celle de bien d'autres. Mais vous avez tout perdu : attendez ! — Elle fouilla dans une énorme poche d'où elle tira une grosse bourse grise. — Meg et les siens, ajouta-t-elle, ont reçu bien des aumônes de votre famille. Elle a vécu assez pour vous en rendre une partie. — Elle lui mit la bourse entre les mains.

— Cette femme est folle, pensa Brown. Mais le moment n'était pas convenable pour une explication ; on entendait toujours du bruit dans le fond de la vallée, et il ne pouvait douter que ce ne fussent les brigands. — Comment pourrai-je vous rendre cet argent, lui dit-il, et comment reconnaîtrai-je le service signalé que vous m'avez rendu ?

— J'ai deux demandes à vous faire, répondit la sibylle en parlant très-bas et très-vite; l'une, que vous ne parliez jamais de ce que vous avez vu cette nuit;

l'autre, que vous ne quittiez pas le pays sans me revoir; que vous laissiez aux *Armes de Gordon* l'adresse du lieu où je pourrai vous trouver, et que, lorsque je paraîtrai devant vous, soit à l'église ou au marché, à une noce ou à un enterrement, un samedi ou un dimanche, à jeun ou après le repas, vous quittiez tout pour me suivre à l'instant.

—Tout cela ne vous sera pas d'une grande utilité, bonne mère!

—Non, mais bien pour vous, et c'est à quoi je pense. Je ne suis pas folle, quoique j'aie de quoi le devenir. Non, je ne suis ni folle, ni ivre, ni une radoteuse. Je sais ce que je vous demande. La volonté de Dieu vous a sauvé de bien des dangers, et sa volonté est que je serve d'instrument pour vous rétablir dans les biens de vos ancêtres. Donnez-moi donc votre parole, et souvenez-vous que vous me devez la vie cette nuit.

— Certainement, pensa Brown, il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette femme, mais c'est plutôt une sorte d'enthousiasme que de la folie.

— Eh bien! ma mère, puisque vous vous bornez à me demander des choses de si peu d'importance, je vous fais la promesse que vous désirez; au moins vous me fournirez par là l'occasion de vous rendre votre argent avec quelque addition. Vous êtes sans doute une espèce de créancière peu commune, mais...

— Partez, partez! dit-elle en étendant la main, mais ne pensez pas à cette bourse, c'est votre propre bien. Souvenez-vous seulement de votre promesse, et gardez-vous de me suivre, même des yeux.

En parlant ainsi, elle reprit le chemin du vallon, et

descendit la côte avec rapidité, en traînant après elle des flocons de neige et des fragmens de glaçons.

Malgré sa défense, Brown chercha un endroit d'où il pût la voir sans courir le risque d'être vu, car il sentait combien la précaution lui était nécessaire. Une roche qui s'élevait au milieu des arbres, sur le bord du vallon, lui en offrit le moyen. Il mit le genou à terre, et, avançant doucement la tête, il vit la vieille s'enfoncer dans la vallée et rejoindre la compagnie de la nuit précédente, qui était alors composée de deux ou trois hommes de plus. Ils avaient enlevé la neige au pied d'une roche, et y avaient creusé une fosse assez profonde. Ils étaient placés tout autour, et y descendaient, enveloppé dans une toile grise, quelque chose que Brown reconnut pour être le corps qu'il avait vu ensevelir la veille. Ils restèrent immobiles et en silence environ une minute, comme s'ils donnaient quelques regrets à la perte de leur compagnon. Mais, s'ils éprouvaient ce sentiment, il ne fut pas de longue durée : toutes les mains s'occupèrent bientôt à remplir la fosse, et Brown, voyant que leur besogne ne tarderait pas à être finie, crut que ce qu'il avait de mieux à faire était de suivre l'avis de l'Égyptienne. Il se mit donc en marche, et ne s'occupa que de gagner le plus promptement possible la plantation qu'il avait devant les yeux.

Lorsqu'il y fut arrivé, ses pensées se reportèrent sur la bourse qu'il avait reçue de l'Égyptienne. Il se sentait un peu humilié de devoir un pareil secours à une telle personne. Il avait pourtant été forcé de l'accepter, et il se trouvait par là hors d'un grand embarras : il n'avait en poche que quelques shillings; son argent était dans son porte-manteau, et en la possession des amis de Meg.

Il lui fallait quelque temps pour écrire à son agent, ou même pour s'adresser à son bon hôte de Charlies-Hope, qui se ferait un plaisir de lui avancer ce dont il aurait eu besoin. Il résolut donc de recourir à la bourse de Meg, comptant avoir bientôt l'occasion de la lui rendre, en y ajoutant quelque chose. — Ce ne peut être qu'une bagatelle, pensait-il, et je crois bien d'ailleurs que la brave femme aura, pour s'en dédommager d'avance, une part dans mes billets de banque.

En faisant ces réflexions, il ouvrit la bourse, comptant y trouver tout au plus trois ou quatre guinées. Mais quelle fut sa surprise en y voyant, indépendamment d'une assez grande quantité de pièces d'or de toute espèce et de tous pays, et qui pouvaient monter a environ cent livres, des bagues et des bijoux dont la valeur paraissait beaucoup plus considérable!

Brown n'éprouva pas en ce moment moins d'embarras que d'étonnement. Il voyait entre ses mains des objets dont la valeur apparente excédait celle de tout ce qu'il possédait. Mais comment l'Égyptienne en était-elle propriétaire? Sans doute par les mêmes moyens qui avaient mis son porte-manteau au pouvoir de ses associés. Il conçut d'abord le dessein de s'informer de la demeure du juge de paix le plus voisin, de lui faire la déclaration de ce qui lui était arrivé, et de remettre entre ses mains le trésor dont il se trouvait dépositaire d'une manière si inopinée. Un moment de réflexion lui fit trouver des inconvéniens à cette démarche. D'abord ce serait manquer à la promesse qu'il avait faite de garder le silence sur les événemens de cette nuit; ensuite c'était compromettre la sûreté, peut-être même la vie d'une femme à qui il était redevable de la sienne, qui lui avait volon-

tairement remis ce trésor, et dont la générosité même pouvait occasioner la perte. Il lui était impossible de s'y déterminer. Enfin il était étranger, inconnu dans ce pays; la perte de ses papiers le mettait même dans l'impossibilité de se faire connaître, d'établir sa qualité au magistrat, peut-être ignorant et stupide, auquel il pouvait s'adresser.—Je réfléchirai à cela plus à loisir, pensa-t-il; peut-être se trouve-t-il quelque régiment cantonné dans ces environs. En ce cas ma connaissance du service, mes liaisons avec un grand nombre d'officiers de l'armée, ne peuvent manquer de m'assurer un crédit que je n'obtiendrais peut-être pas d'un juge civil. Alors je puis compter que l'officier commandant m'aidera à arranger les choses de manière à préserver de tout danger cette malheureuse folle, dont la méprise m'a si bien servi en cette occasion. Un magistrat civil se croirait obligé de décerner sur-le-champ contre elle un mandat de prise de corps, et je serais la cause de tout ce qui pourrait s'ensuivre. Non, fût-elle le diable en personne, elle a bien agi avec moi, et je dois bien agir avec elle. Je dois lui accorder les mêmes droits dont fait jouir une cour martiale, où le point d'honneur modifie la sévérité de la loi. D'ailleurs je dois la voir aux *Armes de Gordon*, je crois; et alors, ma foi, je lui rends sa bourse, et que la justice tâche de s'en emparer si elle le peut.

Brown prit dans la bourse pour fournir à ses besoins du moment quatre guinées qu'il se promit bien de ne pas tarder à y remettre, et la ferma, bien décidé à ne plus l'ouvrir que pour la rendre à celle qui la lui avait donnée, ou pour la déposer entre les mains de quelque fonctionnaire public. Il pensa ensuite au couteau de chasse qu'il avait emporté de ce repaire de scélérats.

Son premier mouvement fut de le jeter dans la plantation où il se trouvait ; mais la crainte de rencontrer quelqu'un de ces brigands fut cause qu'il ne put se décider à s'en défaire. Quoiqu'il ne fût pas en uniforme, son habit avait une coupe militaire, et il pouvait y ajouter une arme sans se donner un air ridicule. D'ailleurs, quoique la coutume de porter l'épée commencât à se perdre parmi les personnes qui ne suivaient pas la profession des armes, cet usage n'était pas encore assez tombé en désuétude pour faire remarquer les personnes qui persistaient à s'y conformer. Il attacha donc le couteau de chasse à son côté, et continua son chemin dans l'espoir de rencontrer bientôt la route qui lui avait été annoncée.

CHAPITRE XXIX.

« Te souviens-tu de notre heureuse enfance,
» De ces beaux jours marqués par l'innocence ?
» Le même ouvrage occupait nos loisirs;
» Même chanson faisait tous nos plaisirs;
» La même fleur naissait sous notre aiguille.
» Toujours en paix, sans humeur ni castille,
» La même chambre et la même maison
» Voyaient nos cœurs, nos voix à l'unisson. »

SHAKSPEARE. *Le Songe d'une nuit d'été.*

JULIE MANNERING A MATHILDE MARCHMONT.

« COMMENT pouvez-vous me dire, ma chère Mathilde, que mon amitié se refroidit, que mon affection change d'objet? Est-il possible que j'oublie l'amie que mon cœur a choisie, dans le sein de qui j'ai déposé tous les sentimens que la pauvre Julie ose s'avouer à elle-même? Vous n'êtes pas moins injuste, en croyant que j'accorde

à Lucy Bertram une préférence sur vous; je vous assure même que je ne lui ai fait aucune confidence. C'est une excellente fille, sans doute, et je l'aime beaucoup; je dois même convenir que les occupations auxquelles nous nous livrons ensemble, matin et soir, ont laissé à ma plume moins de temps que n'en aurait exigé une correspondance aussi régulière que la nôtre; mais elle n'a aucun des agrémens du grand monde. Tout ce qu'elle sait se borne au français et à l'italien, qu'elle a appris du monstre le plus grotesque que vous ayez jamais pu voir, et que mon père a pris en quelque sorte pour son bibliothécaire, afin de faire voir, je crois, le peu de cas qu'il fait de l'opinion du monde. Le colonel Mannering semble s'être persuadé que l'on ne peut regarder comme ridicule rien qui lui appartienne, rien qui ait quelque liaison avec lui. Je me souviens que dans l'Inde il avait ramassé, je ne sais où, un petit chien hideux dont il avait jugé à propos de faire son favori; et qu'un de ses grands griefs contre le pauvre Brown était la liberté qu'il avait prise de plaisanter sur les jambes torses et les oreilles pendantes du charmant Bingo. Sur mon ame, Mathilde, ce ne peut être que d'après le même principe qu'il s'est formé une haute idée du plus ridicule de tous les pédans. Il le fait asseoir à sa table, où il prononce le *benedicite* du ton d'un homme qui crie des poissons dans la rue, entasse ses morceaux dans son gosier, comme on jette des paquets dans une charrette, et sans avoir l'air de savoir ce qu'il avale; dit les graces comme un musicien qui fait un faux ton à chaque note; et court s'ensevelir dans des tas d'énormes in-folios, rongés par les vers, et dont l'extérieur est à peu près aussi agréable que le sien. Ce n'est pas que je ne m'amusasse assez de

cette créature, si j'avais quelqu'un avec qui je pusse en rire; mais, si je m'avise de commencer une plaisanterie sur M. Sampson (tel est le nom de ce charmant personnage), Lucy paraît si affligée que je n'ai pas le courage de continuer; et mon père fronce le sourcil, se mord les lèvres, me lance un coup d'œil terrible, et finit par me lâcher quelque sarcasme qui me déconcerte tout-à-fait.

« Ce n'est pourtant pas de ce pédant que je voulais vous entretenir. Je voulais seulement vous dire que, comme il connaît très-bien les langues anciennes et modernes, il s'est chargé d'enseigner ces dernières à Lucy; et je crois que, si elle ne sait pas l'hébreu, le grec et le latin, il faut en rendre graces à son bon sens, qui lui a fait refuser les leçons que son aimable précepteur aurait voulu lui donner. Elle a véritablement beaucoup de connaissances; et je vous assure que je suis toujours surprise de voir comme elle a le talent de s'amuser toujours, en repassant et rangeant dans son souvenir ce qu'elle a précédemment appris. Nous lisons ensemble tous les matins, et l'italien commence à me plaire beaucoup plus que lorsque nous prenions les leçons de ce marchand d'esprit qu'on appelait Cicipici; car c'est ainsi qu'on doit écrire son nom, et non Chichipichi. Vous voyez que je commence à être savante.

« Mais je crois en vérité que j'aime miss Bertram plus encore à cause des talens qui lui manquent que pour les connaissances qu'elle possède. Elle ne connaît rien à la musique, et elle ne sait danser que comme une paysanne, c'est-à-dire avec plaisir et gaieté. Je deviens donc maîtresse à mon tour, je lui donne des leçons de harpe, et je lui ai déjà montré quelques-uns des pas que nous

a appris La Pique : vous savez qu'il disait que je promettais beaucoup.

« Dans la soirée, papa nous fait quelque lecture, et jamais vous n'avez entendu lire des vers avec autant de goût. Ce n'est pas comme certains lecteurs de profession qui, confondant la lecture avec la déclamation, rident leur front, roulent les yeux, se détraquent la figure, et gesticulent comme s'ils étaient sur un théâtre et en grand costume : la manière de mon père est toute différente. Sans chercher à attirer l'attention sur lui par son ton et ses gestes, il se contente de vous faire sentir avec goût les sentimens exprimés par l'auteur qu'il vous lit. Lucy monte fort bien à cheval : son exemple m'a enhardie; et en dépit du froid nous faisons souvent ensemble une promenade le matin, tantôt à cheval, tantôt à pied. De tout cela, ma chère, il résulte qu'il ne me reste pas pour écrire autant de loisir que par le passé.

« Il faut d'ailleurs que je vous donne aussi l'excuse banale de tous les paresseux : c'est que je n'ai rien à vous dire qui puisse vous intéresser. Je ne parlerai pas de mes craintes, de mes inquiétudes relativement à Brown : elles sont bien moins vives depuis que je le sais libre et bien portant; et, quant à mes espérances, je ne sais trop si je dois en concevoir. D'ailleurs je dois vous avouer que je suis un peu piquée contre lui. Il me semble qu'il aurait dû me faire connaître ses intentions. Il y avait peut-être quelque imprudence dans nos entrevues : mais était-ce à lui de s'en apercevoir? devait-il rompre ainsi brusquement? Si c'est là son opinion, je puis l'assurer que c'est aussi la mienne, et j'ai pensé plus d'une fois que j'avais agi avec un peu de légèreté. Cependant j'ai si bonne opinion du pauvre Brown, que

je ne puis m'empêcher de croire qu'il a quelque motif pour garder ainsi le silence.

« Mais, pour en revenir à miss Bertram, soyez bien sûre, ma chère Mathilde, que votre jalousie est sans fondement. Jamais elle ne sera votre rivale dans mon affection. C'est une fille aimable, sensible, affectueuse; il y a peu de personnes à qui j'aurais plus volontiers recours pour trouver des consolations dans les maux réels de la vie : mais il est rare que l'on éprouve ces grands malheurs, et l'on a besoin d'une amie qui sache compatir aux peines du cœur. Le ciel sait, et vous savez, Mathilde, que ces peines ont besoin des consolations de l'amitié, aussi-bien que les chagrins que l'on regarde comme d'une nature plus sérieuse. Lucy est étrangère à ce genre de sympathie, oui, tout-à-fait étrangère. Si j'avais la fièvre, elle passerait la nuit auprès de mon lit, et me prodiguerait ses soins avec une patience infatigable; mais elle ne serait pas plus apte que son vieux précepteur à calmer le feu de la fièvre du cœur, comme l'a fait si souvent ma chère Mathilde.

« Savez-vous que je suis aussi piquée contre elle? La petite dissimulée a un amant, et leur amour mutuel, car je suis bien sûre qu'il est partagé, a quelque chose de romanesque et d'intéressant. Elle devait avoir une fortune considérable; mais la prodigalité de son père, et la friponnerie d'un homme d'affaires, un vrai coquin en qui il avait mis toute sa confiance, l'ont totalement ruinée. Un des jeunes gens les plus aimables et des mieux tournés de nos environs lui fait une cour assidue; mais comme ses parens sont fort riches, et qu'il est leur unique héritier, elle ne lui donne aucune espèce d'encouragement, à cause de la disproportion de leur fortune.

« Cependant, malgré cette réserve, cette modestie, ce désintéressement, Lucy est une petite rusée. Je suis sûre qu'elle aime le jeune Hazlewood, et je ne doute pas davantage qu'il ne parvînt à le lui faire avouer, si mon père et elle-même voulaient lui en fournir l'occasion. Mais il est bon que vous sachiez que le colonel rend lui-même à miss Bertram ces petits soins qui peuvent fournir à un amant l'occasion de déclarer ses sentimens. Je désire que mon cher père, comme bien des gens qui se mêlent des affaires des autres, ne se laisse pas lui-même prendre au piège. Si j'étais Hazlewood, ses complimens, ses révérences, ses attentions, le soin qu'il prend de lui offrir la main, de l'accompagner partout, me donneraient quelque soupçon; et j'ai surpris quelquefois le jeune amoureux plongé dans des réflexions qui me paraissaient partir de cette source. Imaginez quelle sotte figure fait alors votre pauvre Julie. Ici mon père fait l'agréable auprès de ma jeune amie; là Hazlewood n'est occupé qu'à épier chaque mouvement de ses lèvres ou de ses yeux; et moi, je n'ai pas la chétive consolation d'intéresser un être vivant, pas même le monstre à montrer à la foire dont je vous ai parlé plus haut, et qui, assis la bouche béante, a toujours ses gros yeux fixés sur miss Bertram, en restant muet comme une statue.

« Tout cela me donne quelquefois des crispations de nerfs, et dans d'autres instans ajoute un degré de plus à ma malignité naturelle. La conduite de mon père et des deux amans m'avait tellement ennuyée dernièrement; j'étais si lasse de voir qu'on ne pensât pas plus à moi que si j'étais encore aux Grandes-Indes, que je dirigeai une attaque assez vive contre Hazlewood, et à

laquelle il ne pouvait sans incivilité s'empêcher de riposter. Il s'échauffa peu à peu en voulant se défendre. Je vous assure, Mathilde, que c'est un fort joli homme, et je ne l'avais pas encore vu sous un jour aussi avantageux. La conversation s'animait, quand un soupir de Lucy frappa mon oreille. J'étais trop généreuse pour poursuivre plus loin ma victoire, quand même je n'aurais pas eu peur de papa, qui, heureusement pour moi, était fort occupé en ce moment. Il faisait à miss Bertram une longue description des mœurs et des usages d'une caste d'Indiens, et l'ornait de dessins dont il chargeait les modèles de broderies de Lucy, si bien qu'il gâta les trois plus beaux, en les barbouillant de costumes orientaux. Mais je crois qu'elle ne pensait pas plus en ce moment à la robe qu'elle se brodait qu'aux turbans et aux vêtemens des sujets du Grand-Mogol. Cependant il n'a pas été malheureux pour moi qu'il n'ait pas vu le mérite de ma petite manœuvre; car il a l'œil perçant de l'aigle, et il est l'ennemi déclaré de l'ombre même de la coquetterie.

« Eh bien, Mathilde, ce soupir fut entendu aussi par Hazlewood; il se repentit à l'instant des attentions momentanées qu'il avait prodiguées à un objet qui les mérite si peu que votre Julie, et s'approcha de la table près de laquelle Lucy travaillait, avec une expression de chagrin vraiment comique, peinte sur sa figure. Il lui fit une observation assez insignifiante; et il fallait l'oreille attentive d'un amant, ou d'une observatrice curieuse comme moi, pour distinguer dans la réponse que lui fit Lucy un ton plus froid et plus cérémonieux qu'à l'ordinaire : mon héros, qui s'accusait lui-même, y trouva un reproche, et prit un air abattu et consterné.

Vous avouerez qu'il convenait à ma générosité d'intervenir comme médiatrice. Je me mêlai donc à la conversation, je pris le ton d'une personne désintéressée, qui n'a rien vu, rien entendu; je les remis peu à peu dans le ton habituel de leurs entretiens; et, après avoir pendant quelque temps servi de canal de communication par lequel ils se transmettaient mutuellement leurs pensées, je plaçai un échiquier entre eux; et, pendant que ce jeu sérieux les occupait, je me disposai à tourmenter papa qui était encore à griffonner ses dessins. Vous saurez que les joueurs d'échecs étaient assis près de la cheminée, les coudes appuyés sur une petite table sur laquelle était placé l'échiquier; le colonel était près d'une table chargée de livres, à l'autre bout de la salle, qui est fort grande, d'une forme irrégulière, et garnie d'une tapisserie si bizarre, que l'artiste qui l'a travaillée aurait, je crois, grand'peine à en expliquer le sujet.

« Je commençai avec lui, à demi-voix, la conversation suivante:

« — Les échecs sont-ils un jeu bien intéressant, papa?

« — On le dit, me répondit-il sans m'honorer d'un regard.

« — Je suis tentée de le croire d'après l'attention qu'y donnent miss Lucy et M. Hazlewood.

« Il leva promptement la tête, et son crayon cessa un moment de se promener sur le papier. Apparemment il ne vit rien qui pût lui donner quelque inquiétude, car il se remit à dessiner fort tranquillement les plis du turban d'un Maratte. Mais je l'interrompis encore.

« — Quel âge a miss Bertram, papa?

« — Que sais-je? à peu près le vôtre.

« — Oh! elle est plus âgée. Vous me dites toujours

qu'elle s'entend mieux que moi à faire les honneurs de la table à thé. Mon Dieu, papa, et que ne lui donnez-vous donc une fois pour toutes le droit d'y présider?

« — Ma chère Julie, vous êtes tout-à-fait folle, ou vous avez encore plus de malice que je ne vous en supposais.

« — Tout ce que vous voudrez, cher papa, mais pour rien au monde je ne voudrais passer pour folle.

« — Et pourquoi parlez-vous comme si vous l'étiez?

« — Mais ce que je vous disais n'est pas si déraisonnable. Chacun convient que vous êtes un bel homme..... (un sourire se montra sur ses lèvres) pour votre âge..... (il fronça le sourcil), qui n'est pas bien avancé. Pourquoi ne suivriez-vous pas votre goût, si cela peut vous rendre heureux? Je sais que votre Julie a la tête un peu légère; une femme d'un caractère plus grave et plus rassis ajouterait peut-être à votre bonheur.

« Il y avait, dans la manière dont il me prit la main, une espèce de reproche tendre qui me fit sentir que j'avais eu tort de plaisanter avec ses sentimens.

« — Julie, me dit-il, je pardonne beaucoup de choses à votre légèreté naturelle. C'est une punition que je juge avoir méritée pour n'avoir pas veillé d'assez près à votre éducation; cependant vous n'auriez pas dû vous y abandonner sur un sujet si délicat. Si vous ne respectez pas les sentimens que conserve votre père pour la mémoire de la mère que vous avez perdue, n'oubliez pas du moins les droits sacrés de l'infortune, et songez qu'un seul des mots que vous venez de prononcer, parvenu à l'oreille de miss Bertram, l'obligerait à renoncer à son asile, et à s'exposer, sans protecteur, dans un monde qui, jusqu'à présent, s'est montré si dur à son égard.

« Que pouvais-je répondre à cela, Mathilde? Je reconnus que j'avais tort; je demandai pardon, et je promis de devenir une bonne fille.

« Ainsi, me voilà complètement neutralisée. Je ne puis, en honneur et en conscience, tourmenter la pauvre Lucy en jouant le rôle de coquette avec Hazlewood, malgré le peu de confiance qu'elle me témoigne; après la grave mercuriale de mon père, je n'ose plus le plaisanter sur un sujet aussi délicat. Savez-vous à quoi je passe mon temps? Je fais des découpures, que je m'amuse ensuite à brûler; j'esquisse des têtes de Turcs avec des cartes de visite dont je brûle le bout, et qui me servent de crayon; et vraiment j'ai fait hier soir un superbe Hyder-Ali; je promène mes doigts au hasard sur ma lyre infortunée; je prends un livre bien sérieux, je commence par la dernière page, et continue ma lecture en remontant vers le commencement.

« Après tout, je commence à être véritablement inquiète du silence de Brown. S'il avait été obligé de s'éloigner, je suis sûre qu'il me l'aurait au moins écrit. Serait-il possible que mon père eût intercepté ses lettres? Non, cela serait contraire à tous ses principes. Il n'ouvrirait pas une lettre qui m'arriverait le soir, quand même il s'agirait de m'empêcher de décamper par la fenêtre le lendemain au point du jour. Quelle expression ma plume vient de laisser échapper! J'en suis presque honteuse, même avec vous qui êtes habituée à mes plaisanteries. Au surplus, je ne dois pas me faire un mérite d'agir comme je dois le faire, car M. Van-Beest Brown n'est pas un amant assez ardent pour entraîner l'objet de son amour dans une démarche précipitée. Il donne tout le temps de la réflexion, il faut en

convenir. Cependant je ne le condamnerai pas avant de l'avoir entendu, et je ne veux pas révoquer en doute la franchise et la fermeté de son caractère, après vous en avoir fait l'éloge tant de fois. S'il était capable de crainte, d'hésitation ou de légèreté, il ne mériterait pas mes regrets.

« Et pourquoi, me direz-vous, quand j'exige de mon amant une fidélité si constante, si inébranlable, me donné-je les airs d'être piquée de ne pas être l'objet des attentions d'Hazlewood? Que m'importe à qui il prodigue ses soins? C'est une question que je me fais cent fois par jour. La seule réponse que j'y puisse faire, et dont je ne suis pas très-contente, c'est que sans vouloir encourager une infidélité sérieuse, on n'aime pas à se voir négligée.

« Je vous écris toutes ces folies, parce que je sais que vous vous en amusez, et cependant j'en suis étonnée. Quand nous faisions quelque voyage à la dérobée dans le pays des fictions, vous admiriez toujours le sublime, le romanesque. Il vous fallait des chevaliers, des nains, des géans, des belles persécutées, des magiciens, des visions, des revenans, des mains sanglantes. Moi je préférais les intrigues compliquées qui peuvent se rencontrer dans le cours de la vie, ou un merveilleux qui résultât du pouvoir d'un de nos génies de l'Orient, ou d'une fée bienfaisante. Vous aimiez à promener le vaisseau de votre vie sur le vaste Océan, à voir ses calmes et ses tempêtes, ses précipices entr'ouverts, et ses montagnes s'élevant jusqu'aux cieux. Moi je voulais que ma petite nacelle voguât sur un lac ou dans une baie, dont les eaux fussent agitées par un vent assez vif pour exiger quelque adresse du navigateur, mais non pour lui in-

spirer des craintes sérieuses. Ainsi, ma chère amie, je crois qu'au total vous auriez dû avoir pour père le mien, avec la fierté que lui inspire le nom de ses ancêtres, sa délicatesse chevaleresque sur le point d'honneur, ses talens distingués, ses connaissances profondes et mystérieuses; vous auriez dû avoir pour amie Lucy Bertram, qui compte des aïeux dont le nom est aussi difficile à retenir qu'à orthographier, et maîtres jadis de tout ce pays romantique; Lucy Bertram, qui a reçu le jour, à ce que j'ai entendu dire assez confusément, dans des circonstances aussi intéressantes qu'extraordinaires. Enfin vous auriez dû avoir notre vieux château entouré de montagnes, et nos promenades solitaires aux ruines de ses environs. Moi j'aurais eu en échange les vergers, les bosquets, les cabinets de verdure et les serres de Pine-Park, avec votre bonne tante aussi indulgente que paisible, sa chapelle le matin, sa méridienne après dîner, sa partie de whist le soir, sans oublier ses gros chevaux, et son cocher plus gros encore. Faites bien attention cependant que dans ce projet d'échange je ne comprends pas Brown. Sa bonne humeur, sa conversation animée, sa galanterie naturelle, conviennent à mon plan de vie, comme sa riche taille, ses beaux traits et sa fierté conviendraient au héros d'un roman de chevalerie. Au surplus, changer notre sort n'est pas en notre pouvoir; je pense donc qu'il faut tâcher de nous contenter de ce que nous avons. »

CHAPITRE XXX.

« Je n'accepte pas votre défi, et si vous me parlez
» encore de cette manière, je barricaderai ma porte
» pour vous empêcher d'entrer. — Voyez-vous cette
» fenêtre, Storm ? — Que m'importe ! Je ne crains
» rien. Je sers le bon duc de Norfolk. »

Le joyeux Diable d'Edmonton (1).

JULIE MANNERING A MATHILDE MARCHMONT.

« J'ai été malade, ma chère Mathilde. Je quitte mon lit pour vous faire part des scènes étranges et effrayantes qui viennent de se passer ici. Hélas ! que nous devions nous garder de plaisanter sur l'avenir ! Je terminai ma

(1) Ancienne comédie attribuée à Shakspeare par les uns, et à Drayton par d'autres : ce que nous remarquons parce que Walter Scott la cite quelquefois, et que la lecture de ces anciennes pièces dramatiques a été pour lui une étude particulière. — Éd.

dernière lettre par quelques remarques assez impertinentes sur vous et sur votre goût pour tout ce qui est romanesque et extraordinaire ; j'étais loin de m'attendre que j'aurais, peu de jours après, l'occasion de vous faire le récit d'un événement de ce genre. Ah ! ma chère amie, il est aussi différent d'être témoin d'une scène de terreur ou d'en lire la description, qu'il le serait d'être suspendu sur le bord d'un abîme, n'ayant qu'un faible arbrisseau pour vous retenir, ou d'admirer ce même précipice dans un paysage de Salvator. Mais n'anticipons point sur ce que j'ai à vous raconter.

« Vous saurez que la situation de ce pays est très-favorable à un commerce de contrebande auquel se livre une bande d'hommes déterminés habitant l'île de Man. Ces fraudeurs sont redoutables et par leur nombre et par leur audace, et ils ont, à différentes époques, fait l'effroi de tous nos environs, lorsque quelqu'un voulait mettre des obstacles à leur trafic. Les magistrats, soit par timidité, soit par des motifs plus blâmables encore, ferment les yeux sur ce désordre, et l'impunité n'a fait que rendre ces coquins encore plus entreprenans. On croirait que mon père, étranger dans ce pays, n'y étant revêtu d'aucune autorité, n'avait rien à démêler avec ces gens-là ; mais il faut croire, comme il le dit lui-même, qu'il est né sous l'influence de la planète de Mars ; et au milieu même d'une vie tranquille et retirée, il faut que l'image de la guerre et de ses horreurs vienne le chercher.

« Lundi dernier, vers onze heures du matin, mon père et Hazlewood se proposaient d'aller se promener sur les bords d'un petit lac situé à environ trois milles d'ici pour y chasser des canards sauvages. Lucy et moi

nous arrangions nos plans d'études pour toute la journée, quand nous entendîmes le bruit de plusieurs chevaux dans l'avenue : la terre était durcie par une gelée très-forte, et le pas des chevaux n'en retentissait que mieux. A l'instant nous vîmes trois hommes à cheval, armés de fusils; chacun d'eux conduisait en lesse un cheval chargé de bagage; sans suivre la route, qui faisait plusieurs coudes, ils prirent à travers champs la ligne la plus droite pour gagner la porte de la maison. Ils avaient l'air inquiet et en désordre; ils couraient au grand galop, et regardaient souvent derrière eux comme des gens qui craignent d'être poursuivis. Mon père et Hazlewood coururent à la porte, leur demandèrent qui ils étaient, et ce qui les amenait au château. Ils répondirent qu'ils étaient des officiers de l'accise; qu'ils venaient de saisir, à environ trois milles d'ici, ces chevaux chargés de contrebande; mais que les fraudeurs, étant allés chercher du renfort, s'étaient mis à leur poursuite en jurant qu'ils reprendraient leurs marchandises, et qu'ils tueraient les officiers qui avaient osé les saisir; qu'enfin sachant que mon père avait servi dans les troupes de Sa Majesté, ils s'étaient déterminés à se réfugier à Woodbourne, persuadés qu'il ne refuserait pas sa protection à des serviteurs du roi menacés d'être assassinés pour avoir rempli leur devoir.

« Mon père, qui, dans son enthousiasme de loyauté militaire, accueillerait avec respect un chien qui se présenterait à lui au nom du roi, donna sur-le-champ des ordres pour faire entrer les marchandises dans la maison, y reçut les trois officiers, et fit armer tous ses domestiques afin de pouvoir se défendre si cela devenait nécessaire. Hazlewood le seconda avec beaucoup d'activité.

L'animal sauvage qu'on appelle Sampson sortit lui-même de sa tanière, et s'empara d'un de ces fusils avec lesquels on chasse les tigres dans l'Inde. Mais c'était la première fois qu'il touchait une telle arme; elle partit dans les mains du maladroit, qui manqua de tuer un des douaniers. A cette explosion inattendue, Dominus (c'est le sobriquet de l'original) s'écria: *Prodigieux!* c'est son exclamation ordinaire quand quelque chose le frappe vivement. Cependant rien ne put le décider à se séparer du fusil. On fut donc obligé de le laisser entre ses mains, mais on eut soin de ne lui donner ni poudre ni balles. J'entendis le coup et j'en fus alarmée; mais vous jugez bien qu'on était alors trop occupé pour que l'on me régalât sur-le-champ du récit de cette aventure: ce n'est qu'après la scène que je vais vous décrire qu'Hazlewood nous amusa des détails du zèle et du courage dont le gauche Dominus avait fait preuve.

« Quand mon père eut mis la maison en état de défense, et qu'il eut placé aux fenêtres tout son monde armé de fusils, il nous dit de nous retirer,...... dans la cuisine, je crois, afin que nous fussions hors de danger; mais rien ne put nous déterminer à quitter la chambre où il était. Quoique effrayée à la mort, j'ai assez du caractère de mon père pour préférer voir de mes propres yeux un péril qui nous menace, plutôt que d'en entendre les effets sans pouvoir juger de sa nature et de ses progrès. Lucy, pâle comme une statue de marbre, avait toujours les yeux fixés sur Hazlewood, et ne semblait pas entendre les prières qu'il lui faisait de se retirer. Mais en vérité, à moins qu'on ne forçât la porte de la maison, notre péril n'était pas grand. Les fenêtres étaient presque bouchées avec des coussins, et, au

grand regret de Dominus, avec des piles de gros in-folios que l'on avait descendus à la hâte de la bibliothèque; enfin on n'avait laissé que l'espace nécessaire pour pouvoir au besoin faire feu sur les assaillans.

« Toutes les dispositions étant terminées, nous nous assîmes dans l'appartement devenu ténébreux; tous les hommes restèrent en silence, chacun à son poste, réfléchissant sans doute à l'approche du danger. Mon père, à qui une pareille scène ne semblait pas occasioner la moindre émotion, allait de l'un à l'autre, réitérait ses ordres, et recommandait surtout que personne ne tirât avant qu'il ne l'eût ordonné. Hazlewood, qui semblait puiser dans ses yeux un nouveau courage, lui servait d'aide-de-camp, portait avec activité ses ordres dans les autres parties de la maison, et veillait à leur exécution. Notre troupe montait à douze hommes en y comprenant les trois employés de l'accise.

« Le silence qui régnait pendant cette pénible attente ne tarda pas à être interrompu. Nous entendîmes un bruit qu'on aurait pris d'abord pour celui d'une chute d'eau, mais produit par des pieds de chevaux courant au grand galop. Je m'étais approchée d'une ouverture par où je pouvais voir l'ennemi s'avancer. Ils étaient au moins trente hommes à cheval. Jamais vous n'avez vu des figures si horribles: malgré la rigueur du froid, ils étaient presque tous en chemise et en pantalon, armés de fusils, de pistolets et de sabres. Moi, fille d'un militaire, accoutumée dès mon enfance à l'image de la guerre, je n'ai jamais été épouvantée comme à l'aspect de ces misérables, qui poussèrent des vociférations de rage en voyant qu'on leur avait ravi leur proie.

« Ils s'arrêtèrent cependant un instant, quand ils pu-

rent apercevoir les préparatifs que l'on avait faits pour les recevoir, et parurent tenir conseil entre eux. Enfin un d'eux se détacha; sa figure était noircie avec de la poudre à canon, sans doute pour se déguiser; il attacha un mouchoir blanc au haut de sa carabine, et demanda à parler au colonel Mannering. Mon père, à ma grande terreur, ouvrit la fenêtre près de laquelle il avait pris son poste, et lui demanda ce qu'il voulait.

« — Nous voulons les marchandises qui nous ont été enlevées, répondit le coquin : mon lieutenant m'a donné ordre de vous dire que si on nous les rend, nous voulons bien ne pas régler nos comptes aujourd'hui avec les brigands qui nous les ont volés; mais que, si on nous les refuse, nous mettrons le feu à la maison, et que pas un de ceux qui s'y trouvent ne sera épargné. Il répéta plusieurs fois cette menace en l'assaisonnant de juremens et des imprécations les plus affreuses.

« — Et quel est votre lieutenant? lui demanda mon père.

« — L'homme monté sur le cheval gris, répliqua le drôle, et qui a autour du front un mouchoir rouge.

« — Eh bien! dites-lui de ma part que, si lui et les misérables qui l'accompagnent ne se retirent à l'instant, je vais faire tirer sur eux sans cérémonie.

« En parlant ainsi, mon père ferma la fenêtre, et rompit la conférence.

« Le coquin n'eut pas plus tôt rejoint sa troupe, que tous poussant des cris, ou plutôt des hurlemens semblables à ceux d'une horde de sauvages, firent une décharge générale contre la maison. Les vitres de toutes les croisées furent brisées sans en excepter une; mais les précautions que l'on avait prises empêchèrent qu'aucune

balle ne pénétrât dans l'intérieur. Deux autres décharges succédèrent à la première sans qu'on y ripostât par un seul coup de fusil. Mon père vit alors que quelques-uns d'eux prenaient des haches et des pioches, sans doute pour venir attaquer la porte de la maison : — Que personne ne tire qu'Hazlewood et moi ! s'écria-t-il. Hazlewood, feu sur l'ambassadeur ! Lui-même tira sur l'homme monté sur le cheval gris, qui tomba au même instant. Hazlewood ne fut pas moins adroit, il renversa aussi le parlementaire, qui était descendu de cheval, et qui s'avançait un levier à la main. Leur chute découragea leurs camarades, qui commencèrent à remonter à cheval. On fit alors sur eux une décharge générale qui leur fit prendre la fuite en emportant leurs morts ou blessés. Nous ne pûmes nous assurer s'ils avaient fait quelque autre perte que celle des deux hommes ajustés par mon père et par Hazlewood. Un instant après leur retraite nous vîmes arriver, à ma grande satisfaction, un nombreux détachement de soldats ; ils étaient cantonnés dans un village peu éloigné, et s'étaient mis en marche aux premiers coups de feu qu'ils avaient entendus. Une partie d'entre eux escorta les officiers de l'accise et leur prise jusqu'à la ville voisine, et les autres restèrent deux jours au château pour le protéger contre les projets de vengeance qu'auraient pu avoir ces bandits.

« Je dois vous ajouter qu'on trouva sur la grande route, à peu de distance, le corps de l'homme dont le visage était noirci de poudre. On avait sans doute jugé impossible de le transporter plus loin. Il vivait encore, mais il mourut au bout d'une demi-heure. On le reconnut pour un paysan de nos environs qui était généra-

lement regardé comme un fraudeur et un contrebandier.

« Nous reçûmes les félicitations des familles du voisinage, et on convint que quelques exemples semblables mettraient un terme à l'audace de ces brigands.

« Mon père fit le plus grand éloge du sang-froid d'Hazlewood, et distribua des récompenses à ses domestiques. Lucy et moi reçûmes aussi des complimens pour avoir soutenu le feu avec fermeté, et n'avoir pas troublé ses opérations par nos cris et nos plaintes. Quant à Dominus, mon père lui demanda de faire un échange de leurs tabatières. Celui-ci fut très-flatté de cette proposition, et vanta beaucoup la beauté de sa nouvelle boite : — Elle est aussi belle, dit-il, que si c'était du véritable or d'Ophir. Il serait bien singulier que cela ne fût pas ainsi, puisqu'elle est véritablement de ce métal; mais il faut rendre justice à cette bonne créature; il connaîtrait sa valeur réelle qu'il n'y attacherait pas plus de prix que si elle n'était que du similor, comme il le croit. Son mérite à ses yeux est d'avoir appartenu à mon père. Il a eu une rude besogne à replacer les in-folios qui nous avaient servi de retranchement, et à réparer les dommages qu'ils ont soufferts pendant l'action. Il nous a rapporté quelques balles que ces volumes massifs ont reçues dans l'action, et qu'il en retirées avec grand soin. Si j'étais en gaieté, je vous ferais une peinture comique de l'étonnement qu'il éprouvait en voyant avec quel sang-froid nous écoutions le récit des blessures qu'avaient souffertes saint Thomas d'Aquin ou le respectable saint Chrysostôme; mais je ne me sens pas d'humeur à plaisanter, et il me reste à vous faire part d'un autre événement qui me touche de bien plus près.

Cependant je me sens si fatiguée que je remettrai cette besogne à demain ; je vais faire partir cette lettre, afin que vous ne conceviez aucune inquiétude sur votre bonne amie.

« JULIE MANNERING. »

CHAPITRE XXXI.

« Dans quel monde nous vivons !... Connaissez
» vous cette belle histoire ? »

SHAKSPEARE. *Le roi Jean.*

JULIE MANNERING A MATHILDE MARCHMONT.

« Je vais, ma chère Mathilde, reprendre le fil de ma narration à l'endroit où je l'ai interrompue hier.

« Pendant deux ou trois jours, nous ne parlâmes que du siège que nous avions soutenu, et des suites qui pouvaient en résulter. Nous proposâmes à mon père d'aller passer quelque temps à Édimbourg ou du moins à Dumfries, où il y a très-bonne société, de crainte que le ressentiment de ces coquins ne nous jouât quelque mauvais tour ; mais ce projet n'obtint pas son agrément. Il nous répondit avec beaucoup de sang-froid qu'il n'avait pas dessein d'abandonner la défense de la maison

de son propriétaire ni de son mobilier; que nous devions le croire en état de prendre les mesures convenables pour la sûreté de sa famille; qu'en restant tranquillement chez lui, il était convaincu que ces misérables y avaient été trop bien reçus la première fois pour y venir faire une seconde visite; mais qu'en paraissant les redouter, ce serait le moyen d'attirer sur nous le danger que nous craignions. Ses raisonnemens nous tranquillisèrent, et l'indifférence qu'il témoignait pour nos alarmes nous rendit assez de courage pour reprendre le cours de nos promenades ordinaires. Je remarquai cependant que mon père veillait à ce que la maison fût bien fermée toutes les nuits, et qu'il recommandait aux domestiques de tenir leurs armes en état, afin de pouvoir s'en servir sur-le-champ, en cas de besoin.

« Mais il y a trois jours, il nous arriva un événement qui m'alarma bien davantage que l'attaque des contrebandiers.

« Je vous ai dit qu'il se trouve, à peu de distance de Woodbourne, un petit lac où nos messieurs vont quelquefois chasser le canard sauvage. Je m'avisai en déjeunant de dire que je serais charmée d'aller voir les patineurs qui s'y rassemblent tous les jours depuis que la surface est couverte d'une glace épaisse. Il y avait beaucoup de neige sur la terre; mais la gelée l'avait endurcie, et je pensai que Lucy et moi nous pouvions fort bien nous y rendre seules, d'autant plus que le chemin qui y conduit est rempli d'une foule de monde que le même motif de curiosité y attire. Hazlewood offrit aussitôt de nous accompagner, et de nouvelles terreurs étant venues nous assaillir, nous lui

dîmes de prendre son fusil. L'idée d'aller en chasseur sur la glace le fit beaucoup rire ; mais, par complaisance pour nos frayeurs, il se fit suivre par un valet qu'il chargea de son fusil. Quant au colonel, il n'aime pas la foule, les endroits où l'on ne va que pour voir des figures humaines, à moins qu'il ne s'agisse d'une revue ; il ne voulut donc pas être des nôtres.

« Nous partîmes de très-bonne heure. La matinée était froide, mais superbe, et nous éprouvions l'influence qu'exerce un air pur sur le corps comme sur l'esprit. Notre promenade jusqu'au lac fut délicieuse, et les petites difficultés que nous rencontrâmes ne servirent qu'à nous la rendre encore plus agréable. Par exemple, une descente un peu glissante, un fossé à traverser sur la glace, nous rendaient le secours d'Hazlewood indispensable, et je crois que le chemin n'en devenait pas plus désagréable à Lucy.

« Le lac offrait un spectacle charmant ; une de ses rives est bordée par un rocher escarpé, auquel étaient suspendus d'énormes glaçons étincelant au soleil. L'autre est un petit bois qui offrait le tableau fantastique de pins couverts de neige. Sur la surface du lac, on voyait une multitude de figures mouvantes occupées à patiner : les unes parcouraient la glace en ligne droite avec la rapidité de l'hirondelle, les autres y traçaient des cercles gracieux ; une foule de spectateurs étaient rassemblés sur les bords du lac, et s'occupaient à regarder les habitans de deux paroisses qui se disputaient le prix de l'agilité sur la glace, honneur auquel ils semblaient attacher une grande importance.

« Nous fîmes le tour du lac avec Hazlewood, qui nous donnait le bras ; le pauvre jeune homme parlait avec

bonté aux vieillards et aux enfans; il semblait véritablement aimé de tous ceux qu'il rencontrait. Enfin nous pensâmes à nous retirer.

« Pourquoi entré-je dans des détails si minutieux? Dieu sait que ce n'est point par l'intérêt que j'y prends maintenant; mais, semblable à l'homme qui, près de se noyer, saisit les plus faibles branches du rivage, je tâche d'arriver le plus tard possible à la catastrophe de mon récit. Il faut pourtant en venir là, si je veux obtenir au moins d'une amie la compassion à laquelle me donne droit ce malheur inattendu.

« Nous retournions au château par un sentier qui traverse un bois de sapins. Lucy avait quitté le bras d'Hazlewood, qu'elle n'accepte jamais qu'en cas d'absolue nécessité; moi j'étais toujours appuyée sur lui; Lucy marchait derrière nous, et le valet nous suivait à quelque distance. Telle était notre position, quand tout à coup, dans un des coudes du chemin, Brown parut devant nous, comme s'il était sorti de terre. Il était habillé fort simplement et plus que simplement, et il avait l'air inquiet et agité. Je jetai un cri de surprise. Hazlewood se méprit sur la nature de mon émotion, et tandis que Brown s'avançait comme pour me parler, il lui cria avec hauteur de se retirer et de ne pas alarmer la dame à qui il avait l'honneur de donner le bras. Brown répliqua avec aigreur que ce n'était pas lui qui lui apprendrait comment il devait se conduire à l'égard de cette dame ou de toute autre. Je crois qu'Hazlewood n'entendit sa réponse qu'imparfaitement, et que, la tête encore pleine des menaces des contrebandiers, il crut qu'il faisait partie de leur troupe, et qu'il avait quelque mauvais dessein. Il prit son fusil des mains de

son domestique, qui s'était avancé près de nous, et en dirigeant le canon vers Brown, à bout portant, lui jura que, s'il ne s'éloignait pas à l'instant, il allait tirer sur lui. Mes cris ne firent qu'accélérer la catastrophe, Hazlewood les attribuait à la terreur, et il m'était impossible de proférer une parole articulée. Brown, se voyant menacé, saisit le bout du fusil, et lutta un instant avec Hazlewood, pour lui arracher son arme. Tout à coup la balle dont il était chargé perça l'épaule d'Hazlewood, qui tomba sur-le-champ. Je n'en vis pas davantage, tout disparut à mes yeux, et je perdis connaissance. Lucy m'informa depuis que le malheureux auteur de cette catastrophe resta quelques instans fixant sur cette scène des yeux qui semblaient égarés, jusqu'à ce que, ses cris ayant attiré du monde, il prit un autre sentier et s'enfonça dans le bois ; — on n'en a plus entendu parler depuis ce temps. Le valet n'essaya pas de l'arrêter, et la manière dont il le dépeignit à ceux qui arrivaient les engagea à donner des preuves d'humanité en secourant le blessé, plutôt que de courage en poursuivant un homme qu'on leur représentait comme armé de toutes pièces, et d'une vigueur à toute épreuve.

« On conduisit Hazlewood à Woodbourne, dont nous étions beaucoup plus près que de la maison de son père. Il souffre beaucoup ; mais on assure que sa blessure n'est pas dangereuse. Quant à Brown, les suites de cet événement sont incalculables. Il était déjà l'objet du ressentiment de mon père ; maintenant le voilà exposé à la rigueur des lois et à la colère du père d'Hazlewood, qui menace de remuer ciel et terre pour découvrir celui qui a blessé son fils. Comment pourra-t-il se dérober aux poursuites actives de la vengeance

d'un père? Comment, s'il est découvert, échappera-t-il à la sévérité des lois, qui va, dit-on, jusqu'à menacer ses jours? Comment trouver un moyen pour le prévenir de ce danger? Le chagrin que cause à Lucy la blessure de son amant, et qu'elle ne peut parvenir à cacher, est pour moi une nouvelle source de tourmens. Tout, autour de moi, semble s'élever pour me reprocher une indiscrétion qui a causé tous ces malheurs.

« J'ai été vraiment malade pendant deux jours. Je n'ai retrouvé la santé qu'en apprenant qu'Hazlewood allait mieux, et que l'on ne pouvait découvrir celui qui l'a blessé, que l'on croit généralement être l'un des contrebandiers. Les recherches se dirigeant naturellement contre eux, il doit en être plus facile à Brown de s'échapper, et je me flatte qu'il est bien loin d'ici. Mais des patrouilles à pied et à cheval parcourent tous les environs, et je n'entends point parler d'un homme arrêté, sans éprouver de mortelles appréhensions.

« Cependant je trouve une grande consolation dans la conduite et la générosité d'Hazlewood, qui persiste à dire que, quelles que fussent les intentions de la personne qui l'a blessé lorsqu'elle s'est approchée de nous, le fusil n'est parti que par accident, et sans qu'elle eût l'intention de le blesser. Le valet, d'une autre part, dit que le fusil a été arraché des mains d'Hazlewood et dirigé contre lui, et Lucy répète la même opinion. Je ne les soupçonne pas de chercher à aggraver la faute de celui qu'on veut regarder comme coupable; mais quelle est donc l'incertitude des jugemens humains! Combien l'évidence même de nos sens peut nous tromper! car il est bien certain que le hasard seul, un malheureux hasard, a fait partir le fusil. Peut-être le meilleur parti

serait-il de confier mon secret à Hazlewood ; mais il est si jeune ! et j'éprouve une répugnance invincible à lui faire part de ma folie. J'ai aussi pensé une fois à en faire confidence à Lucy, et, pour entrer en matière, je commençai par lui demander si elle se rappelait les traits de l'homme que nous avons si malheureusement rencontré. Elle m'en fit alors une si affreuse peinture, qu'elle m'ôta la force de lui avouer mon attachement pour lui. Il faut que miss Bertram soit bien aveuglée par la prévention, car peu d'hommes ont une meilleure tournure que le pauvre Brown. Je ne l'avais pas vu depuis quelque temps ; et, quoique sa parure fût un peu négligée, quoique son apparition soudaine et la scène dont elle fut suivie ne dussent pas nous le montrer avec tous ses avantages, il me parut avoir encore plus de graces, plus de noblesse que jamais. Le reverrai-je ? Qui peut répondre à cette question ?

« Écrivez-moi sans me gronder, ma chère Mathilde ! Mais à quoi bon vous faire cette prière ? N'êtes-vous pas la bonté même ? Cependant, je vous le répète, écrivez-moi bien vite, et ne me grondez pas. Je ne suis pas dans une situation d'esprit à profiter des avis ni à supporter les reproches, et je ne me sens pas en état d'y répondre par la plaisanterie. J'éprouve les terreurs d'un enfant qui, voulant faire jouer une mécanique, ne peut voir, sans en être effrayé, l'appareil des roues, des leviers et des cylindres que sa faible main fait mouvoir.

« Je ne dois pas oublier de vous dire que mon père est rempli de tendresse et d'affection pour moi. Il attribue à la frayeur seule l'indisposition que j'ai éprouvée.

« J'espère que Brown aura trouvé le moyen de se

rendre en Angleterre, en Irlande, ou dans l'île de Man. Il faut qu'il se tienne caché, et qu'il prenne patience jusqu'à ce qu'Hazlewood soit tout-à-fait guéri de sa blessure. S'il venait à être découvert en ce moment, les conséquences pourraient en être terribles pour lui. Heureusement les communications entre l'Écosse et les pays voisins ne sont pas très-faciles, et je ne crois pas qu'on aille l'y chercher. Je cherche à fortifier mon esprit de tous les raisonnemens qui peuvent éloigner la crainte d'un tel malheur. Comme en peu de temps des maux et des chagrins bien réels ont succédé à cette vie tranquille et uniforme dont j'étais naguère disposée à me plaindre! Mais je ne veux pas vous fatiguer plus long-temps de mes lamentations.

« Adieu, ma chère Mathilde; aimez toujours votre sincère amie

« JULIE MANNERING. »

CHAPITRE XXXII.

> « Ce n'est pas avec les yeux qu'on peut voir clair
> » dans les choses de ce monde ; regarde avec tes
> » oreilles. Voyez comme ce juge tourmente ce simple
> » voleur avec ses questions. — Écoute bien. —
> » Changez les rôles. En un tour de main, quel est
> » le juge, quel est le voleur ?
>
> SHAKSPEARE. *Le Roi Lear.*

PARMI ceux qui se donnaient le plus de mouvement pour découvrir l'inconnu qui avait blessé le jeune homme, était Gilbert Glossin, Esq., ci-devant procureur à —, maintenant laird d'Ellangowan, et l'un des juges de paix du comté. Il avait plusieurs motifs pour mettre beaucoup d'activité dans cette recherche ; mais nous pensons que nos lecteurs, qui connaissent déjà un peu le caractère du personnage, ne les attribueront pas au zèle et à l'amour désintéressé de la justice.

La vérité était que ce respectable personnage ne se

trouvait pas aussi heureux qu'il se flattait de l'être, après être parvenu par ses manœuvres à se rendre propriétaire du domaine de son bienfaiteur. Quand il reportait ses pensées sur son ancien état, il ne se félicitait pas toujours du succès de ses intrigues. Il sentait qu'il était exclus de la société de la noblesse des environs, au niveau de laquelle il avait cru s'élever. Il n'était point admis dans ses réunions particulières ; et, dans les assemblées publiques, on le laissait de côté, et on le regardait avec froideur et mépris. C'était par principe et par préjugé qu'on le traitait ainsi. Les gentilshommes du comté le méprisaient à cause de l'obscurité de sa naissance, et le détestaient à cause des moyens infames auxquels il devait sa fortune. Il se trouvait encore bien plus maltraité par les gens de la classe du peuple. Loin de lui donner en lui parlant le nom de sa terre d'Ellangowan, ils ne le nommaient pas même monsieur Glossin; il était toujours pour eux Glossin *tout court*. Sa vanité attachait pourtant un si grand prix au titre qu'il croyait lui être dû, qu'on le vit une fois donner une demi-couronne à un mendiant qui, en lui demandant l'aumône, l'avait appelé trois fois Ellangowan. Ce manque général d'égards lui devenait d'autant plus sensible, qu'il voyait M. Mac-Morlan, quoique beaucoup moins riche que lui, parfaitement bien reçu partout; aimé et respecté du riche comme du pauvre, il jetait les fondemens d'une fortune médiocre, mais solide, avec l'approbation et l'estime de tous ceux qui le connaissaient.

Malgré le dépit que lui causait ce qu'il aurait bien voulu appeler les préventions et les préjugés de ses compatriotes, Glossin était trop prudent pour s'en plaindre tout haut. Il sentait que son élévation était trop récente

pour qu'on pût la lui pardonner, et les voies par lesquelles il y était arrivé étaient trop odieuses pour être oubliées. Doué de toute la dextérité d'un homme qui ne doit sa fortune qu'à l'étude des faiblesses humaines, il épiait donc quelque occasion de pouvoir se rendre utile à ceux même qui le méprisaient. Les gentilshommes campagnards ont souvent des différends relativement à leurs propriétés : le secours d'un homme instruit dans la connaissance des lois pouvait devenir nécessaire à quelqu'un d'eux. Il était plein de confiance en ses talens; enfin il ne doutait pas qu'avec de l'adresse et de la patience il ne parvînt à se rendre plus important et plus respecté dans son voisinage.

L'attaque de la maison du colonel Mannering, suivie quelques jours après de la blessure du jeune Hazlewood, lui parut une occasion favorable pour prouver de quelle utilité pouvait être au comté un magistrat versé dans la pratique du barreau, et qui saurait relancer les contrebandiers dans leurs retraites les plus cachées. Cela lui était plus facile qu'à personne. Il avait eu autrefois des liaisons très-étroites avec les principaux chefs de ces brigands. Il avait été associé à quelques-unes de leurs entreprises, et ses conseils avaient toujours été à leur service; mais il avait cessé depuis long-temps d'entretenir des relations avec eux. Il savait que la vie des grands hommes de cette espèce est sujette à beaucoup de chances, et que bien des motifs les obligent à changer souvent le lieu de la scène où ils font briller leurs talens : il n'avait donc aucune raison de croire que ses recherches pourraient compromettre quelqu'un de ses anciens amis, qui aurait peut-être entre les mains les moyens de se venger. La part qu'il avait prise autrefois dans ce même trafic ne

devait pas, selon lui, l'empêcher de faire servir à l'utilité publique, ou, pour mieux dire, à ses intérêts particuliers, l'expérience qu'il avait acquise. Obtenir l'estime et la protection du colonel Mannering n'était pas peu de chose pour lui; et acquérir les bonnes graces du vieux Hazlewood, qui tenait le premier rang dans le pays, était encore bien plus important. Enfin s'il réussissait à découvrir, à saisir et à convaincre les coupables, il aurait la satisfaction de mortifier M. Mac-Morlan, et de porter un coup mortel à son crédit; car, comme substitut du shériff de ce comté, c'était lui qui devait naturellement s'occuper de cette recherche. Quel triomphe pour Glossin s'il venait à bout de faire par pur zèle ce que par devoir Mac-Morlan n'aurait pu exécuter!

Poussé par des motifs aussi puissans, il mit en mouvement tous les suppôts subalternes de la justice, et fit jouer tous les ressorts possibles pour découvrir et faire arrêter quelqu'un de la bande qui avait attaqué Woodbourne, et surtout l'individu qui avait blessé Charles Hazlewood. Il promit de fortes récompenses, indiqua la marche à suivre, employa son influence sur les personnes qu'il connaissait pour favoriser la contrebande, leur faisant sentir qu'il valait mieux sacrifier un ou deux de ces misérables, que de s'exposer à être soupçonnées elles-mêmes d'être leurs complices; mais pendant quelque temps tous ses efforts furent inutiles. Le bas peuple craignait ou favorisait trop les contrebandiers pour vouloir les trahir.

Enfin le digne magistrat parvint à être informé qu'un individu dont le signalement répondait à celui de l'homme qui avait blessé Hazlewood, avait logé, la veille de cette rencontre, aux *Armes de Gordon*, à Kippletringan.

Il ne perdit pas un instant, et se rendit sur-le-champ dans ce bourg pour y interroger notre ancienne connaissance mistress Mac-Candlish.

Le lecteur peut se souvenir que M. Glossin n'était pas trop bien dans les papiers de cette bonne femme. Elle ne se pressa donc pas trop de se rendre dans son salon, où il l'attendait : enfin, y étant descendue, elle lui fit une révérence, la plus froide possible, et la conversation s'engagea de la manière suivante.

— Voici une belle matinée d'hiver, mistress Mac-Candlish.

— Oui, monsieur, la matinée est assez belle.

—Mistress Mac-Candlish, je voudrais savoir si les juges de paix dîneront ici à l'ordinaire, après avoir tenu leur séance lundi prochain.

— Je le crois, monsieur; je l'imagine, c'est leur coutume.

Elle se disposait à quitter la chambre.

— Un instant, mistress Mac-Candlish, vous êtes prodigieusement pressée, ma bonne amie. J'ai pensé qu'un club qui s'assemblerait pour dîner chez vous une fois par mois serait une chose agréable pour vous.

— Sans doute, monsieur, un club de gens *respectables*.

— Certainement. J'entends des propriétaires, des hommes de poids. J'ai dessein de mettre ce projet sur le tapis.

Un petite toux sèche fut la seule réponse que mistress Mac-Candlish fit à cette proposition. Cette toux n'indiquait pas que ce projet déplût en lui-même à la bonne hôtesse, mais qu'elle doutait qu'il pût réussir sous les auspices de celui qui le proposait. En un mot, ce n'était pas une toux négative, mais une toux d'incrédulité. Glos-

sin s'en aperçut fort bien, mais il était décidé à ne pas s'en offenser.

— La route est-elle bien fréquentée, mistress Mac-Candlish? Avez-vous grande compagnie? Oui, sans doute.

— Assez, monsieur. Mais j'ai besoin à mon comptoir.

— Non, non. Est-ce que vous ne pouvez donner un moment à une ancienne pratique? Dites-moi, vous souvenez-vous qu'un jeune homme d'une très-grande taille ait logé chez vous la semaine dernière?

— En vérité, monsieur, je n'en sais rien. Je ne m'inquiète pas si les gens qui logent chez moi ont la taille courte ou longue....., pourvu qu'ils me fassent faire un long mémoire.

— Et s'il n'est pas assez long, vous savez l'allonger, mistress Mac-Candlish! hem? Ha! ha! ha! Mais le jeune homme dont je vous parle avait un habit gris, des boutons de métal, les cheveux châtains et sans poudre, les yeux bleus, le nez long; il voyageait à pied, n'avait ni bagage ni domestique. Vous pouvez sûrement vous souvenir si un tel voyageur a logé chez vous.

— En vérité, monsieur, je ne charge pas ma mémoire de ces détails. J'ai autre chose à faire dans ma maison que d'examiner les cheveux, les yeux et le nez de ceux qui viennent y loger.

— Eh bien, mistress Mac-Candlish, je vous dirai donc maintenant que cet homme est soupçonné d'avoir commis un crime; que c'est en ma qualité de magistrat que je vous demande ces informations, et que je vais exiger de vous le serment de me répondre la vérité.

— En vérité, monsieur, je ne suis point libre de faire des sermens; depuis que mon mari est allé dans un meil-

leur monde, je m'adresse au révérend M. Mac-Grainer; vous voyez bien que je ne puis faire de serment avant d'avoir consulté notre ministre, surtout quand il s'agit d'un pauvre jeune homme étranger et sans amis.

—J'apaiserai peut-être vos scrupules, et vous dispenserai d'aller déranger le ministre, en vous disant que l'homme dont je vous parle est celui qui a blessé votre jeune ami Charles Hazlewood.

— Bon Dieu! qui aurait pensé cela de lui? Si c'eût été pour dettes, pour quelque dispute avec le rat de cave, on aurait coupé la langue de Nelly Mac-Candlish avant de lui faire dire la moindre chose contre lui. Mais si c'est vraiment lui qui a blessé M. Hazlewood..... Mais je ne peux pas le croire, M. Glossin, c'est un tour de votre façon. Je ne peux pas croire une pareille chose d'un jeune homme qui a l'air si doux. Oui, c'est un de vos vieux tours, vous voulez me faire parler.

— Je vois que vous n'avez pas de confiance en moi, mistress Mac-Candlish; mais voyez ces déclarations signées par les personnes qui ont vu commettre le crime, et jugez vous-même si le signalement de l'assassin n'est pas celui du voyageur qui a logé chez vous.

Il lui mit entre les mains ces papiers; elle les lut avec attention, ôtant de temps à autre ses lunettes pour lever les yeux au ciel ou pour essuyer une larme, car le jeune Hazlewood était son favori. Après avoir fini sa lecture: — Puisque cela est ainsi, dit-elle, je l'abandonne, le misérable! Comme on est trompé dans ce monde! je n'ai jamais vu une figure qui me plût davantage, un air si doux, si tranquille. Je le prenais pour un homme qui avait quelque chagrin. Oui, je vous l'abandonne. Après avoir tiré contre Charles Hazlewood! et devant de jeunes

demoiselles, pauvres innocentes! demandez-moi tout ce que vous voudrez, monsieur Glossin.

— Ainsi vous convenez qu'un individu porteur de ce signalement a logé chez vous la nuit qui a précédé ce crime?

— Oui certainement, monsieur, et toute ma maison était enchantée de lui; chacun le trouvait un jeune homme charmant. Ce n'était pas pour ce qu'il dépensait ici; car il n'a pris qu'une côtelette de mouton, une demi-pinte de bière et un ou deux verres de vin. Je l'ai invité à prendre le thé avec moi, mais je ne l'ai pas mis sur son mémoire; et il n'a pas soupé, parce qu'il était fatigué, disait-il, d'avoir marché toute la nuit. Je crois bien à présent que c'était encore pour faire quelque autre coup.

— Sauriez-vous son nom, par hasard?

— Oui vraiment; car il m'a dit qu'une vieille femme, une sorte d'Égyptienne, viendrait sûrement le demander. « Dis-moi qui tu vois, et je te dirai qui tu es » Ah! le misérable! Ainsi donc, monsieur, quand il s'en alla le matin, il paya son mémoire fort honnêtement, donna quelque chose à la fille; car, voyez-vous, ce sont là les gages de Grizzy; je ne lui donne que deux paires de souliers par an, et une petite gratification aux étrennes, de sorte que.....

Glossin jugea convenable d'interrompre ici la bonne hôtesse, et de la rappeler au point de la question.

— Si bien donc qu'il dit: — Si cette femme vient demander M. Brown, vous lui direz que je suis allé voir patiner sur le lac Creeran, et que je reviendrai dîner ici. Mais il n'est pas revenu, quoique je l'attendisse si fermement, que je préparai moi-même une fricassée de

poulet à son intention, et c'est ce que je ne fais pas tous les jours, ni pour tout le monde, M. Glossin. Mais j'étais bien loin de songer au coup qu'il allait faire. Tirer sur Charles Hazlewood, cet innocent agneau !

M. Glossin, avec la sagacité d'un juge instructeur, avait laissé la bonne dame exhaler toute son indignation; alors il lui demanda s'il n'avait laissé chez elle ni effets ni papiers.

— Si vraiment. Il m'a confié un paquet, un bien petit paquet, et il m'a donné quelque argent pour lui faire faire une demi-douzaine de chemises à manchettes. Peg Pasley y travaille déjà. Elles lui serviront pour aller vous savez bien où, M. Glossin.

M. Glossin demanda à voir le paquet.

La figure de l'hôtesse se renfrogna. Elle ne voudrait pas, dit-elle, empêcher le cours de la justice; mais, quand quelque chose lui était confié, elle s'en regardait comme responsable. Elle allait faire venir le diacre Bearcliff. Alors si M. Glossin voulait faire un inventaire de ce qui se trouvait dans le paquet, et lui en donner un reçu en présence du doyen... Ou bien, ce qui lui conviendrait davantage, on mettrait le tout sous le scellé, et on le déposerait entre les mains du diacre Bearcliff. Elle ne voulait que ce qui était juste.

Rien ne pouvant vaincre la méfiance et la rigidité de mistress Mac-Candlish, Glossin fit prier le diacre de venir lui parler relativement au scélérat qui avait assassiné M. Charles Hazlewood. Le diacre arriva à l'instant, avec sa perruque de travers, ce qui venait de la précipitation avec laquelle, pour se rendre aux ordres de M. le juge de paix, il l'avait substituée au bonnet blanc qui couvrait sa tête quand il attendait le chaland dans

sa boutique. Mistress Mac-Candlish produisit alors le paquet que Brown lui avait laissé, et on y trouva la bourse de l'Égyptienne. En voyant les objets précieux qu'elle contenait, mistress Mac-Candlish se félicita intérieurement des précautions qu'elle avait prises avant de la remettre à Glossin; tandis que celui-ci, avec une apparence de candeur désintéressée, fut le premier à proposer d'inventorier le tout, et d'en confier le dépôt au diacre Bearcliff, qui le garderait jusqu'à ce qu'il fût averti de le représenter au tribunal. Il ne se souciait pas, ajouta-t-il, de se rendre personnellement responsable d'objets qui paraissaient d'une assez grande valeur, et qui avaient sans doute été acquis par des voies illégitimes.

Il examina alors le papier dans lequel la bourse était enveloppée. C'était une feuille déchirée d'une lettre, mais qui ne contenait que l'adresse, et elle ne portait que ces mots: *A. V. Brown, Esquire.* L'hôtesse mettait à présent autant d'empressement à faire découvrir le coupable, qu'elle avait d'abord apporté de soin à écarter de lui tout soupçon; car la vue du mélange de pièces d'or et de bijoux que contenait la bourse confirmait dans son esprit tout ce que disait Glossin. Elle l'informa donc que son postillon et son ostler avaient vu tous deux l'étranger sur le lac Creeran le jour où le jeune Hazlewood avait été blessé.

Une ancienne connaissance de nos lecteurs, Jack Jabos, fut averti. Il convint sur-le-champ qu'il avait vu dans cette matinée sur le lac Creeran un étranger qui avait logé la nuit précédente aux *Armes de Gordon*, et qu'il avait causé avec lui.

— Et quel tour prit votre conversation? dit Glossin.

— Comment, quel tour? nous n'avons pas fait de tour; nous marchions tout droit sur la glace.

— Mais de quoi parliez-vous?

— Quoi! il me fit des questions, comme aurait fait tout autre étranger.

— Et quelles questions?

— Il me demanda le nom de ceux qui patinaient, des dames qui les regardaient.

— Quelles étaient ces dames? Que vous demanda-t-il sur elles?

— Quelles étaient ces dames? C'étaient miss Julie Mannering et miss Lucy Bertram, que vous connaissez bien, M. Glossin. Elles se promenaient sur la glace avec M. Charles Hazlewood.

— Et que dîtes-vous sur ces dames?

— Quoi! Que celle-ci était miss Lucy Bertram d'Ellangowan, qui paraissait autrefois devoir hériter de beaux biens dans le pays; que celle-là était miss Julie Mannering, qui allait épouser le jeune lord Hazlewood, à qui elle donnait le bras. Nous ne parlions que de ce dont tout le pays parle.

— Et que vous répondait-il?

— Quoi! il ne cessait de regarder ces dames. Il me demanda si j'étais bien sûr que miss Mannering dût épouser M. Hazlewood, et je lui répondis que cela était sûr et certain. Je pouvais bien le dire; car ma cousine Jeanne Clavers (qui est aussi votre parente, M. Glossin, vous connaissez Jeanne depuis long-temps) m'a dit plus d'une fois qu'il n'y avait rien de plus probable, et elle doit le savoir puisqu'elle travaille pour la femme de charge du château de Woodbourne.

— Et que dit l'étranger à tout cela?

— Que dit l'étranger? rien du tout. Il les regardait se promener sur la glace; il avait l'air de les manger des yeux, et il ne me dit plus un mot, quoiqu'il y eût alors sur le lac les meilleurs patineurs que nous eussions encore vus. Enfin il s'en alla, prit le chemin du côté du bois de Woodbourne, et je ne l'ai plus revu.

— Quel cœur il fallait avoir, dit mistress Mac-Candlish, pour vouloir tuer ce pauvre jeune homme sous les yeux de la demoiselle qu'il doit épouser!

— Oh! mistress Mac-Candlish, dit Glossin, l'histoire des tribunaux offre bien des exemples semblables. Il voulait se venger; et plus la vengeance est cruelle, plus elle semble douce au scélérat.

— Que Dieu nous protège, dit le diacre; nous sommes de pauvres créatures quand il nous abandonne à nous-mêmes! Cet homme avait donc oublié qu'il est écrit : — C'est à moi qu'appartient la vengeance, et c'est moi qui l'exercerai.

— Mais, messieurs, dit Jack, dont le gros bon sens et la droiture naturelle tombaient quelquefois sur le gibier, tandis que les autres battaient le buisson, il me semble que vous vous trompez. Je ne pourrai jamais croire qu'un homme forme le dessein d'aller prendre le fusil d'un autre pour s'en servir contre lui. Dieu me pardonne, j'ai été quelque temps aide du garde-chasse, et quoique je ne sois pas bien gros, et que je ne sois bon qu'à m'asseoir sur une selle, et à mettre mes jambes dans une paire de bottes, l'homme le plus fort de toute l'Écosse ne serait pas venu à bout de m'arracher mon fusil; je lui aurais auparavant logé toute la charge dans le corps. Eh non! pas un homme raisonnable ne pourra le croire. Je gagerais mes meilleures

bottes, et j'en ai une paire toute neuve que j'ai achetée à la foire de Kirkudbright, que tout cela n'est qu'un accident, un hasard. Mais, si vous n'avez plus besoin de moi, je vais donner à déjeuner à mes chevaux.

On ne s'opposa point à son départ, et il s'en alla.

L'ostler, qui vint ensuite, fit la même déclaration. On lui demanda, ainsi qu'à mistress Mac-Candlish, si Brown portait sur lui quelques armes. Ils répondirent qu'ils ne lui avaient vu qu'un couteau de chasse attaché à son côté.

— Mais après tout, dit le diacre à Glossin en le tenant par un bouton de son habit, car à force de réfléchir sur cette affaire compliquée, il avait oublié la nouvelle dignité de ce juge; tout cela me semble bien équivoque. Est-il probable qu'un homme qui n'a qu'un couteau de chasse en aille attaquer un armé d'un fusil!

Glossin commença par dégager doucement son bouton; et comme son but était de ménager tout le monde, au lieu de répondre à cette observation, il lui demanda le prix du sucre et du thé, et parla d'en faire sa provision pour l'année. Il chargea mistress Mac-Candlish de préparer un joli dîner pour lui et cinq de ses amis pour le samedi de la semaine suivante; enfin il donna une demi-couronne à Jack Jabos, qui était venu lui tenir l'étrier quand il monta à cheval pour partir.

Après son départ, — Eh bien! dit le diacre à mistress Mac-Candlish en buvant sur le comptoir un verre de bière qu'elle lui avait offert, le diable n'est pas si noir qu'on le dit. N'est-ce pas un plaisir de voir Glossin s'occuper si vivement des affaires du comté?

— Sans doute, c'est vrai, dit l'hôtesse, et je m'étonne que les honnêtes gens du canton laissent faire par un

homme comme lui une besogne dont ils devraient s'occuper eux-mêmes. Mais, tant que l'argent monnayé aura son cours, mon voisin, on ne s'inquiètera pas à quel coin il est frappé.

— Et moi, je crois, dit Jack, qui traversait la cuisine en ce moment, que Glossin ne recueillera que de la honte de tout cela; mais en attendant, voilà toujours une bonne demi-couronne.

CHAPITRE XXXIII.

« Un homme qui croit que la mort n'est autre
» chose qu'un profond sommeil ; sans soucis du
» passé, sans inquiétude pour le présent, sans
» craintes pour l'avenir, et qui, par désespoir,
» croit que tout meurt avec son corps. »

SHAKSPEARE. *Mesure pour Mesure.*

GLOSSIN avait dressé la minute circonstanciée de ces diverses déclarations. Elles jetaient peu de jour sur cette affaire, et ne pouvaient pas lui être d'une grande utilité dans ses recherches. Mais le lecteur, mieux informé, se trouve instruit par cet interrogatoire de tout ce qu'a fait Brown depuis l'instant où nous l'avons laissé sur le chemin de Kippletringan, jusqu'au moment où, dévoré de jalousie, il se présenta si malheureusement devant Julie Mannering, et se vit engagé dans une querelle dont les suites furent si funestes.

Glossin retourna à Ellangowan en réfléchissant sur ce qu'il venait d'apprendre. Il se convainquit de plus en

plus que s'il pouvait réussir dans ses recherches, ce serait un moyen sûr d'obtenir les bonnes graces du colonel et du laird d'Hazlewood, ce qui n'était pas à négliger. Il jouissait d'avance du plaisir qu'il aurait à pouvoir donner une telle preuve de son adresse et de sa sagacité. Il apprit donc avec bien de la joie, en rentrant chez lui, que Mac-Guffog, l'effroi des voleurs, accompagné de deux ou trois autres estafiers, avait arrêté un homme, et qu'ils étaient dans la cuisine attendant son retour.

Il descendit bien vite de cheval, et se hâta d'entrer chez lui. — Courez avertir mon clerc (1) de descendre, dit-il à un domestique; vous le trouverez dans la petite chambre verte, copiant le registre de mes domestiques. Mettez tout en ordre dans mon cabinet. Approchez du bureau un grand fauteuil de cuir, et préparez un tabouret pour M. Scrow.

— Scrow, dit-il à son clerc dès qu'il arriva, prenez l'ouvrage de sir Georges Mackenzie sur les crimes, ouvrez-le à la section *vis publica et privata*, et faites un pli au chapitre *sur ceux qui portent des armes défendues*. Maintenant aidez-moi à me débarrasser de ma redingote, suspendez-la dans l'antichambre, et dites qu'on amène le prisonnier. J'espère bien que c'est lui! Un moment! Envoyez-moi d'abord Mac-Guffog.

— Eh bien! Mac-Guffog, où avez-vous trouvé ce compagnon?

Mac-Guffog était un drôle robuste, avec un cou comme celui d'un taureau, la figure toute bourgeonnée, et louchant de l'œil gauche. Après quelques con-

(1) Greffier. — Éd.

torsions pour saluer le juge, il commença son histoire dans un jargon accompagné de gestes et de clignotemens d'yeux qui indiquaient une parfaite intelligence entre le narrateur et celui qui l'écoutait.—Votre Honneur saura, dit-il, que je me suis rendu à la place dont Votre Honneur m'a parlé, dans ce cabaret, près du bord de la mer, qui est tenu par cette femme que Votre Honneur connaît. Eh bien! me dit-elle, qu'est-ce qui vous manque? vous faut-il quelqu'une de nos marchandises pour le château? Sans doute, lui répondis-je, vous savez que M. Bertram d'Ellangowan lui-même autrefois...

— C'est bien, c'est bien! supprimez les détails: passez à l'essentiel.

— Soit. Je m'assis, et je lui demandai de l'eau-de-vie que je feignis de vouloir acheter, jusqu'à ce qu'il arrivât.

— Qui?

— Lui (dit Mac-Guffog en tournant le pouce du côté de la cuisine où on gardait le prisonnier); il avait sur le corps un grand manteau, et je vis que je n'en viendrais pas à bout aisément. Je commençai à parler de manière à lui faire croire que j'étais de l'île de Man, et j'avais soin de me placer toujours entre l'hôtesse et lui, de peur qu'elle ne le détrompât. Nous nous mîmes à boire ensemble. Je gageai qu'il ne boirait pas le quart d'une pinte de genièvre d'Hollande sans reprendre haleine. Il accepta le défi, et l'avala sans sourciller. Mais en ce moment arrivèrent Slounging Jack et Dick Spur que j'attendais. Nous tombâmes tous trois sur lui à l'improviste; nous le garottâmes, lui mîmes les fers aux pieds et aux mains, et le rendîmes doux comme un agneau. Depuis qu'il est ici, il a dormi, et il est mainte-

nant frais comme une marguerite du mois de mai, pour répondre aux questions que Votre Honneur voudra lui faire.

Ce récit, accompagné de gestes et de grimaces, fut accueilli avec les éloges auxquels s'attendait le narrateur.

—N'avait-il pas d'armes? demanda le juge.

—Si vraiment. Un sabre, des pistolets, comme ces gens-là en ont toujours.

—Avait-il quelques papiers?

—Les voilà. Et, en parlant ainsi, il mit sur la table un porte-feuille fort sale.

—Descendez donc, Mac-Guffog; faites monter le prisonnier, et ne vous éloignez pas.

Le subalterne quitta la chambre. L'instant d'après le retentissement des chaînes sur l'escalier se fit entendre, et, au bout de deux ou trois minutes, on fit entrer un homme soigneusement garotté, et ayant les fers aux pieds et aux mains.

C'était un homme robuste et musculeux; sa figure était basanée, et quoique les rides de son front et ses cheveux commençant à grisonner annonçassent un âge assez avancé, quoique sa taille ne fût pas très-élevée, tout en lui annonçait tant de vigueur que peu de gens auraient voulu lutter avec lui. Ses traits durs et sauvages étaient un peu enluminés, et ses yeux se ressentaient encore de l'excès de boisson qui avait facilité sa capture. Mais l'instant de sommeil dont Mac-Guffog l'avait laissé jouir, et surtout le sentiment du danger où il se trouvait, lui avaient rendu le libre exercice de toutes ses facultés. Le digne juge et son prisonnier, non moins estimable, se regardèrent quelque temps sans parler. Glossin reconnut l'homme qu'il avait devant les

yeux, et sentit quelque embarras pour procéder à son interrogatoire. Enfin il rompit le silence.

— C'est donc vous, capitaine? Il y avait long-temps qu'on ne vous avait vu sur cette côte!

— Long-temps! sans doute. Car que le diable m'emporte si ce n'est pas la première fois que j'y viens!

— Cela ne passera pas, monsieur le capitaine.

— Il faudra bien que cela passe, sapredié (1), monsieur le juge!

— Et quel est le nom que vous trouvez à propos de vous donner pour le moment, jusqu'à ce que je vous confronte avec des gens qui vous rafraîchiront la mémoire, et vous diront qui vous êtes, ou du moins qui vous avez été?

— Qui je suis? mille tonnerres! Je suis Jans Janson, de Cuxhaven. Qui voulez-vous que je sois?

Glossin prit dans une armoire deux petits pistolets de poche, les chargea avec affectation, et dit à son clerc de se retirer, et d'attendre dans l'antichambre avec les constables.

Le clerc lui fit quelques représentations sur le danger de le laisser seul avec un pareil homme, quoiqu'il fût lié et enchaîné de manière à ne pouvoir remuer un de ses membres; mais Glossin lui réitéra l'ordre de sortir, avec quelque impatience.

Lorsque Scrow se fut retiré, le juge fit quelques tours dans l'appartement. Alors, plaçant son fauteuil en face du prisonnier, comme pour le mieux examiner, il mit ses pistolets devant lui sur son bureau, et lui dit d'une voix ferme: —Vous êtes Dirk Hatteraick de Flessingue. Oserez-vous le nier?

(1) *Saperment!* — ED.

Le prisonnier tourna les yeux du côté de la porte, comme s'il eût craint que quelqu'un n'écoutât. Glossin se leva, ouvrit la porte, de manière que le prisonnier, du banc sur lequel il était assis, pût se convaincre qu'il n'y avait pas là d'espions apostés. L'ayant ensuite refermée, il reprit sa place, et lui dit de nouveau : —Vous êtes Dirk Hatteraick, autrefois capitaine du *Jungfraw*. En conviendrez-vous ?

— Mille diables ! si vous saviez qui je suis, pourquoi me le demander ?

— Parce que je suis surpris de vous voir dans le dernier endroit où vous devriez vous trouver si vous songiez à votre sûreté.

— Mille diables ! un homme qui ose me parler ainsi ne songe guère à la sienne !

— Quoi ! capitaine, sans armes, dans les fers, voilà comme vous parlez ! Croyez-moi, le ton de menace ne vous convient pas. Vous aurez bien de la peine à quitter ce pays avant d'avoir rendu compte d'un petit accident arrivé il y a quelques années à la pointe de Warroch.

La figure d'Hatteraick devint sombre comme la nuit.

— Quant à moi, continua Glossin, c'est malgré moi que je me trouve obligé d'user de sévérité envers une vieille connaissance ; mais mon devoir l'exige, et je vais vous envoyer dès aujourd'hui à Édimbourg, dans une bonne chaise de poste attelée de quatre chevaux.

— Mille tonnerres ! vous ne le feriez pas si j'avais à vous donner, comme autrefois, une demi-cargaison de billets sur Van-Beest et Van-Bruggen.

— Cela est si vieux, capitaine, que je ne me souviens plus comment j'ai été récompensé de mes peines.

— De vos peines ! de votre silence, voulez-vous dire.

—J'étais alors dans les affaires, mais depuis quelque temps j'y ai renoncé.

—Oui, mais j'ai dans l'idée que vous pourriez bien les reprendre, et marcher encore sur vos anciennes voies. Et tenez, que cinq cents diables me tordent le cou si je n'avais pas dessein de vous voir pour vous parler de quelque chose qui vous intéresse.

—De l'enfant? dit Glossin très-vivement.

—Ya, mein herr!

—Est-ce qu'il vit encore?

—Comme vous et moi!

—Bon Dieu! mais il est aux Indes?

—Non, de par tous les diables! il est ici, sur cette côte.

—Mais, Hatteraick... ceci... si cela est vrai, ce que je ne puis croire, va nous ruiner tous deux. Il n'est pas possible que le coup dont il a été le témoin soit effacé de sa mémoire. Son retour peut aussi avoir pour moi les plus fâcheuses conséquences. Je vous le répète, cela nous ruinera tous deux!

—Je vous dis que cela ne ruinera que vous, car je le suis déjà; et si je suis pendu, cela finira tout.

—Que diable! qu'êtes-vous venu faire, comme un fou, sur cette côte?

—La maison s'ébranlait, je n'avais plus d'argent. J'ai pensé que l'affaire était oubliée depuis long-temps.

—Voyons! Je n'ose pas vous relâcher; mais ne pouvez-vous pas vous faire délivrer en chemin? Sûrement; écrivez un mot à Brown, votre lieutenant, et je vous ferai conduire par la route qui borde la mer.

—Impossible! Brown est mort, tué, enterré; il est à tous les diables!

— Mort! tué! à Woodbourne, peut-être?

— Ya, mein herr!

Glossin s'arrêta un instant. Mille inquiétudes, mille craintes qui le dévoraient faisaient couler la sueur de son front, tandis que le misérable qui était devant lui mâchait son tabac d'un air d'insouciance imperturbable. — Je suis ruiné, disait Glossin en lui-même, complètement ruiné, si l'héritier reparaît; et ensuite quelles seraient les conséquences des liaisons que j'ai eues avec ces gens-là? — Écoutez, Hatteraick, je ne puis vous remettre en liberté, mais je puis vous faciliter les moyens de vous sauver vous-même. Mon cœur me parle toujours pour un ancien ami. Je vais vous faire garder cette nuit dans une salle du vieux château, et je ferai donner à vos gardes double ration de grog. Mac-Guffog se laissera prendre dans le même piège qu'il vous a tendu. Les fenêtres et les barreaux de cette chambre ne tiennent à rien, vous n'aurez qu'un saut d'environ douze pieds à faire pour être libre, et il y a beaucoup de neige sur la terre.

— Mais cela, dit Hatteraick en montrant ses fers, qui m'en débarrassera?

—Voici, dit Glossin en allant prendre dans une armoire une petite lime qu'il lui donna, voici un bon ami qui travaillera pour vous. Vous connaissez l'escalier qui conduit des ruines à la mer.

Hatteraick agita ses chaînes avec transport, comme s'il se sentait déjà libre, et tâcha d'étendre la main vers son protecteur. Glossin mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander la discrétion, et continua ses instructions.

— Une fois libre, vous vous rendrez à Derncleugh....

— Mille tonnerres ! je n'en ferai rien. Cette mine est éventée !

— Diable ! Eh bien ! prenez mon esquif qui est sur le rivage, et servez-vous-en. Mais restez à la pointe de Warroch jusqu'à ce que je vous aie vu.

— A la pointe de Warroch ! dit Hatteraick d'un air contrarié, et où vous attendrai-je ? dans la caverne, sans doute ? J'aimerais mieux que ce fût partout ailleurs. Cet endroit me répugne. On assure qu'il y revient. Mais, mille tonnerres ! je ne l'ai jamais craint pendant sa vie, je n'en aurai pas peur après sa mort. Que l'enfer m'engloutisse si l'on peut dire que Dirk Hatteraick ait jamais eu peur d'un chien ou d'un diable ! ainsi donc je vous attendrai là.

— Oui, dit Glossin. Et alors il appela son monde.

— Je ne puis rien faire, Mac-Guffog, du capitaine Janson, comme il lui plaît de se nommer. Il est trop tard pour l'envoyer à la prison du comté. N'y a-t-il pas au vieux château une chambre où on pourrait l'enfermer ?

— Oui, monsieur ; mon oncle le constable y a gardé un homme pendant trois jours, du temps du vieux Ellangowan. Mais il doit y avoir bien de la poussière depuis cette affaire, qui fut jugée à la cour des sessions avant 1715.

— Je sais tout cela ; mais ce n'est pas pour y faire un long séjour, il ne s'agit que d'une nuit. Il y a une petite chambre à côté, vous y allumerez du feu pour vous autres, et j'aurai soin de vous envoyer de quoi vous désennuyer, entendez-vous ? Ayez soin de bien enfermer le prisonnier ; mais faites-lui du feu, la saison l'exige. Peut-être que demain il se justifiera.

Munis de ces instructions et d'une ample provision de comestibles et de liqueurs fortes, ils se rendirent au vieux château où ils devaient monter la garde toute la nuit; et le juge se flatta qu'ils ne la passeraient pas tout entière à veiller ni en prières.

On doit bien penser que Glossin lui-même ne jouit pas cette nuit d'un sommeil bien tranquille. Sa situation était on ne peut pas plus critique; toute la honte de sa vie semblait accumulée autour de lui et prête à le couvrir tout entier. Il se coucha cependant, et se retourna bien des fois sur son oreiller avant de pouvoir s'endormir. Enfin le sommeil s'empara de ses sens, mais ce fut pour lui présenter l'image de son ancien bienfaiteur, tel qu'il l'avait vu pour la dernière fois, avec la pâleur de la mort. Ensuite il le voyait, revêtu de la fraîcheur et de la force de la jeunesse, s'approcher de lui pour le chasser de la demeure de ses pères.

Il rêva ensuite qu'après avoir erré long-temps dans un désert, il venait près d'une auberge d'où semblaient sortir des cris de joie et de débauche, et qu'y étant entré, Frank Kennedy se présenta à ses yeux, couvert de sang et de blessures, tel qu'on l'avait trouvé près de la pointe de Warroch, mais tenant à la main un bowl de punch enflammé.

Il lui sembla enfin être dans une prison. Il y vit Dirk Hatteraick. Il venait d'être condamné à mort, et confessait ses crimes à un prêtre. — Après avoir commis ce crime, disait-il, nous nous retirâmes dans une caverne qui n'était connue que d'un seul homme dans le pays; nous discutions sur ce que nous ferions de l'enfant, et nous allions le donner à une Égyptienne, quand nous entendîmes les cris de ceux qui nous cherchaient,

et qui étaient justement sur notre tête. Un homme entra en ce moment dans la caverne; c'était celui qui la connaissait. Mais nous achetâmes sa discrétion en lui donnant la moitié de tout ce que nous avions sauvé. Il nous fit emmener l'enfant en Hollande, où nous nous rendîmes la nuit suivante dans une barque qui vint nous prendre à la côte. Cet homme était.....

— Non! ce n'était pas moi! Je le nie! cria Glossin; et, en s'efforçant de mettre encore plus d'énergie dans son désaveu, il s'éveilla.

C'est à sa conscience qu'il était redevable de cette espèce de fantasmagorie mentale. La vérité est que, connaissant mieux que personne les retraites des contrebandiers, Glossin avait été tout droit à la caverne, tandis qu'on les cherchait de toutes parts. Il ne connaissait pas encore le meurtre de Kennedy, qu'il croyait leur prisonnier. Il faut même avouer qu'il avait dessein d'employer sa médiation en sa faveur. Mais il les trouva dans les transes d'une terreur profonde; la rage qui les avait entraînés au meurtre étant une fois assouvie, ne laissait plus de place dans leur cœur, excepté dans celui d'Hatteraick, que pour les remords et l'épouvante. Glossin était pauvre à cette époque, et il avait des dettes; mais il jouissait déjà de la confiance de M. Bertram, et, connaissant son inexpérience et sa facilité, il voyait la possibilité de s'enrichir à ses dépens, de s'approprier même tous ses domaines, si l'enfant du malheureux laird venait à disparaître, et laissait à un père prodigue la faculté de dissiper des biens qui lui étaient substitués. Décidé par l'intérêt actuel et par ses projets pour l'avenir, il accepta ce qui lui fut offert par les contrebandiers, sa part des marchandises qu'ils avaient sau-

vées de leur lougre, et dont ils lui payèrent la valeur en traites sur Van-Beest et Van-Bruggen, sous la condition qu'il leur garderait fidèlement le secret; il les engagea à emmener l'enfant, qui, leur dit-il, était assez âgé pour donner des renseignemens sur l'assassinat dont il avait été le témoin. Le seul palliatif que Glossin put offrir à sa conscience fut la force de la tentation qui lui fit entrevoir à la fois tous les avantages d'une opération où il allait trouver le terme de son indigence. Il tâchait d'ailleurs de se persuader que le soin de sa propre sûreté l'avait forcé d'agir ainsi. N'était-il pas en quelque façon au pouvoir de ces brigands? S'il avait refusé leurs offres, le secours qu'il aurait pu appeler, quoique peu éloigné de lui en ce moment, ne serait peut-être pas arrivé à temps pour le sauver des mains de scélérats pour qui la vie d'un homme n'était rien.

Agité des noirs pressentimens qui naissent d'une mauvaise conscience, Glossin quitta son lit. Il était minuit. Il se mit à une fenêtre qui s'ouvrait du côté du vieux château. Tous les lieux que nous avons déjà décrits étaient couverts de neige, et la blancheur de la terre, brillante quoique triste, contrastait avec la mer, à laquelle elle semblait prêter une teinte noire et livide. On peut encore trouver quelques beautés dans la vue d'un paysage couvert de neige; mais le froid, la nuit, la solitude, lui donnent toujours un aspect sauvage ou de désolation. Les objets qui sont le mieux connus semblent avoir disparu, ou ne nous présentent plus les mêmes formes : c'est un nouveau monde qui s'offre à nos regards.

Ces réflexions n'étaient pourtant pas celles qui agitaient en ce moment l'esprit de cet homme méprisable.

Ses yeux étaient fixés sur les ruines sombres et majestueuses du vieux château. A travers deux croisées percées dans les murs épais d'une tour massive, il voyait briller deux lumières qui partaient, l'une de la chambre où Hatteraick était enfermé, l'autre de l'appartement occupé par ses gardiens. — S'est-il échappé? s'échappera-t-il? Ces gens, incapables d'une surveillance exacte, en auront-ils aujourd'hui pour compléter ma ruine? S'il est encore là quand le jour va luire, il faut que je l'envoie en prison; Mac-Morlan ou quelque autre instruira son procès; on découvrira qui il est; il sera condamné; et, pour se venger de moi, il dira... il dira tout ce qu'il a à dire.

Tandis que ces pensées se succédaient rapidement dans l'imagination de Glossin, une des lumières disparut à ses yeux; il semblait qu'un corps opaque, placé à la croisée, interceptât sa clarté: quel moment d'anxiété! — Sans doute il a brisé ses fers, et il travaille à détacher les barreaux de la croisée: il en viendra aisément à bout; le mur est comme pourri. Ciel! ils sont tombés en dehors! J'ai entendu le bruit qu'ils ont fait sur les pierres! Les gardes vont s'éveiller! que le diable emporte le maladroit Hollandais! La lumière reparaît. Ils l'auront saisi, et ils l'enchaînent de nouveau. Non, il s'est sans doute retiré un instant par prudence, à cause de la chute des barreaux; mais le voilà de nouveau à la fenêtre, car on ne voit pas la lumière. Il est sauvé!

Un bruit sourd, semblable à celui d'un corps qui tombe d'une certaine hauteur dans la neige, annonça en ce moment que l'évasion d'Hatteraick avait réussi. Bientôt après Glossin vit une figure se glisser le long des ruines et gagner le bord de la mer. Nouvelle cause d'inquiétudes.

Sera-t-il en état de manœuvrer seul son esquif? Il faudra que j'aille au secours du misérable. Mais non, l'esquif est en mer, la voile est déployée, il gagne le large; il a pris le vent : que n'est-il assez fort pour exciter une tempête et l'engloutir!

Après ce vœu cordial, Glossin continua de suivre des yeux la barque jusqu'à ce qu'elle fût presque à la hauteur de la pointe de Warroch. Alors, malgré le clair de lune, il lui fut impossible de la distinguer des flots sur lesquels elle voguait. Satisfait d'avoir échappé au danger qu'il redoutait, il alla retrouver son oreiller, l'esprit un peu plus tranquille.

CHAPITRE XXXIV.

« Pourquoi me refuser ton secours favorable ?
« Viens m'aider à sortir de cet antre effroyable. »

Titus Andronicus.

Le lendemain matin grandes furent l'alarme et la confusion parmi les officiers de justice chargés de veiller le prisonnier, quand ils virent qu'il leur avait échappé. Mac-Guffog parut devant Glossin, la tête troublée autant par la boisson que par la crainte. Il reçut une sévère réprimande pour avoir négligé son devoir. Le juge n'oublia sa colère que pour faire prendre les mesures en apparence nécessaires pour retrouver le fugitif. Il ordonna à sa troupe, qui ne demandait pas mieux que de s'éloigner de sa présence, de commencer sur-le-champ les recherches les plus exactes; il la dispersa dans toutes les directions, excepté la bonne, et leur recom-

manda de visiter surtout Derncleugh, qui servait de retraite pendant la nuit à des vagabonds de toute espèce.

S'étant ainsi débarrassé d'eux, il se hâta de se rendre par des chemins détournés dans le bois de Warroch, pour avoir son entrevue avec Hatteraick. Il désirait apprendre de lui, plus à loisir qu'il n'avait pu le faire dans la conférence de la veille, toutes les circonstances relatives au retour de l'héritier d'Ellangowan dans son pays natal.

Imitant donc les manœuvres d'un renard qui veut donner le change aux chiens qui le poursuivent, Glossin tâcha d'arriver au lieu du rendez-vous de manière à laisser le moins de traces possible de sa marche. — Plût au ciel qu'il tombât de la neige! pensa-t-il en regardant en arrière, et qu'elle pût effacer les empreintes de mes pas! Si quelqu'un de ceux qui sont à la recherche du capitaine venait à les découvrir, il les suivrait à la piste comme un limier, et finirait par nous surprendre. Il faut que je descende sur le rivage, et que je tâche ensuite de me glisser à travers les rochers.

Il descendit donc non sans peine sur le bord de la mer, se dirigeant entre les rochers et la marée montante. Tantôt il jetait un regard inquiet sur le sommet des montagnes, d'où sa marche aurait pu être découverte, tantôt du côté de la mer, d'où quelques marins auraient pu l'apercevoir.

La crainte qu'il éprouvait pour lui-même s'apaisa un moment quand il arriva à l'endroit où l'on avait trouvé le corps de l'infortuné Kennedy. Il était à jamais remarquable par le fragment de rocher qui avait accompagné ou suivi sa chute du haut du promontoire. Divers coquillages de mer s'étaient amoncelés près de là, et il

était couvert d'algues et d'autres herbes marines. Mais il était encore bien différent, par sa forme et par sa nature, des autres rocs dont il était environné. On croira aisément que jamais Glossin n'avait pris ce lieu pour le but de ses promenades. Se trouvant là pour la première fois depuis cet affreux événement, le spectacle qu'il avait eu alors sous les yeux se représenta à son esprit dans toute son horreur. Il se souvint comment, semblable à un vil criminel, il s'était glissé hors de la caverne, et s'était mêlé avec précaution au groupe épouvanté qui entourait le cadavre, tremblant de crainte que quelqu'un ne lui demandât d'où il venait; enfin, comment il avait évité de jeter les yeux sur le corps de cette malheureuse victime. Les cris perçans de son bienfaiteur: — Mon enfant! mon enfant! — retentissaient encore à ses oreilles. — Grand Dieu! songeait-il en lui-même, tout ce que j'ai gagné vaut-il l'horreur que j'éprouve en ce moment, et toutes les craintes et les inquiétudes auxquelles je n'ai cessé d'être en proie depuis cette époque? Oh! que ne suis-je à la place de ce malheureux, et que n'est-il à la mienne, plein de vie et de santé! Mais tous ces regrets viennent trop tard. Il faut suivre la route dans laquelle je me suis engagé.

Étouffant donc ses remords, il s'avança vers la caverne, qui était si voisine de cet endroit, que les assassins, après avoir commis leur crime, pouvaient entendre les diverses conjectures que formaient ceux qui avaient trouvé le corps de leur victime. Mais rien ne pouvait être mieux caché que l'entrée de ce repaire: l'ouverture n'en était pas plus grande que celle du terrier d'un renard. Elle se trouvait au bas d'un rocher. Un autre roc noir qui s'avançait dans la mer, servait à faire re-

connaître cet endroit par ceux à qui il servait de refuge, et à en dérober la vue à tous les autres yeux. L'espace qui séparait les deux rochers était extrêmement étroit, et il était impossible de découvrir la bouche de la caverne, à moins de balayer les pierres et le sable qu'on avait eu le soin d'y amonceler, et qui semblaient y avoir été jetés par la marée. Pour y être mieux cachés, les contrebandiers avaient soin, quand ils y étaient entrés, d'en boucher l'ouverture avec des pierres et des herbes marines, que l'on pouvait croire apportées par les flots. Hatteraick n'avait pas négligé cette précaution.

Glossin, tout intrépide qu'il fût, sentit battre son cœur et trembler ses genoux en se préparant à entrer dans ce repaire du crime pour y avoir une conférence avec un misérable qu'il regardait avec raison comme un des plus grands scélérats que la terre eût portés. Il n'a nul intérêt à me nuire, pensait-il, et cette réflexion le rassurait. Il examina cependant ses pistolets, et les ayant trouvés en état, il dégagea l'ouverture et y pénétra en se mettant à genoux et marchant sur les mains. L'entrée en était si basse et si étroite, qu'il était impossible qu'un homme s'y introduisît autrement qu'en rampant ; mais, à quelques pas plus loin, la voûte s'élevait à une hauteur considérable ; et le sol, qui allait toujours en montant, était couvert d'un sable très-sec. Avant que Glossin se fût de nouveau remis sur ses pieds, il entendit retentir sous les voûtes de la caverne la voix rauque d'Hatteraick, qui ne lui donnait pourtant pas toute son étendue.

— Est-ce vous, mille tonnerres ?

— Êtes-vous donc dans l'obscurité ?

— Et où diable aurais-je pris de la lumière ?

— J'ai de quoi nous en procurer.

En même temps Glossin tira de sa poche un briquet, et alluma une bougie qu'il avait apportée.

— Mais il faut aussi allumer du feu. Que cinq cents diables m'emportent si je ne suis pas tout-à-fait gelé !

— Il est certain qu'il fait froid ici ! Et, en disant ces mots, Glossin ramassait des débris de tonneaux et d'autres morceaux de bois qui étaient dans la caverne depuis la dernière fois qu'il y était venu.

— Froid ? De par l'enfer, c'est une glacière ! C'est pour y périr ! Je ne me suis tenu en vie qu'en marchant toujours en long et en large sous cette chienne de voûte, et en me rappelant les joyeuses orgies que nous y avons faites.

La flamme commençait à briller. Hatteraick y exposa sa figure bronzée, en approcha ses mains dures et ridées avec un empressement semblable à celui d'un affamé qui se jette sur un morceau de pain. Cette lumière donnait à ses traits un aspect encore plus sombre et plus farouche. La fumée aurait dû le suffoquer, mais l'excès du froid dont il était pénétré semblait la lui faire supporter avec plaisir. Après avoir circulé autour de sa tête, elle s'élevait au haut de la voûte, et s'échappait sans doute par des fentes et des crevasses qui servaient aussi à renouveler l'air de la caverne pendant la marée montante.

— Je vous ai apporté de quoi déjeuner, lui dit Glossin en lui offrant quelques viandes froides et un flacon d'eau-de-vie.

Hatteraick saisit promptement la bouteille, l'appliqua

à sa bouche, et après en avoir vidé une bonne partie : — C'est cela, dit-il, voilà qui est bon! cela fait revivre un homme! Et il se mit à chanter ce fragment d'une chanson hollandaise :

Le vin, la bière et l'eau-de vie,
Voilà les seuls biens que j'envie.
Le verre à la main,
Je chante un refrain ;
Qu'importe la foudre qui gronde ?
Tu chantes aussi,
Nous sommes ainsi
Les plus heureux coquins du monde (1).

— Bien dit! mon brave capitaine, s'écria Glossin ; et, voulant se mettre à l'unisson, il chanta à son tour :

Que l'on nous donne des rivières
De rum, de genièvre et de vin,
Quand nous en aurons vu la fin,
Nous briserons gaîment nos verres.
N'étions-nous pas trois bons vivans
Qui faisions ripaille et bombance,
Partageant les trois élémens,
Toi l'onde, moi la terre, et Jacques la potence ?

— Voilà ce que c'est, mon camarade. Eh bien, êtes-vous remis à présent? Parlerons-nous de nos affaires?

— Nos affaires! dites les *vôtres!* Mille tonnerres! la mienne a été faite au moment où je me suis trouvé hors de cage.

— Patience! patience, mon bon ami! Je vais vous prouver que nos intérêts sont les mêmes.

(1) Ce couplet est en hollandais dans le texte. Le traducteur a pensé qu'il était préférable de le traduire ou de l'imiter. — Éd.

Hatteraick toussa. Glossin poursuivit après un moment de silence :

— Comment avez-vous laissé échapper notre jeune homme ?

— Malédiction ! m'en étais-je chargé ? Le lieutenant Brown le donna à un de ses cousins demeurant à Middelbourg, intéressé dans la maison Van Beest et Van Bruggen. Il lui fit quelque conte de ma Mère l'Oie, lui dit qu'il avait été fait prisonnier dans une escarmouche contre les requins de terre, et l'engagea à le prendre pour en faire son jockey. Moi, le laisser échapper ! Le drôle aurait vu le fond de la mer, si je m'en étais mêlé.

— Bien ! et en a-t-on fait un jockey ?

— Non, non. Le vieux Van Beest le prit en amitié ; il lui donna son nom, le mit au collège, et puis l'envoya dans les Indes. Je crois même qu'il l'aurait renvoyé ici ; mais Brown lui fit entendre que, s'il retournait en Écosse, cela ferait tort à notre commerce.

— Croyez-vous qu'il connaisse sa naissance maintenant ?

— Et comment diable voulez-vous que je le sache ? Ce qui est certain, c'est qu'il a conservé long-temps quelques souvenirs. A l'âge de dix ans, ne persuada-t-il pas à un autre petit bâtard d'Anglais comme lui de s'emparer de la chaloupe de mon lougre pour retourner dans son pays ? Ils étaient déjà bien loin quand je pus les rattraper ; je craignais qu'ils ne fissent chavirer ma chaloupe.

— Plût au ciel qu'elle eût chaviré pendant qu'il y était !

— Comment ! j'étais si colère moi-même, que, sapredié ! je lui donnai un coup de poing qui le jeta par-des-

sus le bord; mais bah ! le petit diable nageait comme un canard. Je le laissai nager pendant un mille pour lui apprendre à vivre. Enfin, comme il coulait à fond, je le fis reprendre à bord. Par les coups de Nicolas (1)! il vous tracassera maintenant qu'il est revenu sur l'eau. Quand il n'était pas plus haut que ça, il avait la vivacité de l'éclair, l'impétuosité du tonnerre.

— Comment est-il revenu des Indes ?

— Et comment le saurais-je? mille diables ! La maison où il travaillait dans les Indes fit naufrage, et cela nous donna à Middelbourg une terrible voie d'eau. C'est pour cela que je suis revenu sur cette côte, afin de voir si je pourrais y renouer avec quelques vieilles connaissances. Car je croyais bien qu'on ne pensait plus à nos anciennes aventures. Je fis d'assez bonnes affaires dans mes deux premiers voyages; mais je crains bien que cet écervelé de Brown ne nous ait encore coulés à fond en se faisant tuer par le colonel.

— Pourquoi donc n'étiez-vous pas avec lui ?

— Pourquoi ? sapredié ! je ne crains personne ; mais l'expédition était trop avant dans les terres, et on aurait pu me donner la chasse.

— Cela est vrai. Mais pour en revenir à notre jeune homme...

(1) Nicolas, ou plutôt le diminutif Nick, est un des surnoms du diable parmi les voleurs d'Angleterre. On prétend que saint Nicolas eut un jour le diable sous sa main, et le fustigea d'importance. C'est depuis ce temps-là qu'il lui laissa son nom par moquerie. On appelle aussi *Nick-name* (nom de Nick) toute espèce de sobriquet; et comme le diable a eu mille sobriquets, on le nomme le grand Nick par excellence. Toutes ces étymologies sont dans le *Dictionnaire d'argot*. — Éd.

— Oui, oui, mille tonnerres! c'est là qu'est *votre affaire!*

— Comment savez-vous qu'il est dans ce pays?

— Comment? Gabriel l'a vu dans les montagnes.

— Gabriel! qui est ce Gabriel?

— Un Égyptien. Il y a environ dix-huit ans que le vieux Ellangowan l'avait fait embarquer à bord d'un sloop de guerre, *le Shark,* commandé par ce damné capitaine Pritchard. C'est lui qui vint m'avertir que le maudit sloop allait me donner la chasse, et que c'était Kennedy qui me valait cette aubaine. Il fit la traversée des Indes orientales sur le même vaisseau que votre jeune homme, et sapredié! il le reconnut bien, quand il le vit il y a quelques jours. Mais il s'est caché de lui, parce qu'étant déserteur et ayant servi contre l'Angleterre, il ferait chaud pour lui si on le reconnaissait. Il me fit donc prévenir qu'il était dans ces environs; mais je m'en moque comme du bout d'un vieux câble.

— Ainsi donc, et entre amis, Hatteraick, il est bien réellement dans ce pays?

— Eh oui. Malédiction! pour qui me prenez-vous?

— Pour un coquin déterminé et altéré de sang, pensa tout bas Glossin; mais, changeant de conversation: — Quel est donc, lui dit-il, celui de vos gens qui a blessé le jeune Hazlewood?

— Mille tempêtes? Nous prenez-vous donc pour des fous? Ce n'est aucun de nous: quel bien nous en serait-il revenu? Le coup de tête de Brown rend déjà le terrain assez glissant.

— Mais on m'a dit que c'était Brown qui avait attaqué Hazlewood.

— Eh non, mille diables; je vous dis que Brown était

à six pieds sous terre, à Derncleugh, la veille du jour de cet événement. Croyez-vous qu'il soit ressuscité pour aller lâcher cette bordée?

Un trait de lumière commença à éclairer les idées confuses qui assiégeaient l'esprit de Glossin.

— Ne m'avez-vous pas dit que le jeune homme porte le nom de Brown?

— Oui, Van Beest Brown; le vieux Van Beest Brown de notre maison Van Beest et Van Bruggen lui a donné son nom, cela est sûr.

— Alors, dit Glossin en se frottant les mains, c'est lui qui a commis le crime.

— Eh bien! qu'est-ce que nous fait cela?

Glossin réfléchit un instant, et son esprit fertile en expédiens lui inspira sur-le-champ un nouveau projet. Il s'approcha d'Hatteraick d'un air triomphant. — Vous savez, mon cher capitaine, dit-il, que notre principale affaire est de nous débarrasser de ce jeune homme?

— Oui-da! répondit Hatteraick.

— Ce n'est pas que je désirerais qu'il lui arrivât quelque mal, si..... si..... cela ne nous était pas nécessaire. Mais, dans l'état où sont les choses, le voilà dans le cas d'être mis sous la main de la justice, d'abord comme portant le même nom que votre lieutenant, qui se trouvait à l'affaire de Woodbourne, et ensuite pour avoir tiré sur le jeune Hazlewood avec intention de le blesser ou de le tuer.

— Eh bien! que vous en reviendra-t-il? La prise sera relâchée, dès qu'il pourra arborer son véritable pavillon.

— Cela est vrai, mon cher Dirk; la remarque est fort juste, mon ami Hatteraick; mais il y a de quoi le tenir

en prison jusqu'à ce qu'il ait pu faire venir ces preuves, ou d'Angleterre ou de quelque autre pays. Je connais les lois, capitaine, et je prendrai sur moi, sur moi Gilbert Glossin d'Ellangowan, juge de paix du comté, de refuser toutes les cautions qu'il pourrait offrir, fussent-elles les meilleures de l'Écosse, jusqu'après son second interrogatoire. Et maintenant, savez-vous dans quelle prison je le ferai conduire?

— Hé, mille tonnerres, que m'importe?

— Si, mon bon ami, cela vous importe beaucoup. Savez-vous que les marchandises que l'on vous a saisies, et qui avaient été conduites à Woodbourne, sont maintenant déposées dans le magasin des douanes de Portanfery (petite ville sur le rivage de la mer)? — Je ferai donc enfermer le jeune homme.....

— Quand vous l'aurez pris.

— Oui, quand je l'aurai pris, ce qui ne sera pas long. Je le ferai enfermer, vous dis-je, dans la prison, dans le Bridewell de cette ville, dont le mur est mitoyen avec celui de la douane.

— Hé, mille bombes! je connais tout cela de reste!

— J'aurai soin d'en éloigner les soldats qui en font la garde, vous débarquerez la nuit avec l'équipage de votre lougre; vous reprendrez vos marchandises, et vous emmènerez le jeune homme avec vous à Flessingue. N'est-ce pas cela?

— Ou bien dans l'Amérique?

— Oui, mon bon ami!

— Ou bien... à Jéricho?

— Eh! où vous voudrez.

— Oui, ou bien... on lui fera faire le plongeon?

— Oh ! mon cher capitaine , je ne demande pas cela !.....

— Mais vous vous en rapportez à moi. Mille tempêtes! ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous connais. Écoutez-moi, que me reviendra-t-il de tout cela, à moi Dirk Hatteraick ?

—Eh quoi ! n'est-ce pas votre intérêt comme le mien? D'ailleurs , ne viens-je pas de vous délivrer?

— Vous m'avez délivré ! mille diables et mille tonnerres ! C'est bien moi qui me suis délivré. D'ailleurs, *cela est si vieux que je ne m'en souviens pas*, comme vous le disiez hier. Ah ! ah ! ah !

— Allons, allons, ne badinons pas. Je ne refuse pas de vous faire un joli présent; mais au fond, cette affaire vous intéresse autant que moi.

— Autant que vous ! Et qui possède tout le bien du jeune drôle? n'est-ce pas vous? Dirk Hatteraick a-t-il jamais touché un shilling de ses revenus ?

—Paix ! paix ! je vous dis que cette affaire nous est commune.

— J'aurai donc moitié du profit ?

— Quoi ! moitié du bien ? auriez-vous envie de venir habiter Ellangowan avec moi, et de faire valoir la moitié des terres ?

— Non, sapredié ! mais vous pouvez me donner la moitié de leur valeur, la moitié des revenus. Demeurer avec vous ! non , non ; j'aurais une maison de plaisance à Middelbourg, un jardin fleuriste, ni plus ni moins qu'un bourgmestre.

— Oui ! avec un lion de bois à la porte, et un grenadier peint sur le mur du jardin , la pipe à la bouche. Mais écoutez-moi , Hatteraick : à quoi vous serviront

toutes les maisons de plaisance, toutes les tulipes et tous les jardins fleuristes de la Hollande, si vous êtes pendu en Écosse?

La figure du capitaine se rembrunit. — Mille diables! pendu!

— Oui, pendu, mon cher capitaine! le diable même ne pourrait sauver de la potence Dirk Hatteraick, si le jeune Ellangowan reste en ce pays, et si le brave capitaine veut y continuer son négoce; je pourrais même ajouter que, comme on parle beaucoup de paix, il serait possible que leurs Hautes Puissances, pour obliger un nouvel allié, consentissent à l'extradition d'un homme que l'on accuserait de meurtre et du vol d'un enfant, quand même il ne bougerait plus de la Hollande.

— Million de tonnerres et de malédictions! il peut y avoir du vrai dans tout cela!

— Ce n'est pas, ajouta Glossin qui s'aperçut que le coup avait porté; ce n'est pas que je me refuse à une honnêteté! En parlant ainsi, il glissa dans la main d'Hatteraick un billet de banque de quelque valeur.

— Et voilà tout? dit le contrebandier. Vous avez eu la moitié d'une cargaison de mon lougre pour ne point parler de notre expédition de Warroch, et encore avons-nous fait votre affaire en emmenant l'enfant!

— Mais, mon bon ami, vous oubliez que...... que je vous fais aussi retrouver les marchandises qu'on vous a saisies.

— Oui, au risque de nous faire casser le cou. Nous n'avons pas besoin de vous pour cela.

— J'en doute, capitaine, car sans les soins que je prendrai, vous pourriez trouver un fort détachement de soldats dans la maison de la douane. Allons, allons, je

serai aussi généreux que je le pourrai; mais il faut que vous ayez de la conscience.

— Que le diable m'étrangle si cela n'est pas plus révoltant que le reste! Vous êtes un voleur et un assassin, puisque vous voulez que je vole et que j'assassine à votre profit; et mille millions de tonnerres, vous venez me parler de conscience! Trouvez donc un moyen plus honnête de vous débarrasser de ce pauvre diable.

— Non, mein herr, mais en le confiant à votre charge........

— A ma charge, sapredié! A une bonne charge de poudre et de plomb. Allons, s'il le faut, il le faut; mais vous pouvez bien vous douter de ce que j'en ferai.

— Oh! mon cher ami, j'espère que vous n'emploierez pas les derniers moyens de rigueur........

— Rigueur! je voudrais que vous eussiez eu les rêves dont j'ai été régalé cette nuit dans cette niche à chiens. Je m'étais jeté sur un tas d'herbes sèches pour essayer d'y dormir. Eh bien! je n'avais pas plus tôt les yeux fermés qu'il me sembla voir là ce damné coquin, avec les côtes rompues, braillant comme il le faisait quand je le jetai du haut du rocher. Vous auriez juré qu'il était là, là, à la place où vous êtes, se tortillant comme une grenouille écrasée.

— Qu'est-ce que tout cela signifie, mon bon ami? c'est de la déraison toute pure. Si vous êtes devenu poule mouillée, la partie est perdue pour tous les deux!

— Poule mouillée! non, mille tonnerres! Je n'ai pas vécu si long-temps pour avoir peur d'un mort, d'un vivant ou d'un diable.

— Allons, buvons encore un coup; vous vous refroi-

dissez. A présent, dites-moi, avez-vous encore beaucoup de monde de votre ancien équipage?

— Pas un! ils sont tous morts, pendus, noyés, au diable enfin! Brown était le dernier; il ne reste que Gabriel. On le déciderait à quitter le pays moyennant quelque argent. Mais il n'y a rien à craindre de lui; son propre intérêt l'empêchera de jaser; d'ailleurs, sa tante, la vieille Meg, saurait bien le faire taire.

— Qu'est-ce que cette Meg?

— Meg Merrilies, la vieille sorcière, l'Égyptienne, la fille de Satan!

— Elle vit donc encore?

— Ya!

— Et elle est dans ce pays?

— Et elle est dans ce pays. Elle était à Derncleugh l'autre nuit, quand deux de mes gens et moi y avons installé Brown dans un lieu où il restera, qu'il s'y trouve bien ou mal.

— Cette femme est à craindre, capitaine. Croyez-vous qu'elle ne parlera pas?

— Elle? jamais. Elle a juré que si nous ne faisions pas de mal à l'enfant, elle ne parlerait pas du Saut du Jaugeur. Eh bien, dans la chaleur de l'affaire, je lui ai fait une entaille au bras avec mon sabre; cependant quand elle a été arrêtée, emprisonnée, chassée du pays, elle n'a pas soufflé un mot. Meg est aussi sûre que l'acier.

— Cela est vrai comme vous le dites. Cependant si on pouvait l'emmener à Hambourg....... ou en Zélande...... ou...... ailleurs....... vous savez, cela n'en vaudrait que mieux.

Hatteraick se leva sur la pointe des pieds, et prome-

nant sa vue sur Glossin : — Je ne vois pas de pieds de bouc, dit-il, et pourtant il faut que vous soyez le diable en personne ! Mais sachez que Meg Merrilies est encore mieux avec lui que vous ne l'avez jamais été. De ma vie je n'ai eu en mer un si chien de temps qu'en embarquant après la blessure que je lui avais faite. Non, non, je ne veux pas avoir affaire à elle, mille tonnerres ! c'est une vraie sorcière, une amie du diable, son propre sang, je vous dis. Quant au reste, si cela ne peut pas faire de tort au commerce, je consens à vous débarrasser du jeune homme, si vous voulez m'avertir quand vous aurez mis sur lui un embargo.

Enfin les deux dignes associés convinrent de tous leurs faits, et prirent des mesures pour que Glossin pût correspondre avec Hatteraick. Son lougre ne courait aucun danger en restant auprès des côtes, parce qu'il n'y avait dans ces parages aucun bâtiment de la marine royale.

CHAPITRE XXXV.

« Vous êtes un de ces gens qui ne serviraient pas
» Dieu, quand le diable le leur ordonnerait. Parce
» que nous venons pour vous rendre service, vous
» nous traitez comme des coquins! »

SHAKSPEARE. *Othello.*

En rentrant chez lui, Glossin, parmi plusieurs lettres arrivées pendant son absence, en trouva une qui fixa son attention. Elle était écrite par M. Protocole, procureur à Édimbourg. Il s'adressait à lui, comme à l'agent de feu M. Bertram d'Ellangowan et ses représentans, pour lui faire part de la mort subite de mistress Margaret Bertram de Singleside, et il le priait d'en communiquer la nouvelle à ses cliens, afin qu'ils pussent charger quelqu'un de les représenter, s'ils le jugeaient convenable, dans les opérations relatives à la succession de la défunte.

Glossin comprit sur-le-champ que l'auteur de cette lettre ne savait pas un mot de la rupture qui avait eu lieu entre lui et son patron. Il n'ignorait pas que Lucy Bertram avait des droits à la succession de cette dame; mais il y avait mille contre un qu'un caprice de la vieille fille aurait dérangé les dispositions qu'elle avait autrefois faites en sa faveur. Après avoir bien cherché dans son imagination fertile s'il pouvait retirer de cet événement quelque avantage pour lui-même, il ne put trouver aucun moyen de le tourner à son profit. Il résolut donc de le faire servir au plan qu'il avait formé de rétablir ou plutôt de créer sa réputation. Il avait déjà senti en plus d'une occasion que ce trésor inestimable lui manquait, et il avait à craindre d'en avoir plus besoin que jamais. — Il faut, pensait-il, que je tâche de me placer sur un terrain bien solide, afin que si les projets du capitaine tournent mal, il y ait au moins quelques préjugés en ma faveur. D'ailleurs, il faut rendre justice à Glossin, tout méchant qu'il était, il voyait avec quelque plaisir que, sans qu'il lui en coûtât la moindre chose, miss Bertram allait trouver un dédommagement de tout le mal qu'il avait fait à sa famille. Il résolut donc de se transporter le lendemain matin à Woodbourne.

Ce ne fut pas sans hésiter qu'il se décida à cette démarche. Il se sentait autant de répugnance à paraître devant le colonel Mannering, qu'en éprouvent le crime et l'infamie pour se montrer aux yeux de l'honneur et de la probité. Mais il avait beaucoup de confiance dans son *savoir-faire*. Il ne manquait pas de talent, et ses connaissances ne se bornaient pas à celles qu'exigeait sa profession. Il avait résidé en Angleterre assez long-temps à différentes époques, et il s'y était dépouillé de la

rouille d'une rusticité campagnarde et du pédantisme de son état. Rempli d'adresse, sachant persuader, possédant une effronterie imperturbable, il couvrait tout cela par des manières simples et naturelles. Plein de confiance en lui-même il se rendit donc à Woodbourne vers dix heures du matin, et demanda à parler à miss Bertram.

Il ne dit son nom que lorsqu'il fut à la porte de la salle où l'on déjeunait. Là un domestique annonça, d'après sa demande, que M. Glossin désirait voir miss Bertram. Lucy, se rappelant la scène qui avait terminé les jours de son malheureux père, devint aussi pâle que la mort, et fut sur le point de perdre connaissance. Julie se hâta de la secourir, et quitta la salle avec elle. Il ne resta dans l'appartement que le colonel, Charles Hazlewood, dont le bras était en écharpe, et Dominus, dont le long visage et les yeux creux prirent une expression effrayante quand il reconnut Glossin.

L'honnête homme, quoique un peu étourdi de l'effet qu'avait produit son arrivée, ne se déconcerta pas. Il s'avança vers le colonel, et lui dit qu'il espérait que sa présence n'avait pas dérangé les dames. Mannering le reçut avec froideur et fierté, et lui dit qu'il ignorait à quoi il pouvait attribuer l'honneur d'une visite de M. Glossin.

— Hem! hem! j'ai pris la liberté, colonel, de venir chez vous pour parler à miss Bertram d'une affaire qui la concerne.

— Si vous pouvez la communiquer à M. Mac-Morlan, qui a toute sa confiance, je crois que cela sera beaucoup plus agréable à miss Lucy.

— Je vous demande pardon, colonel Mannering:

vous êtes un homme du monde, il y a certains cas où il est beaucoup plus sage de traiter ses affaires soi-même.

— En ce cas, si M. Glossin veut se donner la peine d'expliquer dans une lettre l'affaire dont il veut parler, je lui réponds que miss Bertram y donnera toute l'attention convenable.

— Certainement, mais il y a des cas dans lesquels une conférence de vive voix.... Je m'aperçois, je vois que le colonel Mannering s'est laissé influencer par des préjugés qui lui font regarder ma visite comme inconvenante. Mais je m'en rapporte à son excellent jugement. Doit-on refuser de m'entendre, sans connaître le motif qui m'amène ici, sans savoir quelle en peut être la conséquence pour la jeune dame qu'il honore de sa protection?

— Bien sûrement, monsieur, mon intention n'est pas d'agir ainsi: je vais demander les intentions de miss Bertram à ce sujet, et, si M. Glossin peut attendre un instant, je reviendrai l'en instruire.

En disant ces mots il quitta l'appartement.

Glossin était resté debout au milieu de la chambre; le colonel ne lui avait pas fait la moindre invitation de s'asseoir, et à la vérité il était lui-même resté debout pendant leur court entretien. Quand il fut sorti, Glossin prit une chaise, et s'y assit d'un air qui tenait le milieu entre l'embarras et l'effronterie. Le silence de ses deux compagnons lui parut dédaigneux et offensant; il voulut les forcer à le rompre.

— Une belle matinée, M. Sampson!

Dominus ne répondit que par une sorte d'exclama-

tion inarticulée, qui tenait le milieu entre un oui affirmatif et un murmure d'indignation.

— Vous ne venez jamais voir vos anciennes connaissances à Ellangowan, M. Sampson? Vous y trouveriez encore beaucoup de vieux tenanciers. J'ai trop de respect pour la famille qui possédait ce domaine avant moi, pour renvoyer d'anciens fermiers, même sous prétexte d'améliorations. D'ailleurs, ce n'est point ma manière, je n'aime pas cela. L'Écriture sainte, M. Sampson, ne condamne-t-elle pas ceux qui oppriment le pauvre et reculent les limites de leurs champs.

— Ou qui dévorent la substance de l'orphelin, ajouta Dominus. *Anathema! Maranatha!* En proférant ces paroles, il se leva, mit sous son bras un in-folio qu'il lisait, fit un quart de conversion à droite, et sortit de la salle d'un pas de grenadier.

M. Glossin, sans être déconcerté, ou du moins s'efforçant de ne pas le paraître, se tourna vers Charles Hazlewood, qui semblait occupé à lire un journal. — Y a-t-il des nouvelles, monsieur? lui dit-il.

Hazlewood leva les yeux sur lui, le regarda, lui présenta le journal sans lui répondre, comme il l'aurait fait dans un café à l'égard d'un étranger, se leva, et se disposait à quitter l'appartement.

— Je vous demande pardon, M. Hazlewood, mais je ne puis m'empêcher de vous témoigner la joie que j'éprouve en voyant que vous avez été si tôt rétabli de cet affreux accident.

Une inclination de tête, aussi légère, aussi froide que possible, fut tout ce qu'il obtint; il se sentit pourtant encouragé à continuer.

— Je puis vous assurer, M. Hazlewood, que peu de

personnes y ont pris autant d'intérêt que moi, et pour le bien général du pays, et surtout à cause du respect tout particulier que j'ai voué à votre famille, qui y tient un si haut rang. M. Featherhead devient vieux, il ne siègera plus long-temps au parlement, et vous feriez bien de prendre vos mesures d'avance. Je vous en parle en ami, M. Hazlewood, en homme qui connaît le terrain ; et, si je pouvais vous être de quelque utilité...

— Je vous demande pardon, monsieur, mais je n'ai aucunes vues dans lesquelles votre assistance puisse m'être utile.

— Oh! fort bien! Vous avez peut-être raison. Il est encore temps. J'aime à voir un jeune homme prudent. Mais je vous parlais de votre blessure. Je crois que je suis sur les voies du drôle qui vous a attaqué. Oui, je suis sur ses voies, et si je ne le fais pas punir comme il le mérite...

— Je vous demande pardon encore une fois, monsieur, mais votre zèle va plus loin que je ne voudrais. J'ai toutes les raisons possibles pour croire que ma blessure n'a été que l'effet d'un accident. Bien certainement elle n'a pas été préméditée. Si vous connaissiez quelqu'un qui fût coupable d'ingratitude et de trahison préméditée, bien certainement vous me verriez partager votre ressentiment.

— Encore une rebuffade! pensa Glossin, il faut que je l'attaque d'un autre côté. — On ne peut penser plus noblement, monsieur. Oui, je n'aurais pas plus de pitié pour un ingrat que pour une bécasse. Et, à propos de bécasse (Glossin avait appris de son ancien patron cette manière de changer de sujet de conversation),

je vous vois souvent avec un fusil, et j'espère que vous ne tarderez pas à vous remettre en chasse : j'ai remarqué que vous vous renfermiez toujours dans les confins du domaine d'Hazlewood ; j'espère, mon cher monsieur, que vous ne vous ferez pas un scrupule de suivre votre gibier sur celui d'Ellangowan. Je crois que c'est celui où l'on trouve le plus de bécasses, quoiqu'il y en ait passablement sur tous les deux.

Cette offre ne lui valut qu'une inclination de tête froide et réservée. Glossin cherchait à renouer la conversation, lorsqu'il fut tiré d'embarras par l'arrivée du colonel Mannering.

— Je crains, monsieur, de vous avoir retenu trop long-temps, dit-il à Glossin. Je désirais engager miss Bertram à vous voir, sa répugnance devant, à mon avis, céder à la nécessité de s'instruire des choses dont vous avez à l'informer ; mais je vois que des circonstances toutes récentes, et qu'il n'est pas facile d'oublier, lui rendent si pénible l'idée d'une entrevue avec M. Glossin, que ce serait une cruauté d'insister davantage. Elle m'a chargé de recevoir ses ordres, ses propositions ; ou enfin d'apprendre de lui ce qu'il peut avoir à lui communiquer.

— Hem ! hem ! Je suis fâché, monsieur, véritablement fâché, colonel, que miss Bertram puisse supposer..., que quelques préventions... ; en un mot, qu'elle pense qu'aucune chose de ma part...

— Où il n'y a pas d'accusation, monsieur, toute justification est inutile. Trouvez-vous quelques difficultés à me communiquer, comme au tuteur temporaire de miss Bertram, l'affaire dont vous veniez lui faire part ?

— Pas la moindre, colonel : elle ne pouvait choisir un ami plus respectable, un homme avec lequel, en mon particulier, j'eusse plus de plaisir à m'expliquer.

— Ayez la bonté d'en venir au fait, monsieur, s'il vous plaît.

— Monsieur, c'est que..... cela ne va pas tout seul. Mais M. Hazlewood n'a pas besoin de quitter la chambre. Je veux tant de bien à miss Bertram, que je désirerais que le monde entier pût entendre ce que j'ai à dire.

— Mon ami M. Hazlewood n'est certainement pas curieux, M. Glossin, d'entendre des choses qui ne le concernent point. Maintenant que nous voilà seuls, permettez-moi de vous prier d'être clair et précis dans ce que vous avez à me dire. Je suis un soldat, monsieur, et je n'entends rien aux formes ni aux préliminaires.

En parlant ainsi, il s'assit, et attendit la réponse de Glossin.

— Ayez la bonté de lire cette lettre.

Le colonel la lut, écrivit sur son agenda l'adresse de M. Protocole, et rendit la lettre à Glossin, en lui disant : — Cette affaire, monsieur, ne me paraît pas exiger beaucoup de discussion. J'aurai soin de faire veiller aux intérêts de miss Bertram.

— Mais, monsieur, mais, colonel, il s'agit de bien autre chose, et c'est ce que moi seul puis vous expliquer. Cette dame, mistress Margaret Bertram, lorsqu'elle demeurait à Ellangowan, chez mon ancien ami M. Bertram, a fait un testament par lequel elle a institué miss Lucy Bertram pour son unique héritière. J'en ai la certitude, car Dominus, c'est le nom que mon

vieux ami donnait au respectable M. Sampson, l'a signé avec moi comme témoin. Elle avait à cette époque plein pouvoir de disposer; car elle était déjà propriétaire du bien de Singleside, quoique sa sœur aînée eût le droit d'en jouir sa vie durant. C'était un singulier arrangement qu'avait fait là le vieux Singleside, monsieur; il animait par-là ses deux filles l'une contre l'autre, comme deux chattes.

— Fort bien, monsieur, mais au fait. Vous dites que cette dame avait le droit d'instituer miss Bertram pour son héritière, et qu'elle l'a fait?

— Oui, colonel. Je crois connaître un peu les lois. J'en ai fait mon étude assez long-temps, et, quoique j'aie quitté les affaires pour jouir de quelque aisance, je n'ai pas oublié tout-à-fait une science préférable à tous les châteaux, à toutes les terres, la jurisprudence, cet art qui, comme le dit un de nos poètes,

« . . . . S'il est bien entendu,
» Fait retrouver le bien qu'on a perdu. »

Non, non; je sais encore faire claquer mon fouet, et il me reste quelque petit savoir-faire au service de mes amis.

Glossin s'étendait ainsi sur son mérite, dans l'espoir de faire une impression favorable sur l'esprit du colonel. Mannering mourait d'envie de le jeter par la fenêtre, ou au moins à la porte; mais il réfléchit que cette affaire pouvait avoir des suites avantageuses pour miss Bertram : il s'arma donc d'un peu de patience, et écouta aussi tranquillement qu'il le put les éloges que Glossin donnait à ses propres connaissances. Dès qu'il

eut cessé de parler, il lui demanda s'il savait où était le testament.

— Je sais....., c'est-à-dire je pense....., je crois que je puis le trouver. Mais, en pareil cas, il arrive quelquefois que le dépositaire a quelque réclamation à faire.....

— Qu'à cela ne tienne, monsieur! dit le colonel en prenant son porte-feuille.

— Mais, mon cher monsieur, vous m'interrompez trop tôt. Je voulais vous dire que certains dépositaires pourraient réclamer les frais du testament, une indemnité pour eux-mêmes, etc., etc. Mais, quant à moi, je désire convaincre miss Bertram et ses amis que j'en agis honorablement avec elle. Voici ce testament, monsieur; j'aurais eu du plaisir à le remettre moi-même entre les mains de miss Bertram, et à la féliciter de l'avenir plus heureux qui s'ouvre devant elle. Mais, puisque les préventions contre moi sont insurmontables, il ne me reste qu'à vous prier, colonel, de lui transmettre mes souhaits bien sincères pour son bonheur, et de l'assurer que je suis prêt à affirmer en justice la légitimité du testament, dès que mon témoignage sera requis. J'ai l'honneur, monsieur, de vous souhaiter le bonjour.

Ce discours d'adieu était bien imaginé, et il fut prononcé d'un ton qui imitait si bien celui de l'intégrité injustement soupçonnée, que le colonel Mannering se sentit ébranlé dans la mauvaise opinion qu'il avait conçue de Glossin. Il l'accompagna jusqu'à la porte, et, quoique toujours froid et réservé, prit congé de lui avec plus de politesse qu'il ne lui en avait témoigné pendant tout le cours de sa visite.

Glossin quitta le château, aussi satisfait de l'impression produite par ses dernières paroles, que mortifié de

l'accueil peu flatteur qu'il avait reçu.— Le colonel Mannering, pensait-il, aurait pu se montrer plus poli. Tout le monde n'apporte pas quatre cents livres sterling de rente à une fille qui n'a pas un sou ; car Singleside doit bien rapporter cela, puisque Reilageganbeg, Gillifidgat, et tant d'autres terres les valent. Bien des gens à ma place auraient cherché à tirer parti de cette affaire, quoique, à dire vrai, je ne voie pas trop comment ils auraient pu en venir à bout.

Glossin ne fut pas plus tôt parti, que le colonel envoya un de ses laquais chez M. Mac-Morlan, pour le prier de venir au château sans délai. Dès qu'il fut arrivé, il lui montra le testament, et lui demanda ce qu'il en pensait. Mac-Morlan le lut avec des yeux étincelans de joie, et se frottant les mains: —Inattaquable, s'écria-t-il; cela va comme un gant. Oh! personne ne travaille mieux que Glossin; et, quand sa besogne est mauvaise, c'est qu'il a ses raisons pour cela.

— Mais, ajouta-t-il en changeant de visage, la vieille folle, il faut que je la nomme ainsi, pourrait bien avoir changé ses dispositions.

— Et comment le savoir ?

— En chargeant quelqu'un de représenter miss Bertram à son inventaire.

— Pouvez-vous y aller ?

— Hélas ! non ; il faut que j'assiste à un jugement par jurés devant notre cour.

— Alors, j'irai moi-même. Je partirai demain matin. J'emmènerai Sampson ; il a été l'un des témoins du testament, sa présence pourra être nécessaire. Mais j'aurai besoin de quelqu'un pour me diriger.

— Je vous donnerai une lettre pour l'ancien shériff

de ce comté. Il demeure à Édimbourg, et jouit d'une réputation aussi bonne que méritée.

— Ce que j'aime en vous, M. Mac-Morlan, c'est que vous allez toujours droit au but. Faites-moi cette lettre sur-le-champ. Dirons-nous à miss Lucy qu'elle a l'espérance de recueillir cet héritage?

— Cela est indispensable : il faut qu'elle vous donne un pouvoir pour la représenter, et je vais le préparer. D'ailleurs, je vous réponds de sa prudence. Elle ne considérera cet espoir que comme une chance incertaine.

Mac-Morlan avait bien jugé. Miss Bertram, en apprenant cette nouvelle, montra une modération qui prouvait qu'elle ne regardait pas encore comme une réalité l'apparence de fortune qui s'offrait à ses yeux. Seulement elle fit dans le cours de la soirée quelques questions à Mac-Morlan sur le revenu que pouvait produire le domaine d'Hazlewood. Nous laissons à nos lecteurs le soin de décider si son but était de voir si une héritière, ayant quatre cents livres de rente (1), était un parti convenable pour le jeune laird.

(1) 9,600 liv. — Éd.

CHAPITRE XXXVI.

« Versez-moi un bon verre de vin, afin de donner
» du feu à mes yeux ; il faut que je sois en colère. Je
» veux parler comme le roi Cambyse (1). »

SHAKSPEARE. *Henry IV, part.* 1.

MANNERING, ayant pris Sampson pour compagnon de voyage, ne perdit pas de temps pour se rendre à Édimbourg. Il s'était mis avec lui dans sa chaise de poste, parce que, connaissant ses distractions habituelles, il ne voulait pas le perdre de vue, encore moins le faire voyager à cheval, où un garçon d'écurie un peu malicieux aurait pu le placer le visage tourné du côté de la queue. Avec l'aide de son valet de chambre, qui le suivait à franc étrier, il parvint à débarquer M. Sampson dans une auberge de la capitale de l'Écosse, car les hô-

(1) Le roi de tragédie emphatique, dont Shakspeare se moque souvent. — ÉD.

tels y étaient encore inconnus. Au surplus, la surveillance de Barnes n'eut dans toute la route que deux occasions de s'exercer sur Dominus. A Moffat, pendant que le colonel déjeunait, il avait élevé une discussion avec le maître d'école de ce bourg, à propos d'un mot de la septième ode du deuxième livre d'Horace, sur la quantité duquel ils n'étaient pas d'accord. Il s'ensuivit une autre dissertation sur le sens du mot *malobathro* (1), dans la même ode. Enfin le colonel était depuis un demi-quart d'heure dans sa voiture, que l'on ne savait encore où était Sampson, qui, tout en discutant, avait accompagné le maître d'école dans sa maison, où heureusement Barnes le suivait à la piste. Une autre fois, ayant vu à peu de distance de la route un monument funèbre, il témoigna le désir de l'aller visiter. Le colonel consentit à s'arrêter quelques instans. Mais quand Dominus eut satisfait sa curiosité, au lieu de venir rejoindre la voiture, il continua à marcher dans une direction tout opposée, et il avait déjà fait près d'un mille quand Barnes l'arrêta dans sa course. Il avait oublié son voyage et son patron aussi complètement que s'il eût été dans les Grandes-Indes. Quand la présence de Barnes lui eut rendu la mémoire : — Prodigieux! s'écria-t-il; je n'y pensais plus! et il retourna à son poste. Barnes fut surpris de la patience que son maître montra dans ces deux occasions. Il savait par expérience combien la lenteur et la négligence lui était insupportables; mais Do-

(1) *Malobathrum*, dans l'ode d'Horace citée, est un arbrisseau odorant originaire de l'Inde, qui croît dans les marais : on exprimait de sa feuille un suc qui servait à parfumer les cheveux des riches romains. Voyez la note sur ce passage dans l'*Horace commenté par M. Duviquet*. — ÉD.

minus était pour lui un être privilégié. Rien n'était plus différent que leurs caractères, et la nature semblait pourtant les avoir faits l'un pour l'autre. Quelque livre que désirât Mannering, Sampson le trouvait sur-le-champ. Avait-il un compte à régler, ou à vérifier, Sampson était toujours prêt. Voulait-il se rappeler un passage des auteurs anciens, Sampson était un dictionnaire qu'il n'avait qu'à feuilleter. Et au milieu de tout cela, cette statue ambulante n'éprouvait ni orgueil quand on avait besoin d'elle, ni humiliation quand on paraissait l'oublier. Pour un homme fier, froid et réservé comme Mannering, cette sorte de catalogue vivant, ou automate doué de la vie, avait tous les avantages d'un domestique littéraire muet.

Dès qu'ils arrivèrent à Édimbourg, ils s'installèrent dans l'auberge du *Roi Georges*, près de Bristo-port (j'aime à citer exactement les choses). Le colonel demanda quelqu'un pour le conduire chez M. Pleydell, l'avocat pour lequel M. Mac-Morlan lui avait donné une lettre. Il recommanda à Barnes d'avoir l'œil sur Dominus, et partit avec son guide.

La guerre contre l'Amérique tirait alors vers sa fin. Le besoin d'avoir des appartemens plus spacieux, plus aérés, mieux distribués, ne s'était pas encore fait sentir dans la capitale de l'Écosse (1). On commençait, dans la partie du sud, à bâtir *des maisons dans des maisons*, comme on les appelle emphatiquement; et les premières maisons de la nouvelle ville du côté du nord, aujourd'hui si étendue, s'élevaient seulement. Mais tous les gens distingués, et notamment tous ceux qui appartenaient à la justice, habitaient encore les rez-de-chaus-

(1) Voyez l'arrivée de Waverley à Édimbourg. — Éd.

sée ou les donjons de l'ancienne ville. Deux ou trois des avocats les plus en réputation continuaient à recevoir leurs cliens à la taverne, suivant l'ancien usage; et quoique leurs jeunes confrères affectassent de décrier cette vieille coutume, cependant l'habitude de mêler le vin ou la bière aux affaires les plus sérieuses était conservée par leurs doyens, soit qu'ils la crussent bonne, soit qu'elle fût trop invétérée chez eux pour être changée.

Parmi ces partisans des *us* antiques qui se faisaient une sorte de gloire de conserver les mœurs du bon vieux temps, on comptait Paul Pleydell, homme estimable d'ailleurs, rempli de connaissances, et excellent avocat.

Suivant les pas de son guide, Mannering, après avoir parcouru quelques rues étroites et obscures, se trouva dans High-Street, qui retentissait des cris des marchandes d'huîtres et du bruit des sonnettes des marchands de pâtés; car, comme le lui fit observer son conducteur, huit heures venaient de sonner à l'horloge de Tron (1). Il y avait long-temps que le colonel ne s'était trouvé dans les rues d'une métropole populeuse. Les cris des métiers, le bruit des tavernes, la variété des lumières et l'éternel mouvement des groupes, offrent, dans la nuit surtout, un spectacle qui, quoique composé des élémens les plus vulgaires, quand on les considère chacun séparément, produit par leur réunion un effet aussi singulier qu'imposant sur l'imagination. La hauteur extraordinaire des maisons se faisait remarquer par les lumières placées irrégulièrement aux fenêtres de chaque étage, et dont les plus élevées semblaient se confondre avec les étoiles du

(1) *Tron-Church*, église près d'High-Street. — Éd.

firmament. Ce *coup d'œil*, qui subsiste encore en partie, était produit par les maisons de la grand'rue, qui n'offrent d'interruption qu'à l'endroit où le pont du Nord forme une place aussi belle qu'uniforme; dont la longueur et la largeur répondent à la hauteur extraordinaire des édifices de chaque côté (1).

Mannering n'avait pas beaucoup de temps pour regarder et admirer toutes ces choses. Son conducteur le précédait d'un pas leste, et le fit tourner tout à coup par une petite rue fort étroite. Là, étant montés avec précaution par un escalier obscur dans lequel un des sens de Mannering ne fut pas agréablement flatté, et se trouvant déjà à une hauteur que le colonel trouvait prodigieuse, ils entendirent frapper à une porte, à deux étages au-dessus d'eux; la porte s'ouvrit, et il s'ensuivit aussitôt un quatuor exécuté par un chien qui aboyait, un chat qui se défendait, une femme qui criait, et la voix forte et dure d'un homme qui s'écriait : — Ici, Moutarde, ici! tout beau! à bas!

— Dieu du ciel! dit la femme, s'il avait tué notre chat, M. Pleydell ne me l'aurait jamais pardonné.

— N'ayez pas peur, ma chère, dit l'homme, il n'en mourra point. Ainsi donc il n'est pas chez lui?

— Non, il n'y est jamais le samedi.

— Ni le dimanche, sans doute. Je ne sais que faire.

En ce moment Mannering arrivait, et vit une espèce de fermier couvert d'un habit couleur de poivre et de sel mêlés ensemble, avec de larges boutons de métal, un chapeau verni, un gros fouet sous le bras, et s'entre-

(1) Voir les lithographies des *Vues pittoresques d'Écosse*, in-4. Il y a eu à Édimbourg des maisons qui comptaient jusqu'à quatorze étages. — Éd.

tenant avec une fille en pantoufles, qui tenait d'une main la porte comme pour la fermer, et de l'autre un poêlon plein d'eau préparée pour un savonnage; ce qui, à Édimbourg, annonce le samedi soir.

— M. Pleydell n'est donc pas chez lui, ma bonne fille? dit Mannering.

— Il est bien comme chez lui, mais il n'est pas à la maison. Il n'y est jamais le samedi soir.

— Mais, ma chère, je suis étranger, je viens de bien loin; j'ai besoin de le voir : pouvez-vous me dire où je le trouverai?

— Eh! dit le conducteur du colonel, il est bien sûrement à la taverne de Clerihugh. Elle aurait bien pu vous le dire : elle croit peut-être que c'est sa maison que vous venez voir.

— Eh bien, conduisez-moi à cette taverne. J'espère qu'il voudra bien me recevoir, car j'ai à lui parler d'une affaire importante.

— Je n'en sais rien, monsieur, car il n'aime pas à être dérangé ni à parler d'affaires le samedi soir. Cependant il est toujours honnête pour les étrangers.

— J'irai aussi à la taverne, dit notre ami Dinmont, je suis aussi étranger, et j'ai aussi à lui parler d'affaires.

— Ah! s'il reçoit le gentilhomme, il recevra de même le simple (1). Mais, au nom du ciel, n'allez pas lui dire que c'est moi qui vous y ai envoyés.

— Je ne suis qu'un simple, dit Dinmont un peu piqué, mais je ne viens pas employer son temps pour rien; — et il descendit l'escalier, suivi par Mannering et son conducteur.

(1) Nous dirions le paysan ou le fermier. — Éd.

Mannering ne put s'empêcher d'admirer l'air déterminé avec lequel l'étranger fendait la presse, écartant, par le seul mouvement de sa marche, tout ce qui se trouvait sur son chemin.

— Il n'ira pas loin comme cela, dit le conducteur; je parierais qu'il ne sera pas au bout de la rue sans qu'on lui ait cherché noise.

Cette prédiction ne se vérifia point. En voyant la taille colossale de Dinmont, la vigueur qu'il annonçait, chacun le jugeait d'un métal trop dur pour se frotter à lui, et on préférait se déranger pour lui faire place. Profitant de cet avantage, Mannering le suivait pas à pas, jusqu'à ce que le fermier s'arrêtant se retourna vers le guide, et lui dit: — Je crois que ce passage (1) sera fermé, camarade?

— Oh! oui, il est fermé à cette heure-ci.

Dinmont avança plus loin, prit une rue fort sombre, monta un escalier obscur, et entra dans une chambre dont la porte était ouverte. Tandis qu'il sifflait pour faire venir le garçon, comme s'il eût été un de ses chiens, Mannering, regardant autour de lui, pouvait à peine concevoir comment un homme qui exerçait une profession honorable, et qu'on lui avait dépeint comme instruit et bien élevé, choisissait un pareil endroit pour en faire le théâtre de ses parties de plaisir. La maison semblait tomber en ruines; l'entrée était affreuse, et l'intérieur misérable. La pièce dans laquelle ils étaient avait une fenêtre donnant sur une petite cour qui procurait un peu de clarté pendant la journée, et d'où s'exhalait en tous temps, et surtout dans la soirée, un composé d'odeurs qui ne sortaient pas de la boutique d'un parfu-

(1) *Close*, espèce de ruelle. — Éd

meur. Vis-à-vis, et de l'autre côté de la pièce, était une seconde croisée donnant sur la cuisine, qui n'avait aucune communication avec l'air extérieur, et qui ne recevait même dans le jour d'autre lumière que celle qui lui parvenait de la seconde main par la première fenêtre dont nous avons parlé. En ce moment, un grand feu allumé dans la cuisine en rendait l'intérieur visible. C'était une sorte de Pandémonium où des hommes et des femmes à demi vêtus s'occupaient à ouvrir des huîtres, à faire de la pâtisserie, à rôtir, à bouillir des viandes. La maîtresse de la maison avait ses souliers en pantoufles; ses cheveux, semblables à ceux de Mégère, s'échappaient de dessous un petit bonnet rond qui lui couvrait les oreilles; elle courait ainsi de l'un à l'autre, grondait, donnait des ordres, en recevait, commandait et obéissait tour à tour, et semblait la magicienne régnant sur ces régions ténébreuses.

Des éclats de rire bruyans et répétés, qui se faisaient entendre dans toutes les parties de la maison, prouvaient que les travaux de la dame n'étaient pas infructueux, et qu'un public généreux lui en apportait la récompense. Ce ne fut pas sans peine qu'un garçon se décida à introduire le colonel et Dinmont dans la chambre où l'avocat Pleydell célébrait son orgie hebdomadaire. Le spectacle qu'elle offrait, et surtout la figure de l'avocat, qui y jouait le principal rôle, frappèrent de surprise ses deux cliens.

M. Pleydell était un homme fort vif; ses yeux étaient malins et perçans; son regard et ses manières avaient quelque chose qui annonçait d'abord sa profession; mais c'était une forme extérieure qu'il pouvait mettre de côté, aussi bien que sa perruque à trois marteaux et son habit noir, chaque samedi soir, quand il était entouré de

joyeux compagnons, et disposé à prendre ce qu'il appelait ses *attitudes* (1). En ce moment on était à table, et cela depuis quatre heures. Sous la direction d'un vénérable ami de la bouteille, qui avait partagé de semblables plaisirs avec trois générations, la bande joyeuse se divertissait à l'ancien jeu actuellement oublié des *high jinks* (2). Ce jeu se jouait de différentes manières : le plus souvent on jetait les dés; et celui qui était désigné par le sort était obligé de choisir un caractère, et de le soutenir pendant un temps convenu, ou bien de répéter dans un ordre particulier un certain nombre de vers fescennins (3); s'il sortait du caractère dont il avait fait choix, ou si sa mémoire le trahissait, il était condamné à boire. On pouvait se racheter par une amende applicable au paiement de la dépense de la soirée. C'est ainsi que s'amusaient nos convives quand Mannering entra dans la chambre.

M. l'avocat Pleydell représentait en ce moment un monarque. Le fauteuil qui lui servait de trône était placé

(1) Son grand essor serait peut-être l'équivalent de ce mot. — Éd.

(2) *High jinks*, les grands tours. Ces jeux de buveurs étaient autrefois fréquens et variés dans la Grande-Bretagne : aussi le *whigmeleerie* était une variété des *high jinks*. On fixait sur une table circulaire une épingle à laquelle étaient attachés plusieurs fils divergeant comme les rayons d'une roue : un *index* mobile placé au-dessus de l'épingle était mis en mouvement, et s'arrêtait tantôt sur un fil, tantôt sur un autre. Chaque convive avait choisi son fil, et était condamné à boire chaque fois que l'index le désignait en s'arrêtant. — Éd.

(3) Vers libres : des vers ainsi nommés qu'on chantait à Rome les jours de fête, etc. — Éd.

sur la table; sa perruque était de côté, et sa tête était ceinte d'une couronne faite avec des bouchons. Ses yeux brillaient d'un éclat qu'on pouvait attribuer soit à la gaieté, soit aux fumées du vin. Ses courtisans récitaient autour de lui des fragmens de vers ridicules, comme ceux-ci :

Qu'est devenu Géronte? Hélas! plaignez son sort;
S'il avait su nager, il ne serait pas mort.

Tels étaient autrefois, ô Thémis! les amusemens de tes enfans d'Écosse.

Dinmont était entré le premier dans la salle; il resta un instant la bouche béante, et s'écria ensuite: — C'est lui! c'est bien lui! Qui diable pourrait le reconnaître?

Lorsque le garçon eut annoncé que M. Dinmont et le colonel Mannering demandaient à parler à M. Pleydell, celui-ci se retourna, et parut d'abord un peu déconcerté en voyant le colonel; mais il était de l'avis de *Falstaff:* — Dehors, malveillans, laissez finir la pièce. — Il jugea donc avec raison que le plus sage était de ne point paraître embarrassé.

— Où sont mes gardes? s'écria ce second Justinien: ne voyez-vous pas un chevalier étranger qui arrive d'un pays lointain dans notre cour d'Holy-Rood? ne voyez-vous pas notre intrépide André Dinmont, qui a succédé à la garde des troupeaux de notre couronne dans la forêt de Jedwood, où, grace à nos soins pour l'administration de la justice, ils paissent aussi paisiblement que s'ils étaient dans notre parc de Fife? Où sont nos hérauts, nos rois d'armes, nos chambellans? Qu'on admette à notre banquet ces deux étrangers; qu'ils soient reçus comme leur qualité l'exige, et conformé-

ment à l'esprit de la solennité que nous célébrons! Demain nous entendrons leurs requêtes.

— Votre Majesté me permettra de lui faire observer, dit un des convives, que c'est demain dimanche.

— Est-ce dimanche? En ce cas, pour ne pas scandaliser l'assemblée de l'Église, nous remettrons l'audience à lundi.

Mannering, qui était d'abord resté près de la porte, incertain s'il devait avancer ou reculer, se décida à entrer pour le moment dans l'esprit de la scène, quoiqu'il en voulût intérieurement à Mac-Morlan, qui lui avait donné pour conseil un homme dont l'esprit paraissait si grotesque. Il s'avança donc vers lui, après lui avoir fait trois profondes salutations, et demanda la permission de déposer ses lettres de créance aux pieds de Sa Majesté écossaise, afin qu'elle pût en faire lecture quand elle en aurait le loisir. La gravité avec laquelle il se prêta à la plaisanterie du moment, et l'humble inclination avec laquelle il refusa d'abord, et accepta ensuite un siège qui lui fut présenté par le maître des cérémonies, lui valurent les applaudissemens trois fois réitérés de toute la compagnie.

— Le diable m'emporte s'ils ne sont pas tous fous! dit Dinmont en s'asseyant avec moins de cérémonie à un coin de la table; ou bien ils ont avancé le carnaval, et c'est une mascarade.

On offrit un grand verre de vin de Bordeaux au colonel, qui le but à la santé du prince régnant. —Vous êtes sans doute, lui dit le monarque, le célèbre Miles Mannering, qui s'est acquis tant de gloire dans nos guerres contre la France? Vous devez être en état de prononcer si les vins de la Gascogne perdent de leur

saveur quand ils sont transportés dans nos climats du nord.

Mannering se trouva flatté de cette allusion à l'un de ses plus illustres ancêtres ; il répondit qu'il n'était que parent éloigné de ce preux chevalier, et ajouta qu'à son avis le vin était excellent.

— Il est trop froid pour mon estomac, dit Dinmont en replaçant son verre sur la table après l'avoir vidé.

— Nous corrigerons cette qualité, répondit le roi Paul, premier de ce nom; nous n'avons pas oublié que l'air humide de notre vallon de Liddel exige des boissons plus réchauffantes. Sénéchal, qu'on serve à notre fidèle agriculteur un verre d'eau-de-vie! cela lui conviendra mieux.

— Maintenant, dit Mannering, puisque nous sommes venus si maladroitement déranger Votre Majesté dans un des momens qu'elle donne à ses plaisirs, lui plaira-t-il de donner audience à un étranger qu'une affaire importante a amené dans la capitale?

Le monarque ouvrit la lettre de Mac-Morlan; et, la parcourant rapidement des yeux, s'écria du ton de voix qui lui était ordinaire : — Lucy Bertram d'Ellangowan! pauvre chère fille!

— A l'amende! à l'amende! s'écrièrent une douzaine de voix; Sa Majesté a oublié son caractère.

— Pas un instant, répondit le monarque : ce courtois chevalier me jugera. Un roi ne peut-il aimer une fille au-dessous de lui? Le roi Cophetua et la fille mendiante (1) ne nous offrent-ils pas une cause analogue, qui établit un précédent en ma faveur?

(1) *Le roi Cophetua et la mendiante* est une ancienne ballade à laquelle il est souvent fait allusion chez les vieux auteurs du

— Phrase qui sent le barreau! s'écria toute la noblesse en tumulte ; encore une amende!

— Nos prédécesseurs, dit le monarque en élevant la voix pour couvrir les cris désordonnés de ses sujets, n'ont-ils pas eu leurs Jeanne Logies, leurs Bessie Carmichaëls, leurs Oliphants, leurs Sandilaws, leurs Weirs? N'aurons-nous pas le droit de nommer une dame pour laquelle nous nous faisons gloire de notre attachement? Eh bien, périsse l'état! périsse la souveraineté! Tel qu'un second Charles-Quint, nous abdiquerons notre puissance, et nous chercherons dans l'obscurité d'un simple particulier les plaisirs que nous refuse l'éclat du trône.

En parlant ainsi, il déposa sa couronne sur la table, descendit, ou plutôt se leva de son trône, demanda des lumières, de l'eau, un bassin; dit au garçon de préparer du thé dans une autre chambre, se lava la figure et les mains, remit sa perruque devant une glace, le tout avec plus d'agilité qu'on n'aurait pu l'attendre d'un homme qui semblait déjà d'un âge un peu avancé; et, en moins de deux minutes, il parut à Mannering, à la grande surprise de celui-ci, un homme tout différent de celui qu'il venait de voir célébrant de puériles bacchanales.

— Il y a des gens, M. Mannering, devant lesquels on doit prendre garde de se permettre de faire des folies, parce qu'ils ont, comme dit le poète: — ou trop de malice ou trop peu d'esprit. — La meilleure manière de

temps de Shakspeare. On trouve cette histoire dans le recueil de Percy, où l'on voit comment le roi devient amoureux de la mendiante, la mène à la cour, l'épouse, vit heureux avec elle, et meurt regretté comme notre bon roi d'Ivetot. — Éd.

prouver mon estime pour le colonel Mannering était de lui faire voir que je ne rougis pas de me montrer à lui tel que je suis; et en vérité, je crois que vous en avez vu ce soir bien assez. Mais que me veut ce grand gaillard?

Dinmont, qui avait suivi Mannering, commença par se frotter la jambe d'une main, et se gratter la tête de l'autre, puis: — Vous m'avez bien reconnu, monsieur, lui dit-il; je suis Dandy Dinmont de Charlies-Hope. C'est pour moi que vous avez gagné ce grand procès.

— Quel procès, tête sans cervelle? croyez-vous que je me souvienne de tous les fous qui viennent me tourmenter?

— Quoi! c'était ce grand procès sur le droit de pâturage dans les prés de Langtae-Head!

— Bien: n'en parlons plus. Donnez-moi vos pièces, et venez me voir lundi à dix heures.

— Mais je n'ai pas de pièces.

— Quoi! pas une note pour expliquer l'affaire?

— Eh non; ne m'avez-vous pas dit que pour nous autres gens de campagne, vous aimiez mieux que nous l'expliquions de vive voix?

— Maudite soit ma langue, si elle a dit cela! Mes oreilles paieront l'amende. Eh bien, dites-moi votre affaire en deux mots; vous voyez que monsieur attend.

— Oh! mais si monsieur veut vous expliquer la sienne d'abord, cela m'est égal.

— Et vous ne concevez pas que votre affaire est certainement bien indifférente pour lui, mais qu'il peut ne pas se soucier de régaler vos longues oreilles du récit de la sienne?

— Eh bien, monsieur, comme vous le voudrez tous

les deux. Voici donc mon affaire. Nous sommes toujours en querelle, Jack de Dawston-Cleugh et moi, sur nos limites. Charlies-Hope doit être séparé de Dawston-Cleugh par le ruisseau qui prend sa source à Touthop-rigg. Jack prétend au contraire que la ligne de démarcation est la vieille route qui va de Knot o'Gate à Keeldar-Ward. Or cela fait une très-grande différence.

— Et quelle est cette différence? Combien nourrirait-on de bestiaux sur le terrain qui vous manque?

— Oh! pas beaucoup. C'est un mauvais terrain, situé bien haut; on pourrait y nourrir un mouton, peut-être deux les bonnes années.

— Et pour un pâturage qui peut valoir cinq shillings par an, vous voulez jeter à l'eau une centaine de livres, peut-être le double?

— Oh! monsieur, ce n'est pas pour la valeur de la chose, mais c'est pour la justice.

— La justice est comme la charité, mon cher ami; il faut commencer à l'exercer envers soi-même : croyez-vous être juste envers votre femme et vos enfans, en jetant votre argent par la fenêtre? Ne pensez plus à cela.

Dinmont restait toujours; il tournait son chapeau entre ses mains. — Ce n'est pas cela, monsieur, ce n'est pas cela. Je ne veux pas que Jack se moque de moi; il se vante d'avoir plus de vingt témoins pour lui; eh bien! j'en amènerai encore davantage, et des plus anciens de Charlies-Hope, qui jureront que nos limites sont comme je le dis, et qui ne voudront pas que nous perdions une partie de notre territoire.

— Diable! c'est un point d'honneur! Mais alors pourquoi les propriétaires de la terre ne s'en mêlent-ils point?

— Les lairds sont voisins, dit-il en se grattant la tête, et ni Jack ni moi n'avons pu les décider à se mettre de la partie. Mais ne pensez-vous pas que je pourrais retenir la rente?

— Allons donc! pas possible! que le ciel vous confonde! Savez-vous comment il faut régler cette affaire? prenez chacun un bon gourdin.

— Bah! nous l'avons déjà essayé trois fois; deux fois sur l'endroit en litige, et une fois à la foire de Lockberye; mais nous nous sommes toujours trouvés de même force.

— Eh bien, prenez de bonnes lames, et allez-vous-en au diable, comme l'ont fait vos pères avant vous.

— Mais enfin, monsieur, ce procès est-il contraire aux lois? Voilà ce que je vous demande.

— Écoutez-moi bien, écervelé; je veux vous faire comprendre qu'il est fou, ridicule, de s'engager dans un procès pour une telle misère.

— Ainsi donc, monsieur, vous ne voulez pas vous charger de mon affaire?

— Moi! non, en vérité; retournez chez vous, buvez une pinte de bière, et arrangez cela.

Dandy ne paraissait qu'à demi satisfait, et ne bougeait point.

— Avez-vous encore quelque autre chose à me dire, mon camarade?

Seulement un mot sur la succession de cette dame qui vient de mourir, mistress Margaret Bertram de Singleside.

— Bah! quel intérêt avez-vous dans cette affaire? dit l'avocat un peu surpris.

— Ce n'est pas que nous soyons parens des Bertram;

ce sont bien d'autres gens que nous. Mais Jeanne Liltup, qui était économe du vieux Singleside, et qui était la mère des deux dames qui sont mortes (et la dernière était bien mûre), Jeanne Liltup, dis-je, était native de Liddel-Water, et n'était pas moins que cousine au deuxième degré de la sœur consanguine de ma mère. Elle vivait avec Singleside bien certainement quand elle était son économe; et ce n'était pas un petit chagrin pour tous ceux qui lui tenaient par la chair et le sang; mais il a reconnu ses enfans, et satisfait aux lois de l'Église: ainsi je voudrais savoir si la loi nous donne quelque droit sur sa succession.

— Pas le moindre.

— Eh bien, nous n'en serons pas plus pauvres. Mais elle peut avoir pensé à nous dans son testament, si elle a songé à en faire un. Enfin, monsieur, voilà tout ce que je voulais vous dire; je vous souhaite le bonsoir, et...

Il mettait la main à la poche.

— Non, mon cher ami, non; je ne prends jamais d'honoraires le samedi soir, surtout quand on ne me donne pas de précis. Adieu, Dandy.

Dandy fit sa révérence, et prit congé de la compagnie.

CHAPITRE XXXVII.

« L'art ni la vérité ne brillent dans ces jeux.
» Ils ne peuvent toucher ni le cœur ni les yeux.
» Dans ce spectacle obscur, sans gaîté, sans noblesse,
» Je n'entends que du bruit, je ne vois que bassesse.
» Par aucun sentiment n'étant intéressé,
» Du froid le plus mortel mon esprit est glacé. »

Crabbe. *Le Registre de Paroisse.*

— Votre Majesté, dit Mannering en souriant, a signalé son abdication par un acte de charité. Je crois bien que ce brave homme ne pensera plus à plaider.

— Vous vous trompez. La seule différence, c'est que je perds un client, et les honoraires que l'affaire m'aurait valu. Il ne restera pas en repos qu'il n'ait trouvé quelqu'un qui l'encourage à la folie qu'il est décidé à faire. Non! je n'ai fait que vous montrer encore un de mes côtés faibles. Le samedi soir, je parle toujours vrai.

— Je serais tenté de croire, dit Mannering toujours sur le même ton, que cela vous arrive aussi quelquefois pendant la semaine.

— Mais, oui... autant que mon état me le permet. Je suis, comme dit Hamlet, passablement honnête, quand mes cliens et leurs solliciteurs ne me font pas débiter à la barre du tribunal leurs doubles mensonges. Mais, *oportet vivere* (1)*!* C'est bien une triste chose! Maintenant passons à votre affaire. Je suis ravi que mon ancien ami Mac-Morlan vous ait adressé à moi. C'est un homme actif, honnête, intelligent. Il a été long-temps mon substitut, quand j'étais shériff du comté qu'il habite, et il conserve encore la même place. Il sait combien j'estime la malheureuse famille d'Ellangowan. Quant à la pauvre Lucy, elle n'avait que douze ans la dernière fois que je l'ai vue. C'était une petite fille bien douce, et qui veillait déjà sur un père dont la tête n'était pas bien saine. Mais l'intérêt que je prends à elle date de plus loin. Ce fut moi, M. Mannering, qui fus appelé, comme shériff du comté, le jour même de sa naissance, pour constater un meurtre qui venait d'être commis près d'Ellangowan; et qui, par une étrange complication d'événemens, causa la mort ou la disparition de son frère, enfant d'environ cinq ans. Non, colonel, je n'oublierai jamais le spectacle déchirant qu'offrait en ce moment le château d'Ellangowan: un père n'ayant plus la tête à lui; une mère qui venait de périr dans les douleurs de l'enfantement; un fils disparu tout à coup, et une fille arrivant dans ce misérable monde, poussant des cris auxquels on avait à peine le temps de faire atten-

(1) Il faut vivre. — Tr.

tion!! — Il ne faut pas croire, monsieur, que nous autres praticiens nous ayons dans le cœur plus d'airain et de bronze que vous autres militaires ne portez de plomb et d'acier dans le vôtre. Nous sommes habitués aux malheurs et aux crimes qu'offre trop souvent le tableau de la société, comme vous l'êtes aux maux qui sont les suites inévitables de la guerre. Il en résulte peut-être un peu d'indifférence dans l'un comme dans l'autre cas. Mais au diable soit le soldat dont le cœur est du même métal que son épée; et qu'il emporte aussi l'avocat dont le cœur est aussi dur que la tête! Mais allons au but: je perds ma soirée du samedi. Voulez-vous avoir la bonté de me confier ces papiers relatifs à l'affaire de miss Bertram? Un moment! Demain vous voudrez bien accepter un dîner de garçon chez un vieux avocat. J'insiste sur cela. A trois heures précises; et venez une demi-heure plus tôt. On doit enterrer la vieille dame lundi. C'est la cause d'une orpheline, nous pouvons donc emprunter une heure au dimanche pour en causer. Cependant, si elle a changé son testament, je crains qu'il n'y ait rien à faire, à moins que sa date ne soit dans les soixante jours. Alors si miss Bertram peut prouver qu'elle a la qualité d'héritière légale..... Mais mes sujets sont impatiens d'un si long interrègne. Je ne vous engage pas à vous réunir à nous, colonel, ce serait abuser de votre complaisance. Il faudrait pour cela que vous vous fussiez mis à table avec nous, et que vous eussiez passé insensiblement du sérieux à la gaieté, et de la gaieté à... à... à l'extravagance! Adieu! Harry, reconduisez le colonel à son logis. M. Mannering, je vous attends demain vers deux heures.

Mannering se retira, non moins surpris des folies de

l'avocat, que du bon sens qu'il avait montré au même instant en raisonnant sur les matières relatives à sa profession, et du ton de sensibilité qu'il avait pris en parlant de la malheureuse orpheline.

Le lendemain matin, le colonel et le plus silencieux des voyageurs logés alors dans l'auberge, Dominus Sampson, finissaient le déjeuner que Barnes avait préparé et servi ; Dominus venait de s'échauder deux fois la bouche en prenant son thé, lorsqu'on annonça M. Pleydell.

Une perruque élégante, poudrée à blanc par un perruquier soigneux, un habit noir bien brossé, une manière de se présenter réservée, mais qui ne laissait voir qu'une honnête décence sans mélange d'embarras, tout annonçait un être bien différent de celui que le colonel avait vu la veille. Un œil vif et plein de feu était le seul trait qui rappelât *l'homme du samedi soir.*

— Je viens, dit-il du ton le plus poli, essayer d'user de mon autorité royale sur vous, tant au spirituel qu'au temporel. Vous accompagnerai-je à l'assemblée des presbytériens, ou à l'église épiscopale ? *Tros Tyriusve.....* Vous savez qu'un avocat est de toutes les religions. J'aurais dû dire de toutes les formes de religion. Ou puis-je vous aider à passer votre matinée d'une autre manière ? Vous excuserez mon importunité : elle n'est peut-être plus à la mode ; mais je suis né dans un temps où un Écossais aurait cru ne pas connaître les lois de l'hospitalité, s'il avait laissé un étranger seul un instant, excepté pendant le temps de son sommeil. Au surplus, j'attends que vous me disiez franchement si je vous gêne.

— Nullement, mon cher monsieur ; je serai enchanté

de vous avoir pour pilote. Je serais charmé d'entendre prononcer un sermon par un de vos prédicateurs dont les talens ont fait tant d'honneur à l'Écosse; Blair, Robertson, ou votre Henry (1). J'accepte donc vos offres de tout mon cœur. Une seule chose m'embarrasse, ajouta-t-il en tirant Pleydell à part; j'ai là un digne ami qui est sujet à de grandes distractions. Il a témoigné le désir d'aller dans une de vos églises les plus sombres et les plus éloignées d'ici, et Barnes, qui est ordinairement son guide, ne peut l'accompagner.

L'avocat jeta un coup d'œil sur Dominus. — Certainement, dit-il, c'est une curiosité qui mérite d'être gardée avec soin, et je vous procurerai un bon gardien. Garçon! ah! allez chez la mère Finlayson, dans Cowgate, et dites-lui qu'elle m'envoie sur-le-champ Miles Mac-Fin: j'ai besoin de lui parler.

Miles Mac-Fin ne tarda pas à arriver: —Vous pouvez, dit Pleydell, confier votre ami aux soins de cet homme; il le conduira ou le suivra partout où il voudra aller; au marché, ou à la cour de justice, à l'église, ou..... ou partout ailleurs, et vous le ramènera sain et sauf à l'heure que vous aurez fixée. Ainsi vous n'avez pas besoin de M. Barnes.

Tout fut arrangé de cette manière, et le colonel chargea Miles Mac-Fin de surveiller Dominus tant qu'il resterait à Édimbourg.

— Maintenant, colonel, si vous avez envie d'entendre prêcher l'historien de l'Écosse, du continent et de

(1) Voyez sur Henry Erskine la note du tome 2 de *Waverley*, page 90. — Éd.

l'Amérique, nous nous rendrons à l'église des Frères-Gris (1).

Ils furent trompés dans leur attente. Il ne prêchait pas ce matin.

— Patience! dit l'avocat, nous ne serons pas sans dédommagement.

Le collègue du docteur Robertson monta dans la chaire. Son extérieur ne prévenait point en sa faveur. Un teint fort blême contrastait avec une perruque sans poudre; une taille courbée; un air de se trouver à l'étroit dans sa chaire; des mains placées sur chacun des côtés, comme deux étais destinés à soutenir son corps plutôt qu'à accompagner du geste le discours qu'il allait prononcer; point de robe, pas même celle des prédicateurs genevois; un rabat à demi détaché, un geste qui semblait à peine volontaire: telles furent les premières remarques du colonel.

— Ce prédicateur semble un peu gauche, dit-il tout bas à son nouvel ami.

— Ne craignez rien: c'est le fils d'un excellent avocat écossais; vous reconnaîtrez le sang, je vous en réponds.

M. Pleydell ne se trompait pas; le discours était nourri de vues nouvelles et remarquables sur l'Écriture-Sainte. Les principes du calvinisme de l'Église d'Écosse y étaient bien développés; et cependant la base en était un excellent système de cette morale pratique qui ne couvre pas le pécheur du manteau d'une foi purement spéculative, mais qui ne le laisse pas s'égarer dans les détours du schisme ou de l'incrédulité. Son style et ses

(1) *Grey-friars*. — Tr.

métaphores avaient un tour antique qui servait à donner plus de force et d'onction à son sermon. Il ne lut pas son discours. Un morceau de papier, qui contenait les principales divisions de son sujet, était le seul secours de sa mémoire. Sa prononciation, qui, à son début, semblait embarrassée, finit par devenir distincte et animée. Enfin, quoique son discours ne pût être cité comme un des chefs-d'œuvre de l'éloquence de la chaire, Mannering convint qu'il en avait rarement entendu qui continssent autant de savoir, une métaphysique aussi subtile et des argumens si victorieux.

— Tels doivent avoir été, dit-il en sortant de l'église, ces anciens prédicateurs à l'ame intrépide desquels nous devons la réformation.

— Et cependant, dit Pleydell, celui-ci que j'aime, tant à cause de son père qu'à cause de lui-même, n'a rien de la morgue et de l'orgueil pharisaïque que l'on reproche avec quelque raison aux premiers apôtres du calvinisme en Écosse. Son collègue et lui diffèrent d'opinion sur quelques points de discipline ; mais ils n'ont jamais perdu de vue les égards qu'ils se doivent respectivement, et n'ont jamais souffert que l'aigreur vînt troubler des sentimens qui sont chez l'un et l'autre une affaire de conscience.

— Et vous, M. Pleydell, que pensez-vous des objets sur lesquels ils ne sont pas d'accord ?

— Ma foi ! colonel, j'espère qu'un honnête homme peut aller au ciel sans trop s'embarrasser de ces points-là. D'ailleurs, entre nous, je suis un membre de l'église épiscopale et souffrante d'Écosse, qui n'est plus que l'ombre d'une ombre ; et c'est peut-être un bonheur ; mais j'aime à prier où priaient mes pères, sans

pour cela penser plus mal de ceux qui agissent différemment.

Après cette remarque, ils se séparèrent jusqu'à l'heure du dîner.

D'après l'entrée épouvantable de la maison de l'avocat écossais, Mannering avait conçu une idée fort médiocre de la manière dont il allait être reçu chez lui. En la revoyant en plein jour, elle lui parut encore plus affreuse que la veille. Les maisons des deux côtés de la rue étaient si rapprochées, que de deux fenêtres opposées on aurait pu se donner la main. La rue, en plusieurs endroits, était traversée par des galeries en bois qui conduisaient du premier étage d'une maison à celle qui était en face. Le passage qui donnait entrée dans la maison était bas et étroit; enfin l'escalier était d'une malpropreté dégoûtante. Mais la bibliothèque, dans laquelle le fit entrer un vieux domestique, loin de répondre à ces tristes apparences, offrait un contraste frappant. C'était une grande et belle salle où il admira d'abord les portraits de deux célèbres évêques d'Écosse, peints par Jamieson, le Vandyck de la Calédonie. Tout autour étaient rangés sur des tablettes élégantes un grand nombre de livres, parmi lesquels il remarqua les meilleures éditions des meilleurs auteurs.

— Vous trouverez là, dit Pleydell, les outils de mon métier. Un avocat qui ne connaît ni l'histoire, ni la littérature, n'est, à mon avis, qu'un misérable manœuvre ; s'il possède l'une et l'autre, il peut s'appeler architecte.

Mannering fut enchanté de la vue dont on y jouissait. De ses fenêtres on dominait sur tout le terrain qui s'étend entre Édimbourg et la mer, le détroit du Forth et

ses îles, la baie terminée par le pic de Berwick, et les côtes variées de Fife, vers le nord, qui se dessinaient sur un horizon d'azur (1).

Lorsque M. Pleydell eut suffisamment joui de la surprise de son hôte, il appela son attention sur les affaires de miss Bertram. — J'avais quelque espoir, lui dit-il, de trouver des moyens qui lui auraient donné des droits incontestables à cette propriété de Singléside; mais ces recherches ont été inutiles, et la vieille dame pouvait disposer de ses biens. Tout ce que nous avons à espérer, c'est que le diable ne l'aura pas tentée de changer ce testament, qui est fort bon s'il n'y en a pas un postérieur. Il faudra demain que vous assistiez aux funérailles de la vieille fille : vous recevrez une invitation. J'ai prévenu celui qui est chargé de ses affaires que vous êtes ici pour représenter miss Bertram. Je vous rejoindrai ensuite dans la maison de la défunte, afin de voir ce qui arrivera quand nous montrerons ce testament. La vieille demoiselle avait auprès d'elle une jeune fille, une orpheline, sa parente éloignée : j'espère qu'elle aura eu la conscience de lui laisser quelque chose après sa mort, pour la dédommager de ce qu'elle lui a fait souffrir pendant sa vie.

Trois convives arrivèrent pour dîner : ils furent présentés à l'étranger. C'étaient des hommes aimables, de bon sens, et ne manquant pas de connaissances. La journée se passa donc fort agréablement, et le colonel resta jusqu'à huit heures, caressant la bouteille de

(1) Telle est à peu près la situation de la maison de Walter Scott dans Castle-Sreet. — Éd.

son hôte, bouteille qui, comme de raison, était un *magnum* (1).

En arrivant à son auberge, il y trouva une invitation à assister au convoi de miss Bertram : il devait partir de sa maison pour le cimetière des Frères-Gris à une heure après midi.

A l'heure indiquée, Mannering se rendit dans une petite maison du faubourg du sud de cette ville. Il la reconnut aisément en voyant à la porte deux figures malencontreuses revêtues d'un long manteau noir, les manches couvertes de crêpe blanc, le chapeau entouré du même ornement, et tenant en mains de longs bâtons portant aussi les insignes du deuil. Deux autres muets, dont la figure lugubre semblait accablée sous le poids d'un malheur inouï, l'introduisirent dans la salle à manger de la défunte, où se rassemblaient les personnes invitées.

On a conservé en Écosse l'usage, tombé aujourd'hui en désuétude en Angleterre, d'inviter tous les parens du décédé à son enterrement. Cette coutume produit quelquefois des effets singuliers et frappans, mais souvent aussi elle ne donne lieu qu'à quelques grimaces de forme, quand le défunt meurt sans être regretté, comme il a vécu sans être aimé. Le cérémonial de l'église anglicane pour les inhumations, une des parties les plus belles, les plus imposantes de son rituel, aurait du moins ici l'avantage de fixer l'attention, en forçant en quelque sorte les assistans à s'unir de cœur et d'esprit aux prières prononcées. Mais, d'après le rite écossais, s'il n'existe pas une véritable douleur, rien ne peut y

(1) Synonyme de grande pinte d'Écosse. — Éd.

suppléer, rien ne touche le cœur, n'exalte l'imagination : un ton de formalité ennuyeuse, je dirai même un masque d'hypocrisie, voilà tout ce que l'on peut y trouver (1). Mistress Margaret Bertram était un de ces êtres qui ne laissent après eux aucun ami pour les regretter : elle n'avait pas de proches parens à qui la nature seule aurait pu arracher quelques larmes ; on ne trouvait donc parmi les personnes réunies pour son convoi que les marques extérieures du chagrin.

Mannering, au milieu de cette lugubre assemblée de cousins depuis le troisième jusqu'au sixième degré, chercha à mettre sa physionomie à l'unisson de toutes celles qui l'entouraient, et à paraître regretter mistress

(1) Quel aveu! Nous avons déjà remarqué * combien il était facile de surprendre les presbytériens dans les regrets des cérémonies de l'Église catholique. On nous saura gré de rapprocher de ce passage, pour mieux le faire remarquer, les paroles de l'interprète éloquent du *Génie du christianisme*. « Toute religion qui se fait un devoir d'éloigner le dogme et de bannir la pompe du culte, se condamne à la sécheresse. Il ne faut pas croire que le cœur de l'homme, privé du secours de l'imagination, soit assez abondant de lui-même pour nourrir les flots de l'éloquence. Le sentiment meurt en naissant, s'il ne trouve autour de lui rien qui puisse le soutenir, ni images qui prolongent sa durée, ni spectacles qui la fortifient, ni dogmes qui, l'emportant dans la région des mystères, préviennent ainsi son désenchantement. Le protestantisme se vante d'avoir banni la tristesse de la religion chrétienne ; mais dans le culte catholique, Job et ses saintes mélancolies, l'ombre des cloîtres, les pleurs d'un pénitent sur le rocher, la voix d'un Bossuet autour du cercueil, feront plus d'hommes de génie que toutes les maximes d'une morale sans éloquence, et aussi nue que le temple où elle est prêchée. » CHATEAUBRIAND, *OEuvres complètes*, tom. XXI, pag. 216. — ÉD.

* *Waverley*, tom. 2, pag. 67.

Margaret Bertram comme si la défunte dame de Singleside eût été sa sœur ou sa mère. Après avoir gardé long-temps un morne et profond silence, on commença à s'entretenir de différens côtés, mais à voix basse, comme si l'on eût été dans la chambre d'un mourant.

— Notre pauvre amie, dit un homme grave, osant à peine ouvrir la bouche de peur de déranger le sérieux mélancolique qu'il avait cherché à donner à ses traits, notre pauvre amie a au moins vécu dans l'affluence des biens de ce monde.

— Sans doute, répondit son voisin les yeux à demi fermés et sans changer de posture; la pauvre mistress Margaret avait grand soin de ce qu'elle possédait.

— Y a-t-il quelques nouvelles aujourd'hui, colonel? dit à Mannering un des messieurs qui avaient dîné la veille avec lui, d'un ton aussi solennel que s'il eût eu à lui annoncer la mort de toute sa génération.

— Je n'ai rien appris, dit Mannering en cherchant à mettre sa voix en accord parfait avec le ton qui régnait dans l'appartement.

— On m'assure, continua en parlant avec emphase celui qui avait le premier rompu le silence, et de l'air d'un homme bien informé, on m'assure qu'il y a un testament.

— Et qu'aura la petite Jenny Gibson?

— Cent livres, et la vieille montre à répétition.

— C'est peu de chose. La pauvre fille n'a pas toujours eu du bon temps auprès de la vieille dame. Mais il ne faut pas compter sur les souliers des morts pour se chausser.

— Je crains, dit le politique qui était près de Mannering, que nous n'ayons pas encore réglé tous nos

comptes avec notre ancien ami Tippoo-Saïb. Je crois qu'il donnera encore du fil à retordre à la compagnie des Indes. On m'a dit, et vous pouvez regarder cela comme certain, que ses actions ne montent pas.

— J'espère, monsieur, qu'elles ne tarderont pas à monter.

— Mistress Margaret, dit une autre personne se mêlant à la conversation, avait quelques actions de la compagnie des Indes : j'en suis sûr, car j'en ai touché les intérêts pour elle. Il serait bien à désirer pour les héritiers et les légataires que le colonel voulût leur donner son avis sur les moyens de les convertir en argent, et sur le temps à choisir pour cette opération. Quant à moi, je pense que..... Mais voici M. Mortcloke qui vient nous avertir de nous mettre en marche.

M. Mortcloke, entrepreneur des funérailles, arrivait effectivement avec un visage allongé comme il convenait à son rôle. Il distribua à ceux qui allaient porter le drap funéraire des petites cartes qui leur indiquaient la place qu'ils devaient occuper. Comme cette fonction appartient aux plus proches parens d'un défunt, l'entrepreneur, quoique très-expert dans ces lugubres cérémonies, ne put contenter tout le monde : être proche parent de mistress Bertram, c'était l'être des terres de Singleside, et chacun des assistans était jaloux de cette parenté. Quelques murmures se firent donc entendre. Notre ami Dinmont fut un des négligés. Il était incapable de déguiser son mécontentement, ou de l'exprimer sur un ton qui ne fît pas un contraste parfait avec celui généralement employé dans cette cérémonie lugubre. — Je pensais, s'écria-t-il à très-haute voix, que vous m'auriez donné au moins une de ses jambes à

porter. J'aurais porté la défunte tout seul, si on l'avait voulu! Vingt regards de travers et des sourcils froncés se tournèrent aussitôt vers le fermier, qui, ayant donné carrière à son humeur, descendit avec le reste de la compagnie, sans faire la moindre attention aux murmures de ceux que sa remarque avait scandalisés.

La pompe funèbre s'avança. Les deux spectres noirs ouvraient la marche avec leurs bâtons ornés de vieux crêpe blanc, en honneur de la virginité si long-temps conservée par la défunte. Six chevaux efflanqués, emblème vivant de la mort, harnachés de noir, et la tête ornée de plumes blanches, traînaient le char funéraire, décoré des armes des Bertram, et marchaient à pas lents vers le lieu de l'inhumation, précédés par James Duff, espèce d'idiot qui, avec des pleureuses et un jabot de papier blanc, ne manquait pas un convoi. Le cortège était terminé par six voitures de deuil, remplies de tous ceux qui avaient été invités à cette cérémonie. Là, plusieurs d'entre eux, lâchant la bride à leur langue, se mirent à disserter sur la valeur de la succession, et sur ceux entre les mains de qui il était probable qu'elle allait passer. Les principaux prétendans gardaient un silence prudent, craignant de laisser apercevoir des espérances que l'événement pouvait démentir. Quant à l'agent ou l'homme d'affaires de la défunte, il savait seul à quoi s'en tenir, mais il conservait un air d'importance mystérieuse, comme s'il voulait prolonger l'intérêt de l'attente et de l'incertitude.

Enfin on arriva à la porte du cimetière, et de là le cortège, grossi d'une douzaine de femmes fainéantes et d'une vingtaine d'enfans qui le suivaient en criant, se rendit à l'endroit qui était destiné à recevoir les dé-

pouilles mortelles des membres de la famille des Singleside. C'était une enceinte carrée, gardée d'un côté par un ange vétéran qui n'avait plus de nez et à qui il ne restait qu'une aile, mais qui avait le mérite d'être resté à son poste pendant un siècle, tandis que de l'autre côté un chérubin, son camarade, n'avait plus que le tronc; encore était-il gisant par terre parmi les orties, les chardons et les autres plantes qui croissaient en abondance autour du mausolée. Une inscription, à demi brisée et couverte par la mousse, annonçait au lecteur qu'en l'année 1650 le capitaine André Bertram, premier propriétaire de cette famille, descendu de l'ancienne et honorable maison d'Ellangowan, avait fait ériger ce monument pour lui et pour ses descendans. Un nombre raisonnable d'horloges funèbres, de têtes de morts et d'os en croix, décoraient la pièce de poésie sépulcrale qu'on va lire, et qui servait d'épitaphe au fondateur de ce mausolée.

« Si jamais homme eut en partage
Le cœur d'un sage et le bras d'un héros,
On trouva ce double avantage
Dans celui dont la terre ici couvre les os. »

Ce fut en ce lieu, dans une terre grasse et noire, composée des restes de ses ancêtres, que le corps de mistress Bertram fut déposé. Semblables à des soldats qui reviennent d'un enterrement militaire, les plus proches parens de cette dame, qui avaient intérêt de connaître les dispositions qu'elle pouvait avoir faites, pressèrent les cochers de les conduire chez la défunte avec toute la vitesse dont les chevaux étaient capables, afin de mettre fin à leur incertitude sur un objet si intéressant.

CHAPITRE XXXVIII.

« Dote en mourant un collège ou ton chat. »

Pope.

Lucien raconte que tandis qu'une troupe de singes, bien dressés par un entrepreneur habile, exécutaient une tragédie, aux grands applaudissemens de tous les spectateurs, les acteurs, oubliant le décorum des personnages qu'ils représentaient, rentrèrent à l'envi dans leur caractère naturel, à l'instant où un plaisant s'avisa de jeter une poignée de noix sur le théâtre.

C'est ainsi que la crise qui s'approchait faisait naître dans le cœur des prétendans des sentimens bien différens de ceux dont ils avaient essayé de prendre le masque sous la direction de M. Mortcloke. Ces yeux, qui étaient dévotement levés vers le ciel, ou baissés à terre avec humilité, étaient alors occupés à examiner les coffres, les tiroirs, les cassettes, les armoires et tous les

coins de l'appartement de la vieille fille. Ces recherches ne laissèrent pas de les intéresser, quoiqu'il ne parût pas encore de testament.

Ici on trouva un billet de vingt livres (1), souscrit par le ministre de la chapelle des insermentés, avec une note constatant que les intérêts en avaient été payés jusqu'à la Saint-Martin précédente. Il était enveloppé avec soin dans une chanson nouvelle sur le vieux air :

De l'autre côté de la mer
Charlot t'attend, Charlot t'appelle (2).

Là on vit une curieuse correspondance d'amour entre la défunte et un certain M. O'Kean, lieutenant dans un régiment d'infanterie. Parmi ces lettres se trouva une pièce qui expliqua sur-le-champ aux parens comment une liaison qui ne leur présageait rien de bon avait été rompue tout à coup. C'était un billet de deux cents livres (3), souscrit par le lieutenant, et dont rien n'annonçait que les intérêts eussent jamais été payés.

Dans un autre endroit se trouvèrent des bons et des billets revêtus de signatures beaucoup meilleures (en style de commerce) que celles du digne ecclésiastique et du galant militaire. On déterra aussi un amas de monnaies de différentes espèces, et une quantité de débris de bijoux d'or et d'argent, comme des montures de lunettes, de vieilles boucles d'oreilles, des tabatières cassées, etc., etc.

Cependant aucun testament ne paraissait, et le colonel Mannering commençait à espérer que celui que lui

(1) 480 liv. — Éd.
(2) Chanson jacobite en l'honneur de Charles Stuart. — Éd.
(3) 4,800 liv. — Éd.

avait remis Glossin recevrait son exécution, et contenait les dernières mesures prises par cette dame pour l'arrangement de ses affaires. Mais son ami Pleydell, qui venait d'arriver, lui conseilla de ne pas se flatter. — Je connais, lui dit-il, celui qui conduit cette affaire, et je vois à son air qu'il est mieux instruit que nous.

Tandis que l'on continue la recherche, jetons un coup d'œil sur les personnes de la compagnie qui paraissent y prendre le plus d'intérêt.

Il est inutile de parler de Dinmont, qui, son gros fouet sous son bras, avance sa grosse tête ronde par-dessus l'épaule de l'homme d'affaires.

Ce petit vieillard si maigre, vètu d'un habit de deuil assez propre est M. Mac-Casquil. Il a été ruiné par un legs qu'on lui avait fait de deux actions de la banque d'Ayr. Le produit avantageux de ces deux actions l'avait engagé à vendre une petite terre qu'il possédait, pour en placer le produit de la même manière; et cet établissement fit banqueroute deux mois après. Ses espérances en ce moment sont appuyées sur sa parenté, quoique un peu éloignée, sur l'attention qu'il avait de se placer tous les dimanches à l'église dans le même banc que la défunte, et de venir faire sa partie chaque samedi au soir, en ayant soin de ne jamais gagner son argent.

Cet autre dont l'air est assez commun, qui porte ses cheveux gris enfermés dans une bourse de cuir plus grise encore, est un marchand de tabac, parent de mistress Bertram. Il avait en magasin beaucoup de tabacs étrangers quand la guerre avec l'Amérique éclata : à l'instant il tripla pour tout le monde le prix de sa marchandise; mais, toutes les semaines, mistress Bertram avait le privilège de voir remplir sa tabatière d'écaille de tortue

du meilleur *rapé* de la boutique de M. Quid, parce que la servante qui venait faire la provision avait soin de lui faire des complimens de la part de *sa cousine* mistress Bertram.

Et ce jeune homme qui n'a pas même eu la décence de quitter ses bottes, il aurait pu aussi bien qu'un autre s'insinuer dans les bonnes graces de la vieille, qui arrêtait ses yeux avec assez de plaisir sur un jeune homme bien fait. Mais il a manqué sa fortune en négligeant de se rendre chez elle quand il était invité à prendre le thé, et en y venant quelquefois après un dîner qui l'avait un peu trop échauffé. Enfin, il avait eu la maladresse de marcher deux fois sur la queue de son chat et de mettre une fois en colère son perroquet.

La personne la plus intéressante de la compagnie, aux yeux de Mannering, était la pauvre jeune fille qui avait été plusieurs années l'humble compagne de la défunte, et celle sur qui elle déchargeait sa mauvaise humeur. Elle avait été amenée, pour la forme, par la femme de chambre favorite de mistress Bertram, et se cachant dans un coin autant qu'elle le pouvait, elle était en quelque sorte scandalisée de voir des étrangers porter des yeux et des mains profanes sur des objets qu'elle était habituée, depuis son enfance, à regarder avec une espèce de respect. Tous les compétiteurs, excepté l'honnête Dinmont, jetaient sur elle des regards de travers, parce qu'ils la regardaient comme un personne qui, suivant toute vraisemblance, devait diminuer la masse de la succession. Elle était pourtant la seule qui parût regretter sincèrement la défunte. Mistress Bertram avait été sa protectrice, et quoique l'égoïsme seul l'eût déterminée à la prendre chez elle, sa tyrannie et ses caprices étaient

oubliés en ce moment, et des larmes abondantes coulaient le long des joues de la jeune personne, désormais sans amis, sans ressources.

— Il y a beaucoup d'*eau salée* ici, Mac-Casquil, dit le marchand de tabac : cela ne nous présage pas grand chose de bon. On ne pleure de la sorte que lorsqu'on sait pourquoi. Un clin d'œil de Mac-Casquil lui annonça qu'il partageait son opinion; mais il ne voulut pas, devant le colonel, paraître entrer en conversation avec un homme de cette espèce.

— Il serait bien singulier après tout s'il ne se trouvait pas de testament, dit à l'homme d'affaires Dinmont qui commençait à s'impatienter.

— Patience, je vous prie. Mistress Bertram était une femme sage et prudente; sage, prudente et prévoyante; — elle savait choisir ses amis. Elle aura déposé ses dernières volontés, son testament, ou pour mieux dire ses dispositions à cause de mort, entre les mains de quelque ami sûr.

— Je gage tout ce que l'on voudra, dit tout bas Pleydell au colonel, qu'il a le testament dans sa poche. S'adressant à l'homme d'affaires : — Monsieur, lui dit-il, il est temps d'en finir. Voici un testament qui a reçu toutes les formalités il y a déjà plusieurs années, et par lequel la testatrice a légué son domaine de Singleside à miss Lucy Bertram. (Ici la consternation se peignit sur le visage de tous les assistans.) — Je crois, M. Protocole, que vous pouvez nous informer s'il existe des dispositions postérieures.

— Voulez-vous me permettre, monsieur Pleydell.....? Et en parlant ainsi, il prit le testament et se mit à l'examiner.

— Il prend la chose trop froidement, dit tout bas Pleydell à Mannering, beaucoup trop froidement! Il a un autre testament en poche!

— Qu'il le montre donc, et qu'il s'en aille à tous les diables! dit le militaire dont la patience ne tenait plus qu'à un fil. Qu'attend-il?

— Que sais-je? dit l'avocat. Pourquoi un chat ne tue-t-il pas une souris à l'instant où il la prend? Le désir de tourmenter, d'exercer son pouvoir. Eh bien, M. Protocole, que dites-vous du testament?

— Qu'il est très-bien fait, fort régulier, revêtu de toutes les formes légales.

— Mais qu'il est révoqué par un autre de date postérieure, que vous avez entre les mains?

— Quelque chose comme cela, M. Pleydell, j'en conviens. Et en disant ces mots, il tira de sa poche un paquet attaché avec des rubans, et scellé en plusieurs endroits du cachet de la défunte. Il procéda à son ouverture. — Le testament que vous produisez, M. Pleydell, est daté du 1er juin 17.., et celui-ci est du 20; non, je vois qu'il est du 21 avril de la présente année; il lui est donc postérieur de dix ans.

— Que le ciel la confonde! dit l'avocat au colonel. C'est justement l'époque où les malheurs du vieux Ellangowan furent généralement connus ici. Mais voyons ses dispositions.

M. Protocole ayant demandé du silence commença la lecture du testament d'une voix lente, haute et intelligible. Le groupe qui l'entourait laissant voir dans tous les yeux les alternatives de la crainte et de l'espérance, cherchant à découvrir les intentions de la testatrice sous les termes techniques dont elles étaient enveloppées,

formait un tableau qui aurait pu servir d'étude à Hogarth (1).

Personne ne s'attendait aux dispositions de ce testament. Il conférait la pleine et entière propriété du domaine de Singleside et de toutes ses dépendances (ici la voix du lecteur baissa insensiblement, et ne s'éleva plus au-dessus du piano), à Pierre Protocole, procureur à Édimbourg ; ayant, disait la testatrice, pleine et entière confiance dans sa capacité et dans son intégrité. — Tels sont les mots dont ma digne amie voulut qu'on se servît.

Mais sous charge de fidéi-commis (ici la voix du lecteur remonta à son premier ton, et les visages des auditeurs, qui s'étaient allongés de manière à exciter l'envie de M. Mortcloke, commencèrent à se rapprocher de l'ovale); mais sous charge de fidéi-commis, et pour en faire l'usage et l'emploi ci-après mentionnés.

Dans ces usage et emploi était la fleur de l'acte.

La testatrice commençait par établir, dans un assez long préambule, qu'elle descendait de l'ancienne famille d'Ellangowan ; son respectable bisaïeul André Bertram, d'heureuse mémoire, étant le fils cadet d'Allan Bertram, quinzième baron d'Ellangowan. Elle disait alors qu'Henry Bertram, fils et héritier de Godefroi Bertram d'Ellangowan, alors existant, avait été enlevé à ses parens dans son enfance ; *mais qu'elle était assurée qu'il vivait encore, qu'il était dans un pays étranger, et que la providence divine le remettrait en possession des biens de ses ancêtres ;* qu'en conséquence, et ce cas échéant, M. Protocole serait obligé, comme il s'y était engagé par l'acceptation qu'il avait faite, et qui était mentionnée sur le testament, de faire audit Henry Ber-

(1) Et dont Wilkie n'a pas négligé l'indication. — Éd.

tram, aussitôt son retour dans son pays, la remise et la délivrance du domaine de Singleside et de tous les autres biens de la testatrice, à l'exception d'une gratification convenable pour le dédommager de ses soins.

Tant qu'il résiderait en pays étranger, comme aussi dans le cas où il ne reparaîtrait jamais en Écosse, tous ses revenus, toujours déduction faite d'une indemnité raisonnable pour les peines de M. Protocole, devaient être partagés, par égales portions, en quatre établissemens de bienfaisance indiqués par la testatrice. Elle donnait à son fidéi-commissaire les pouvoirs les plus amples pour agir comme l'aurait pu faire le propriétaire lui-même; et, dans le cas où il serait mort avant elle, une autre personne était indiquée pour remplir les mêmes fonctions.

Le surplus du testament ne contenait que deux legs de cent livres (1) chacun, l'un au profit de Rebecca, sa femme de chambre favorite, l'autre en faveur de Jenny Gibson, qu'elle avait prise chez elle par charité, disait le testament, pour lui faire apprendre quelque honnête métier.

Une disposition en faveur de gens de main-morte s'appelle en Écosse une *mortification*. Dans une des grandes villes de ce royaume (c'est à Aberdeen, je crois), il y a un officier chargé de veiller à l'exécution de ces sortes de legs, et on le nomme *le maître des mortifications*. On pourrait croire que cette dénomination a pris son origine dans l'effet que de telles dispositions produisent sur les héritiers présomptifs de ceux qui les ont faites. Une mortification bien réelle, bien sentie, fut le partage de

(1) 2,400 liv.

tous ceux qui venaient d'entendre lire un testament au résultat duquel ils s'attendaient si peu.

Personne ne semblait disposé à rompre le silence, quoique la lecture fût terminée. M. Pleydell parla le premier, et demanda à voir le testament. S'étant assuré que toutes les formes légales avaient été observées, il le rendit sans faire aucune observation, et dit à l'oreille de Mannering: — Je crois Protocole aussi honnête qu'un autre; mais la vieille dame a voulu que, s'il ne devient pas fripon, il ait le mérite de résister à la tentation.

— Je pense, dit M. Mac-Casquil, qui tout en dissimulant la moitié de son dépit, ne put s'empêcher de faire paraître le reste; je pense que voilà un testament bien extraordinaire. M. Protocole, se trouvant seul fidéicommissaire, et avec des pouvoirs si étendus, doit avoir été consulté par la testatrice avant qu'elle fît de si étranges dispositions. Je voudrais donc qu'il nous apprît comment mistress Bertram a pu croire à l'existence d'un enfant que tout le monde sait avoir été assassiné il y a bien des années?

— En vérité, monsieur, dit Protocole, je ne puis vous expliquer les motifs mieux qu'elle ne l'a fait elle-même. Notre défunte amie était une femme vertueuse, une femme pieuse; elle devait avoir, pour croire à l'existence de cet enfant, des motifs que nous ne pouvons pénétrer.

— Oui! dit le marchand de tabac, de beaux motifs! je les connais, moi; voilà mistress Rebecca qui m'a dit vingt fois dans ma boutique qu'on ne pouvait savoir comment sa maîtresse arrangerait ses affaires, parce qu'une vieille sorcière d'Égyptienne lui avait fourré dans la tête, à Gilsland, que le jeune...... n'est-ce pas Henry Bertram qu'elle l'appelle?..... reviendrait un jour

ou l'autre en Écosse. Vous ne nierez pas cela, mistress Rebecca, quoique j'ose vous dire que vous ayez oublié de parler de moi à votre maîtresse, comme vous me le promettiez chaque fois que je vous donnais une demi-couronne : cela n'est-il pas vrai, la belle?

— Je ne sais rien de tout cela! répondit Rebecca avec aigreur, en le regardant fixement de l'air d'une femme qui ne veut pas être forcée à avoir plus de mémoire qu'elle n'en veut montrer.

— Bien dit, Rebecca, bien dit! on voit que vous êtes contente de votre lot.

Notre petit-maître subalterne (1), car il n'était pas de la première classe, jouait avec une houssine qu'il tenait à la main, en frappait ses bottes, et ressemblait à un enfant à qui l'on vient d'enlever son souper. Il ne faisait pas sonner ses plaintes bien haut, et se contentait de murmurer tout bas : — C'est un vilain tour, goddam! je me suis donné un mal de chien pour elle. J'ai quitté un soir, goddam! King et Will-Hack, le coureur du duc, pour venir prendre le thé avec elle. J'aurais mieux fait, goddam! de me lier avec eux : j'aurais pu me mêler des courses comme tant d'autres. Ne pas me laisser seulement une centaine de livres!

— J'aurai soin de faire payer tous les frais, dit Protocole qui ne voulait pas ajouter à l'odieux que les dispositions de la testatrice semblaient jeter sur lui. Maintenant je crois, messieurs, que nous n'avons plus rien à faire ici, et que..... Demain je déposerai le testament au tribunal, afin que chacun puisse en aller prendre con-

(1) *A buck*, un daim; terme d'argot pour désigner un fat, un agréable mauvais sujet. — Éd.

naissance, et en lever des extraits si bon lui semble. En même temps il commença à fermer les armoires et les tiroirs avec beaucoup plus de promptitude qu'il n'en avait mis à les ouvrir. Mistress Rebecca, ayez la bonté de tenir ici tout en ordre jusqu'à ce que la maison soit louée; on m'a déjà fait des offres ce matin pour sa location..... dans le cas où je m'en trouverais chargé.

Notre ami Dinmont, qui n'était pas plus content que les autres de voir ses espérances renversées, s'était étendu dans le grand fauteuil à bras de la défunte, qui n'aurait pas été peu scandalisée d'y voir ce colosse masculin couché ainsi tout de son long, roulant et déroulant la corde de son fouet autour du manche. Les premiers mots qu'il prononça quand il eut digéré son désappointement, contenaient une déclaration magnanime qu'il ne croyait pas sans doute faire à si haute voix : — Eh bien! c'était mon sang après tout. Je ne regrette pas mes fromages et mes jambons!

Mais quand M. Protocole eut insinué aux assistans qu'il était temps de se retirer, et parla de louer sur-le-champ la maison, le brave fermier se leva brusquement, et étourdit la compagnie par cette question imprévue : — Et que va devenir cette pauvre diablesse, Jenny Gibson? Quand il s'agissait de partager l'héritage, nous étions tous les parens de la défunte : eh bien! cotisons-nous pour faire quelque chose pour cette malheureuse fille! Cette proposition fut pour les assistans un avis de partir beaucoup plus efficace que celui de M. Protocole. Mac-Casquil dit à voix basse quelques mots sur ce que l'on devait à sa propre famille, et prit le premier le chemin de la porte. Le marchand de tabac, d'un air un peu plus assuré, répondit que la petite en avait bien

assez, et que d'ailleurs c'était à M. Protocole à s'en inquiéter, puisqu'il avait la charge de son legs : après avoir prononcé ce peu de mots d'un ton brusque et décisif, il se tourna vers la porte. Le petit-maître voulut faire une plaisanterie grossière sur le métier honnête que la testatrice voulait qu'on fît apprendre à la jeune personne. L'ignorance où il était du ton de la bonne société lui faisait chercher une approbation dans les yeux du colonel, dont les sourcils froncés et le regard foudroyant le glacèrent jusqu'au fond de l'ame, et lui laissèrent à peine la force de gagner l'escalier.

Protocole, qui était réellement un assez bon homme, exprima alors son intention de prendre soin provisoirement de la jeune personne, en faisant entendre cependant qu'il regardait cela comme une espèce d'aumône.

Dinmont s'approcha de lui, ayant secoué sa grande redingote, comme un chien barbet secoue sa crinière quand il sort de l'eau, et s'écria :—Que le diable m'emporte, M. Protocole, si vous avez quelque embarras pour elle si elle veut venir avec moi. Aylie et moi, voyez-vous, nous ne serions pas fâchés que nos filles en sussent un peu plus que nous, qu'elles fussent comme quelques-unes de leurs voisines. Eh bien! cette jeunesse qui a demeuré si long-temps avec cette vieille dame doit connaître les belles manières; elle doit savoir lire, bien manier l'aiguille. Ne sait-elle rien de tout cela? mes filles ne l'en aimeront pas moins. Je lui fournirai tout ce dont elle aura besoin; elle ne touchera ni au capital ni aux intérêts des cent livres qui sont entre vos mains, M. Protocole, et j'y ajouterai tous les ans quelque chose, jusqu'à ce qu'elle trouve dans les environs un jeune homme à qui il manque quelque argent pour acheter une petite

ferme, et une femme pour en prendre soin. Eh bien! mon enfant, que dites-vous à cela? Je prendrai une place pour vous dans la diligence jusqu'à Jeddart; mais il faudra faire le reste du chemin à cheval; car du diable si une voiture pourrait entrer dans la vallée de Charlies-Hope!

Jenny ayant accepté cette proposition, et en ayant témoigné sa reconnaissance au bon fermier: — Je serai bien charmé, ajouta-t-il, si miss Rebecca veut nous accompagner, et passer avec nous une couple de mois, jusqu'à ce que vous soyez faite au train de la maison.

Tandis que Rebecca lui faisait une belle révérence, et qu'elle en faisait faire autant à la jeune fille dont elle s'efforçait d'essuyer les larmes; tandis que le bon Dinmont les encourageait toutes deux à sa manière, un peu rustique, mais franche et loyale, Pleydell avait souvent recours à sa tabatière.—J'ai plus de plaisir, dit-il au colonel, à voir ce brave fermier qu'à me trouver en face du meilleur festin! Allons, il faut que je lui serve un plat à son goût. Il n'y a pas de remède. Il faut que je l'aide à manger son argent. Eh! Dandy, Charlies-Hope, Dinmont, écoutez-moi.

Le fermier se retourna, très-flatté que Pleydell lui adressât la parole; car, après son propriétaire, un avocat était ce qu'il respectait le plus dans le monde.

—Vous ne voulez donc pas renoncer à ce procès sur vos limites?

—N... non, monsieur; on n'aime pas à perdre ses droits, à se faire rire au nez; mais, puisque vous ne voulez pas vous en charger, il faudra bien que je cherche un autre avocat.

—Voyez-vous, colonel? ne vous l'avais-je pas dit?

Hé bien! puisque vous voulez faire une sottise, il faut vous donner le plaisir d'un procès aux moindres frais possibles, et tâcher de vous le faire gagner. Dites à M. Protocole de m'envoyer vos papiers, et je lui dirai comment il faudra mener cette affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous n'auriez pas vos débats à la cour des sessions, comme vos ancêtres avaient leurs batailles et leurs incendies.

—Sans doute, monsieur, c'est juste. Si la loi n'était pas là, nous nous ferions encore justice à nous-mêmes, et comme la loi nous lie, la loi nous délierait. D'ailleurs, dans nos environs, un homme n'en est que mieux vu quand on sait qu'il a paru devant les juges.

—Très-bien raisonné, mon ami; adieu, et envoyez-moi vos papiers. — Partons-nous, colonel? notre présence ici n'est plus nécessaire.

—Ah! nous allons donc voir ce que fera Jack de Dawston-Cleugh! dit Dinmont en frappant sur sa cuisse d'un air de triomphe.

CHAPITRE XXXIX.

« Je m'en vais au palais, mon sac est assez lourd ;
» Mais n'importe, avez-vous en ce lieu des affaires ?
» Je vous écoute, allons, parlez, mais soyez court,
» Et surtout payez-moi d'abord mes honoraires. »

Le petit Avocat français.

—Croyez-vous gagner la cause de ce brave homme? dit le colonel à Pleydell en sortant.

— Ma foi! je n'en sais rien. Ce n'est pas toujours le plus fort qui gagne la bataille; au surplus, j'y donnerai tous mes soins, bien certainement. Le malheur de notre profession est que nous ne voyons que bien rarement le beau côté de la nature humaine. Les plaideurs arrivent chez nous hérissés de colère et d'égoïsme; les pointes de leurs préventions, de leurs haines sont tournées en dehors, comme celles des clous qui attachent les fers de nos chevaux dans un temps de gelée. J'ai vu entrer bien

des fois dans mon cabinet des gens que je mourais d'envie de jeter par la fenêtre, en commençant à les entendre; et je finissais par reconnaître que j'aurais agi comme eux si j'avais été à leur place, c'est-à-dire en colère, et par conséquent très-déraisonnable. Je suis bien convaincu que de toutes les professions la mienne est celle qui fait voir de plus près la folie et la méchanceté des hommes; c'est en quelque sorte leur canal de décharge. Le barreau est, dans une société civilisée, la cheminée par où s'évapore la fumée qui remplirait l'appartement, et finirait par faire perdre la vue. Faut-il donc s'étonner que le tuyau soit quelquefois un peu engorgé de suie? Mais j'aurai soin que l'affaire de notre homme soit bien conduite avec le moins de frais possible; enfin qu'il ait son boisseau d'avoine à juste prix.

—Voulez-vous me faire le plaisir, dit Mannering en le quittant, de venir dîner aujourd'hui avec moi? Mon hôte m'a prévenu qu'il a d'excellente venaison et quelques bouteilles de bon vin.

— De la venaison? Eh! mais non, cela est impossible. Je ne puis même vous engager à venir chez moi; le lundi et le mardi sont des jours sacrés. Mercredi, je dois être entendu dans une affaire importante. Mais un instant, le froid est fort vif, si la venaison pouvait se garder jusqu'à jeudi, et si vous ne quittiez pas plus tôt Édimbourg.....

—Vous voudriez dîner avec moi ce jour-là?

— Bien certainement.

— Eh bien! vous me décidez à exécuter le projet que j'avais conçu de passer la semaine dans cette ville. Si la venaison ne peut pas se garder, nous aurons quelque autre chose.

— Oh ! elle se gardera fort bien. Mais à présent, voici quelques billets que vous pourrez remettre à leurs adresses, si elles vous conviennent. Ce sont des lettres d'*introduction* que j'ai préparées pour vous ce matin. Adieu; mon clerc m'attend depuis une heure pour une information de tous les diables. Et M. Pleydell disparut avec agilité, prenant des allées et des passages qui, pour aller à la grande rue, étaient à la route ordinaire ce que le détroit de Magellan est au cap Horn.

En regardant les adresses des lettres que M. Pleydell lui avait laissées, Mannering vit avec plaisir qu'elles portaient les noms des hommes les plus illustres de l'Écosse : David Hume, Esq. (1), John Home (2), le docteur Ferguson (3), le docteur Black (4), lord Kaimes (5), John Clerk, Esq. d'Eldin (6), Adam Smith (7), le docteur Robertson (8).

— D'honneur, mon ami l'avocat a des connaissances choisies, pensa Mannering. Tous ces noms-là ont fait du bruit dans le monde. Un homme qui revient des Indes orientales doit tâcher de mettre un peu d'ordre dans sa tête et dans ses idées avant de se présenter devant eux.

(1) Ces noms historiques sont trop connus pour qu'il soit besoin de leur consacrer une longue note. David Hume est l'historien philosophe. — Éd.

(2) L'auteur de *Douglas*, etc. — Éd.

(3) Le moraliste. — Éd.

(4) Le chimiste. — Éd.

(5) Auteur d'une histoire de Rome. — Éd.

(6) Le jurisconsulte. — Éd.

(7) L'économiste. — Éd.

(8) L'historien. — Éd.

Il ne tarda pourtant pas à leur rendre sa visite; et nous regrettons de ne pouvoir détailler à nos lecteurs les plaisirs dont il jouit dans une société où l'on recevait toujours avec distinction les étrangers à qui leur esprit et leurs connaissances donnaient le droit d'y être admis. Peut-être dans aucun temps l'Écosse n'avait-elle offert une semblable réunion de talens aussi variés.

Le jeudi, M. Pleydell ne manqua pas de se rendre à l'auberge où logeait le colonel. La venaison était fort bonne, le vin excellent, et l'avocat, aussi bon convive que légiste éclairé, fit honneur à tous deux. Je ne sais pourtant si la présence de Sampson ne lui fit pas plus de plaisir encore que la bonne chère; sa tournure d'esprit lui ayant fourni le moyen, sans l'offenser en rien, de tirer de lui un véritable amusement, dont le colonel même ne put s'empêcher de prendre sa part, ainsi que deux amis qu'il avait aussi invités. La simplicité grave et laconique des réponses de Sampson aux questions insidieuses de l'avocat plaça la bonhomie de son caractère sous un point de vue qui ne s'était pas encore présenté aux yeux de Mannering. Il lui fit faire étalage d'une foule de connaissances profondes et abstraites et, généralement parlant, sans utilité réelle. L'avocat compara la tête de Dominus au magasin d'un prêteur sur gages, où l'on trouve des marchandises de toute espèce, mais si encombrées, et dans un tel désordre, que le propriétaire ne peut trouver jamais l'article dont il a besoin.

Mais si Sampson procura quelque amusement à l'avocat, celui-ci donna à son tour beaucoup d'exercice aux facultés réfléchissantes de Sampson. Plus Pleydell s'abandonnait à son esprit naturellement vif et caus-

tique, plus il devenait gai et pressant, plus Dominus le considérait avec la surprise qu'éprouve l'ours apprivoisé en voyant pour la première fois le singe qui va devenir son compagnon.

M. Pleydell se faisait un plaisir d'amener dans la conversation quelque sujet grave et sérieux sur lequel il prévoyait que Dominus voudrait prendre part à la discussion. Il le voyait avec délices préparer intérieurement l'artillerie de ses idées pour lui riposter, et ce que nous appellerons réduire en poudre, par le lourd attirail de son érudition, quelque proposition schismatique ou hérétique que l'avocat avait mise en avant; et tout à coup, lorsque Dominus faisait face à l'ennemi, celui-ci avait quitté son poste, et l'attaquait sur les flancs ou à l'arrière-garde.—Prodigieux! s'écria-t-il plusieurs fois, quand croyant marcher à une victoire certaine il trouvait le champ de bataille évacué. On juge bien qu'il ne lui en coûtait pas peu de travail pour former dans son esprit de nouvelles lignes de défense; il était, disait le colonel, comme une armée d'Indiens, formidable par le nombre, mais que l'on met facilement en désordre en faisant le mouvement de les attaquer par le flanc. Au total, Dominus, quoiqu'un peu fatigué par ces escarmouches continuelles, qui tenaient sur le qui-vive toutes les facultés de son esprit, regarda cette journée comme une des plus belles et des plus glorieuses de sa vie, et parla toujours de M. Pleydell comme d'un homme très-érudit et facétieux.

Peu à peu les autres convives prirent congé, et laissèrent ensemble nos trois amis. Leur conversation retomba sur le testament de mistress Bertram.

— Qui diable, dit l'avocat, a pu faire entrer dans la

cervelle de cette vieille haridelle de déshériter la pauvre Lucy, sous prétexte d'instituer pour héritier un prétendu jeune homme mort dès son enfance? Je vous demande pardon, M. Sampson; je ne faisais pas attention combien ce sujet vous affecte. Je me rappelle à présent que j'ai reçu de vous une déclaration dans cette affaire. Jamais, dans toute ma vie, je n'ai eu autant de peine à arracher trois mots de suite à une personne que j'interrogeais! Vous pouvez vanter vos bramines pythagoriciens ou silencieux, colonel, allez! je vous réponds que ce savant leur donnerait des leçons de taciturnité. Mais les mots du sage sont précieux, et ne doivent pas être lâchés inconsidérément.

— Il est sûr, dit Dominus en frottant ses yeux avec son mouchoir bleu, que ce jour a été bien triste pour moi. J'ai regretté l'heure de ma naissance; mais celui qui envoie le fardeau donne la force de le supporter.

Mannering saisit cette occasion pour prier M. Pleydell de lui faire part des circonstances qui avaient accompagné la disparition de l'enfant; et celui-ci, qui aimait beaucoup à parler d'affaires de jurisprudence criminelle, surtout quand il y avait joué un rôle, lui en fit un détail exact et presque minutieux.

— Et, au résultat, quelle est votre opinion? dit le colonel.

— Oh! que Kennedy a été assassiné. Ce n'est pas la première fois que l'on a vu sur cette côte des contrebandiers tuer un excise-man (1).

— Mais quelles conjectures formez-vous sur le sort de l'enfant?

(1) Un employé de l'*accise* ou *excise*. — Éd.

— Qu'il a été tué aussi. Il avait assez d'intelligence pour pouvoir rapporter ce qu'il avait vu, et ces misérables ne se feraient pas un scrupule de recommencer le massacre de Bethléem si leur intérêt l'exigeait.

Dominus poussa un profond gémissement, et s'écria: — Énorme !

— Cependant il est question aussi d'Égyptiens dans cette affaire; et, suivant ce que nous disait, après les funérailles de mistress Bertram, cet homme qui a l'air si grossier, si commun...

— Au fait, l'idée de mistress Margaret, que l'enfant vit encore, était fondée, disait-il, sur le rapport d'une Égyptienne. Je suis jaloux, colonel, de cet enchaînement d'idées. C'est une honte pour moi de ne pas avoir tiré cette conclusion. Il faut nous occuper à l'instant de cette affaire. Garçon! ah! courez vite chez la mère Wood dans Cowgate. Vous y trouverez Driver, mon clerc. Il est bien sûrement dans cette taverne avec quelques amis (car sachez, colonel, que mes employés sont, de même que moi, très-réguliers dans leurs irrégularités); vous lui direz de venir me trouver ici sans perdre une minute. S'il lui en coûte quelque amende avec ses convives, je la paierai.

— S'il est chargé de soutenir un caractère, le conservera-t-il ici?

— Ne parlons plus de cela, je vous prie. Il n'est pas temps de plaisanter: il faut que nous ayons des nouvelles de la terre d'Égypte. Que je tienne le fil le plus délié de cette trame compliquée, et vous verrez comme je saurai la débrouiller; je saurai faire sortir la vérité de la bouche de votre Bohémienne, comme on les appelle en France, mieux qu'un *monitoire* ou une *plainte*

de Tournelle. Ah! je sais comment il faut se conduire avec un témoin réfractaire.

Pendant que M. Pleydell s'étendait ainsi sur ses connaissances dans son état, le garçon revint avec M. Driver. Sa bouche était encore grasse du jus d'un pâté de mouton, et on voyait encore sur sa lèvre inférieure un reste de mousse du two-penny qu'il venait de boire, tant il avait mis d'empressement à se rendre aux ordres de M. l'avocat.

— Driver, il faut que vous me trouviez à l'instant même une femme, nommée Rebecca, qui demeurait chez mistress Bertram. Cherchez-la partout. Prenez des informations; mais, si vous avez besoin de M. Protocole, de Quid, le marchand de tabac, ou de quelque autre de ces gens, ne paraissez pas vous-même, envoyez-y quelque femme de votre connaissance; il y en a plus d'une qui ne demande qu'à vous obliger, n'est-ce pas? Lorsque vous l'aurez trouvée, dites-lui de se rendre chez moi, demain matin, à huit heures très-précises.

— Et quel motif lui donnerai-je? dit l'aide-de-camp.

— Celui que vous voudrez : est-ce à moi à vous fournir des mensonges? — Mais ayez bien soin qu'elle y soit à huit heures, comme je vous l'ai dit.

Le clerc sourit en grimaçant, fit un salut, et partit.

— C'est un gaillard intelligent. Il n'a pas son pareil pour suivre un procès. Il est en état d'écrire trois nuits de suite sous ma dictée sans dormir; ou, ce qui revient au même, il écrit en dormant aussi bien et aussi correctement que quand il est éveillé. Le drôle est rangé; ce n'est pas un de ces clercs qui changent de cabaret à chaque instant, aux trousses desquels il faut mettre

vingt personnes pour les trouver. Non, il est très-rangé; il a établi chez la mère Wood ses quartiers d'hiver près du feu, et son siège d'été près de la fenêtre; il ne fait pas d'autres voyages que d'aller d'une table à l'autre. C'est là qu'on le trouve toutes les fois qu'il n'a pas d'ouvrage. Je crois qu'il ne se déshabille jamais et ne se couche point. La bière lui tient lieu de tout, de nourriture, de boisson, de vêtemens, de lit, de bain, de.....

— Mais, d'après le lieu où il passe l'hiver et l'été, je craindrais fort qu'il ne fût pas toujours très en état de remplir ses fonctions.

— Lui! jamais la boisson ne l'en empêche, colonel; il écrirait des heures entières après qu'il ne peut plus parler. Je me rappelle qu'un soir on me fit appeler pour une affaire pressée. C'était un appel dont le délai allait expirer. J'avais bien dîné; c'était un samedi, et je n'étais pas trop disposé à commencer cette besogne. Cependant je me laissai persuader; je préparai papier, plumes et encre; j'examinai les pièces, mais il nous fallait Driver. C'est tout ce que purent faire deux hommes que de l'apporter où nous étions; car il n'avait plus ni mouvement ni parole. Eh bien! dès qu'on eut mis une plume entre ses doigts, placé du papier devant lui, et qu'il entendit ma voix, il se mit à écrire. Il est vrai qu'il fallut avoir quelqu'un auprès de lui pour tremper sa plume dans l'encre, parce qu'il ne voyait pas l'écritoire. Mais de ma vie je n'ai vu une pièce d'écriture plus nette.

— Mais le lendemain matin, dit le colonel en souriant, vous parut-elle encore aussi bien?

— Aussi bien? parfaite. Il n'y avait pas trois mots à y

changer, et je la fis partir par la poste de ce jour. Mais vous viendrez demain déjeuner avec moi, pour entendre ce que nous dira cette femme.

— Vous avez fixé l'heure bien matin !

— Je ne pouvais faire autrement. Si je n'étais pas à la chambre extérieure (1) à neuf heures précises, on me croirait frappé d'une attaque d'apoplexie, le bruit s'en répandrait, et je m'en ressentirais toute la session.

— Allons, je ferai un effort pour m'y rendre.

Ici la compagnie se sépara pour cette soirée.

Le lendemain, Mannering se trouva chez l'avocat à l'heure indiquée, tout en maudissant l'air humide de l'Écosse dans les matinées de décembre. Mistress Rebecca était déjà installée au coin du feu de M. Pleydell, avait devant elle une tasse de chocolat, et la conversation était engagée.

— Non, mistress Rebecca, je vous le proteste, mon dessein n'est nullement d'attaquer le testament de votre maîtresse, et je vous donne ma parole d'honneur que votre legs ne court aucun risque : vous l'avez mérité par votre conduite avec mistress Bertram, et je voudrais qu'il fût du double.

— Sûrement, monsieur, il n'est pas bien de répéter ce que l'on a entendu. Vous avez vu comment ce malhonnête Quid m'a fait de mauvais complimens, et a répété des propos en l'air que j'avais tenus devant lui. Mais si je me permettais de parler librement devant vous, qui sait ce qui pourrait en résulter ?

— Soyez tranquille, ma bonne Rebecca, mon carac-

(1) Tribunal d'un des juges de la cour des sessions, espèce de tribunal de première instance. Voyez une note de l'*Antiquaire*, tom. 1er, ch. IV. — Éd.

tère est votre sauvegarde; et votre âge, votre extérieur, vous permettent de parler aussi librement qu'un poète érotique, sans courir aucun danger.

— Eh bien, monsieur, puisque vous m'assurez que je ne cours aucun risque, voici l'histoire dont il s'agit. Vous saurez qu'il y a un an, non, un peu moins, je crois, on conseilla à ma maîtresse d'aller passer quelque temps à Gilsland pour dissiper une mélancolie qui la tourmentait. On commençait à parler dans le monde de la ruine de M. Ellangowan, et cela la chagrinait beaucoup, parce qu'elle était fière de sa famille, quoiqu'elle ne fût pas toujours d'accord avec M. Bertram, et surtout depuis deux ou trois ans. Il lui demandait souvent à lui emprunter de l'argent, et elle ne se souciait pas de lui en prêter, parce qu'il ne lui était pas facile de le rendre, de manière qu'ils avaient à peu près rompu ensemble. Quelqu'un lui dit à Gilsland que le bien de M. Bertram allait être vendu; et vous auriez dit depuis ce moment-là qu'elle avait conçu de l'aversion pour miss Lucy; car elle me répétait souvent: — Ah! Rebecca, si cette sotte créature de Lucy, qui ne sait pas empêcher son imbécile de père de faire des sottises, était aussi bien un garçon, on ne pourrait pas vendre ce domaine pour payer les dettes du vieux fou! Et elle me le répétait tant et tant, que j'étais lasse de l'entendre. Un jour, en nous promenant dans une prairie, sur le bord d'une rivière, elle vit comme un troupeau d'enfans; leur père se nommait Mac-Crosky. Elle s'écria: — N'est-ce pas une honte que chaque manant ait un fils et un héritier, et qu'il n'y ait pas un descendant mâle dans la famille d'Ellangowan! Il y avait derrière nous une vieille Égyptienne, une femme d'un air..... je

n'ai jamais vu sa pareille. — Et qu'est-ce qui ose dire, s'écria-t-elle, qu'il n'y a pas d'héritier mâle dans la famille d'Ellangowan? Ma maîtresse se retourna sur-le-champ : elle avait le verbe très-haut, et sa réponse était toujours prête. — C'est moi, dit-elle, qui le dis, et qui le dis avec bien du chagrin. La vieille Égyptienne lui prit la main. — Je vous connais, lui dit-elle, quoique vous ne me connaissiez pas; mais, aussi sûr que le soleil est dans les cieux, que l'eau de cette rivière coule dans la mer, et qu'une oreille est là qui nous entend toutes deux, Henry Bertram, que l'on croit avoir été tué à la pointe de Warroch, n'y a point péri. Il avait des dangers à courir jusqu'après sa vingt-unième année. Cela est vrai; mais, s'il vit et si je vis, vous entendrez parler de lui cet hiver, avant que la neige couvre pendant deux jours le mont de Singleside. Ma maîtresse mettait la main dans sa poche. — Je n'ai pas besoin de votre argent, dit l'Égyptienne, vous croiriez que je veux vous tromper. Adieu, jusqu'après la saint Martin. Alors elle s'en alla.

— N'était-ce pas une femme d'une très-grande taille? dit le colonel.

— N'avait-elle pas les cheveux noirs, les yeux noirs et une cicatrice sur le front? dit l'avocat.

— C'était la plus grande femme que j'aie vue. Ses cheveux étaient aussi noirs que la nuit, si ce n'est aux endroits où ils commençaient à grisonner; et elle avait au-dessus du sourcil une entaille où vous auriez pu mettre le bout du doigt. Je défie bien qu'on l'oublie quand on l'a vue une fois. Je suis moralement sûre que c'est d'après ce que lui a dit cette Égyptienne que ma maîtresse a fait son testament; car elle avait pris un dé-

goût pour miss Lucy, et cela ne fit qu'augmenter quand elle lui eut envoyé une somme de vingt livres (1); car elle disait que c'était peu que miss Bertram, n'étant qu'une fille au lieu d'être un garçon, laissât passer le domaine d'Ellangowan en des mains étrangères, qu'elle allait encore, par sa pauvreté, devenir une charge et une honte pour les Singleside. J'espère, malgré cela, que le testament de ma maîtresse est bon. Il serait bien dur pour moi de perdre mon petit legs. Je n'avais d'elle que des gages très-minces, je vous le jure.

L'avocat l'assura de nouveau qu'elle n'avait rien à craindre à ce sujet, et lui demanda des nouvelles de Jenny Gibson. Il apprit qu'elle allait partir avec Dinmont. — Et j'en vais faire autant, ajouta-t-elle, puisqu'il a été assez honnête pour m'y engager. Ce sont de braves gens, ces Dinmont, quoique ma maîtresse n'aimât point beaucoup à parler de cette parenté. Mais elle aimait infiniment les jambons qu'ils lui envoyaient, et les fromages, et les canards, et les chaussons et les mitaines de laine d'agneau. Oh! pour cela, elle le recevait avec plaisir.

M. Pleydell ayant congédié Rebecca, — Je crois, dit-il au colonel dès qu'elle fut partie, je crois que je connais l'Égyptienne.

— J'allais vous en dire autant, dit le colonel.

— Et son nom? dit l'avocat.

— Est Merrilies, dit Mannering en l'interrompant.

— Comment savez-vous cela? dit l'avocat au militaire en le regardant avec un air de surprise comique.

Mannering répondit qu'il avait connu cette femme

(1) 480 liv. — Éd.

quand il avait été à Ellangowan, vingt ans auparavant, et il fit part à son ami le légiste de toutes les particularités remarquables de cette visite.

M. Pleydell écouta avec une grande attention.

— Je me félicitais, lui dit-il, d'avoir fait la connaissance d'un théologien profond en M. Sampson ; mais je ne m'attendais pas à trouver dans son patron un disciple des Albumazar et des Messhala. J'ai pourtant la ferme persuasion que cette Égyptienne pourrait nous en dire plus que ce qu'elle sait par l'astrologie ou la seconde vue. Je l'ai eue entre mes mains dans le temps, et je n'en pus rien tirer; mais je vais écrire à Mac-Morlan de remuer ciel et terre pour la trouver. J'irai volontiers à Kippletringan pour assister à son interrogatoire. Je suis toujours membre de la justice de paix de ce comté, quoique je ne sois plus shériff. Je n'ai jamais eu rien plus à cœur que de pouvoir découvrir et les auteurs du meurtre de Kennedy, et le sort du malheureux enfant. Je vais écrire aussi au shériff de Roxhburghshire, et à un juge de paix très-actif dans le Cumberland.

— J'espère que, quand vous viendrez dans ce pays, vous établirez votre quartier-général à Woodbourne.

— Bien certainement! je craignais que vous ne m'en fissiez la défense. Mais déjeunons promptement, ou j'arriverai trop tard.

Le lendemain les nouveaux amis se séparèrent, et le colonel retourna chez lui sans qu'il lui arrivât en chemin aucune aventure qui mérite d'être rapportée.

CHAPITRE XL.

« Où chercher un asile, où trouver le repos?
» Faudra-t-il succomber sous le poids de mes maux?
» Jeune homme infortuné, quel chemin vas-tu suivre?
» Chacun d'eux au trépas, à tes bourreaux te livre.

Les Femmes contentes.

Notre histoire nous rappelle un moment à l'époque où le jeune Hazlewood fut blessé. Dès que cet accident fut arrivé, les suites qui pouvaient en résulter pour Julie et pour lui-même se présentèrent en foule à l'esprit de Brown. Se croyant bien certain de pouvoir établir que ce malheur était arrivé sans le concours de sa volonté, il n'en craignait pas pour lui des conséquences bien sérieuses; mais être arrêté dans un pays étranger, sans aucun moyen de prouver qui il était, ni quel rang il occupait dans l'armée, était un inconvénient auquel il jugeait à propos de se soustraire. Il résolut donc de se

retirer sur la côte de l'Angleterre la plus voisine, et d'y rester caché jusqu'à ce qu'il eût reçu des fonds de son agent, et des lettres de ses amis du régiment. Alors il était déterminé à se montrer, pour offrir au jeune Hazlewood et à ses amis toutes les explications qu'ils pourraient désirer.

Dans ce dessein, après avoir quitté l'endroit où était arrivé ce funeste événement, il marcha sans s'arrêter jusqu'à la petite ville que nous avons nommée Portanferry, mais que le lecteur chercherait en vain sous ce nom sur la carte d'Écosse. Une grande barque découverte allait en partir pour le petit port d'Allonby, dans le Cumberland. Brown s'y embarqua, et résolut de se fixer dans cette dernière ville jusqu'à ce qu'il eût reçu d'Angleterre des lettres et de l'argent.

Pendant ce court trajet, il entra en conversation avec le pilote, qui était aussi le propriétaire de la barque: c'était un vieillard encore vert qui, comme tous les pêcheurs de cette côte, avait de temps en temps pris part au commerce de contrebande. Après avoir parlé de divers objets d'un intérêt secondaire, Brown parvint à faire tomber l'entretien sur le colonel Mannering et sa famille. Le marinier avait entendu parler de l'affaire des contrebandiers, et il blâmait leur conduite.

— Ce n'est pas là bien jouer, disait-il; ils se mettront tout le pays sur les bras. Non, non, ce n'est pas ainsi que je me conduisais avec les officiers du roi. Ils me saisissaient une cargaison! eh bien, tant mieux pour eux. En amenais-je une à bon port, tant mieux pour moi. Non, il ne faut pas que les faucons se mangent.

— Et le colonel Mannering?.....

— Il n'a pas été trop sage de s'en mêler; ce n'est pas

que je le blâme d'avoir sauvé la vie des jaugeurs; il a bien fait. Mais convient-il à un gentilhomme de se battre pour faire perdre à de pauvres gens quelques balles de thé et quelques barils d'eau-de-vie? Ah! c'est un homme riche; c'est un officier, et ces gens-là font tout ce qu'ils veulent avec de pauvres diables comme nous.

— Et sa fille, dit Brown dont le cœur battait vivement, va épouser, m'a-t-on dit, un jeune homme d'une famille distinguée de ces environs?

— Quoi! M. Hazlewood? Non, non; c'est du bavardage. Tous les dimanches, autrefois, il reconduisait chez elle, après l'office, la fille de feu lord Ellangowan; et ma fille Peggy, qui sert à Woodbourne, m'a assuré qu'il ne pense pas plus que vous à miss Mannering.

Regrettant amèrement la précipitation avec laquelle il avait cru cette fausse nouvelle, Brown apprit cependant avec un bien vif plaisir que les soupçons qu'il avait conçus sur la fidélité de Julie étaient sans fondement. Mais combien ne devait-il pas avoir perdu dans son opinion! Que pensait-elle? Il devait être à ses yeux un homme qui ne savait ménager ni sa sensibilité ni les intérêts de leur tendresse mutuelle! Les liaisons du vieillard avec la famille Woodbourne parurent lui offrir un assez bon moyen pour correspondre avec Julie, et il se décida à en profiter.

— Votre fille sert à Woodbourne, m'avez-vous dit? J'ai connu miss Mannering dans les Indes; et, quoique je me trouve à présent dans une situation bien inférieure à la sienne, j'ai tout lieu d'espérer qu'elle voudrait bien s'intéresser en ma faveur. J'ai eu le malheur d'avoir une querelle avec son père, sous les ordres de qui je servais, et je suis sûr que sa fille s'emploierait volontiers pour

me réconcilier avec lui. Votre fille pourrait peut-être se charger de lui remettre une lettre sans que son père en fût informé.

Le vieillard promit que la lettre serait remise secrètement. En conséquence, dès qu'ils furent arrivés à Allonby, Brown écrivit à miss Mannering pour lui témoigner tous ses regrets de la scène qui s'était passée devant ses yeux, et la supplier de lui fournir les moyens de plaider sa cause devant elle, et d'obtenir son pardon. Il ne jugea pas à propos d'entrer dans le détail des circonstances qui l'avaient induit en erreur, et tâcha de s'exprimer en termes assez équivoques pour que sa lettre, si elle venait à tomber en d'autres mains, ne pût être ni comprise, ni faire deviner quel était celui qui écrivait. Le vieillard se chargea de la remettre à sa fille; et comme lui ou sa barque devait faire incessamment un nouveau voyage à Allonby, il lui promit en outre de lui faire tenir la réponse, si miss Mannering jugeait à propos d'en faire une.

Notre voyageur persécuté chercha alors à Allonby un logement convenable à l'état momentané de ses finances, et au désir qu'il avait de n'être pas remarqué. Dans cette vue, il prit le nom de son ami Dudley, et se fit passer pour peintre, sachant assez bien manier le pinceau pour que son hôte ne pût concevoir aucun doute à cet égard. Il dit qu'on lui enverrait son bagage de Wigton, et, se tenant renfermé autant que possible, il attendit impatiemment la réponse aux lettres qu'il avait écrites à son agent, à son ami Delaserre, et à son lieutenant-colonel. Il mandait au premier de lui envoyer de l'argent, conjurait le second de faire tout au monde pour venir le joindre, et priait le troisième de lui envoyer un certifi-

cat constatant le grade qu'il occupait dans son régiment, et la conduite qu'il y avait tenue, désirant par là se mettre en état de prouver son rang comme militaire, et sa moralité comme homme privé.

L'inconvénient résultant du défaut d'argent qu'il était sur le point d'éprouver le frappa si vivement, qu'il écrivit aussi à Dinmont à ce sujet, pour lui demander un prêt momentané de quelques guinées. Il n'était éloigné de sa demeure que de soixante à soixante-dix milles, et il ne doutait pas qu'il n'en reçût une réponse aussi prompte que favorable. Il n'avait pas oublié de lui marquer qu'il avait été volé de tout son bagage depuis qu'il l'avait quitté.

Pour excuser le retard qu'éprouvèrent les réponses qu'il attendait avec tant d'impatience, il est bon de faire observer que le service de la poste se faisait alors avec bien moins d'activité que depuis les améliorations qu'y a introduites M. Palmer. Quant au brave Dinmont, comme il ne recevait tout au plus qu'une lettre tous les trois mois, sa correspondance restait quelquefois des mois entiers sur le comptoir du buraliste, avec des petits pains, des pamphlets, du pain d'épices ou des chansons, selon le commerce que faisait le maître de la poste aux lettres. Ce n'était que lorsqu'il avait quelque procès qu'il envoyait très-exactement chercher les paquets qui pouvaient arriver à son adresse; et il n'en avait aucun en ce moment, son affaire contre Jack de Dawston-Cleugh n'étant pas encore entamée. Enfin, pour faire parvenir une lettre à la distance d'environ trente milles, on était alors en usage de la promener pendant plus de deux cents, ce qui réunissait les avantages d'ajouter quelques sous aux produits des postes, de faire prendre l'air à la

lettre, et d'exercer la patience des correspondans. Toutes ces circonstances firent que Brown resta plusieurs jours à Allonby sans recevoir de réponse; et sa bourse, quoique ménagée avec la plus stricte économie, commençait à devenir fort légère, lorsqu'un jeune pêcheur lui remit la lettre suivante :

« Vous vous êtes conduit avec la plus cruelle indiscrétion; vous m'avez prouvé quelle confiance je dois avoir en vos protestations : Rien ne vous est plus cher, disiez-vous, que mon repos et mon bonheur. Votre impardonnable vivacité a failli coûter la vie à un jeune homme plein d'honneur et de mérite. N'en est-ce pas assez? Dois-je ajouter que moi-même j'ai été malade des suites de votre violence? Ai-je besoin de vous dire que les conséquences qui pouvaient en résulter pour vous n'étaient pas ce qui m'alarmait le moins, quelque peu de raison que vous m'eussiez donné pour m'en inquiéter. Le C. est absent pour quelques jours. M. H. est presque entièrement guéri, et j'ai lieu de penser que les soupçons ne se portent pas du côté où ils devraient tomber. Cependant gardez-vous de paraître ici. Nous avons éprouvé des accidens d'une nature trop violente, pour que je puisse songer à renouer une liaison qui nous a plusieurs fois menacés d'une catastrophe funeste. Adieu donc : croyez que personne ne désire plus sincèrement votre bonheur que

J. M. »

Cette lettre contenait cette espèce d'avis qui souvent paraît calculé pour nous inspirer la résolution de faire tout le contraire de ce qu'on nous recommande. Tel est au moins l'effet qu'elle produisit sur l'esprit de Brown.

A peine l'eut-il lue qu'il demanda au jeune pêcheur s'il venait de Portanferry.

— Sans doute. Je suis le fils du vieux William Johnston, et cette lettre m'a été donnée par ma sœur Peggy, qui a soin du linge à Woodbourne.

— Et quand y retournez-vous, mon cher ami?

— Ce soir à la marée.

— Je partirai avec vous; mais je ne veux pas aller jusqu'à Portanferry. Pourrez-vous me mettre à terre sur la côte?

— Rien n'est plus facile.

Quoique le prix des denrées de toute espèce ne fût pas très-cher à cette époque, lorsque Brown eut acquitté son loyer, ses dépenses, et se fut pourvu d'un nouvel habit, emplette indispensable autant pour être moins facilement reconnu, que parce que le sien n'était plus dans un état présentable, sa bourse se trouva presque à sec. Il laissa au bureau de la poste un avis pour qu'on lui renvoyât ses lettres à Kippletringan, et il se disposa à se rendre en cette ville pour y réclamer ce qu'il avait laissé entre les mains de mistress Mac-Candlish. Il sentait aussi que son devoir exigeait qu'il cessât de se cacher aussitôt qu'il aurait en main les preuves de son nom et de son état, et son dessein était alors d'offrir au jeune Hazlewood toutes les réparations qu'il se croirait en droit d'exiger d'un officier au service du roi. — A moins qu'il ne soit aveuglé par un injuste ressentiment, disait-il, il doit convenir que ma conduite a été la suite nécessaire des menaces qu'il m'avait faites.

Le voilà donc encore une fois embarqué sur le détroit de Solway. Il pleuvait, le vent était contraire, et la marée ne leur était pas d'un grand secours; la barque

était pesamment chargée d'un grand nombre de marchandises, dont une bonne partie était sans doute de contrebande, et tirait beaucoup d'eau. Le voyage n'était donc pas sans danger. Brown, élevé dans la marine, mit la main à la manœuvre, et fut d'autant plus utile au pilote pour gouverner son bâtiment, que le vent augmentait et qu'il soufflait en sens contraire aux courans rapides qui règnent sur cette côte. Enfin, après avoir manœuvré toute la nuit, ils se trouvèrent le matin dans une jolie baie sur le rivage d'Écosse. Le ciel s'était éclairci, le temps était plus doux, et la neige qui avait long-temps couvert la terre était entièrement fondue. Les montagnes que l'on apercevait dans le lointain conservaient encore leur blanche parure; mais la plaine n'en offrait plus aucune trace, et en dépit de l'hiver la vue du rivage n'était pas sans intérêt. A droite et à gauche la côte, variant à l'infini sa courbure, formait différentes anses, et décrivait une ligne agréablement diversifiée. Ici elle était bordée de roches escarpées qui s'avançaient dans la mer; là les sables de la mer, s'élevant graduellement, semblaient vouloir se confondre avec les prairies qu'ils allaient joindre. Divers bâtimens réfléchissaient les rayons obliques du soleil de décembre, et des bois, quoique dépouillés de feuilles, ajoutaient encore un charme à la beauté de ce paysage. Brown sentit s'éveiller en lui ce vif intérêt que le spectacle de la nature ne manque jamais de faire naître dans une ame délicate, quand il s'ouvre tout à coup à vos yeux après l'ennui d'un voyage fait pendant une nuit obscure. Peut-être, car qui peut analyser ce sentiment inexplicable qui fait qu'une personne née dans les montagnes est toujours attachée à ces amis de son en-

fance? peut-être quelques souvenirs confus, produisant sur lui un effet dont il avait oublié la cause, se mêlaient-ils au plaisir que lui faisait éprouver le tableau qu'il avait devant les yeux.

— Et quel est, dit Brown au pilote de la barque, le nom de ce beau cap qui, tout couvert de bois, avance jusque dans la mer ses rivages en pente, ses collines boisées, et ferme le côté droit de la baie?

— C'est la pointe de Warroch, répondit-il.

— Et ces ruines, au bas desquelles j'aperçois une maison? elles paraissent considérables.

— C'est la vieille Place; et la maison au-dessous est la Place neuve. Voulez-vous aborder en cet endroit?

— Oui, de tout mon cœur. Je serai charmé de visiter ces ruines; et alors je continuerai mon voyage.

— Elles ne sont pas là pour rien. Vous voyez cette grosse tour; eh bien, elle sert à guider les marins, aussi bien que Ramsay dans l'île de Man, et la pointe d'Ayr. On dit qu'on s'y est bien battu, il y a long-temps.

Brown voulait lui demander d'autres détails, mais un pêcheur n'est pas un antiquaire; il ne put répéter que ce qu'il avait dit.

— J'en apprendrai davantage, dit Brown, quand je serai à terre.

La barque continua sa course jusqu'au cap sur le sommet duquel était située la vieille tour, qui, du milieu des ruines qui l'entouraient, semblait encore vouloir dominer la baie, dont les eaux étaient toujours un peu agitées (1). — Je crois, dit le jeune pêcheur, que vous pourrez aborder ici sans risquer de vous

(1) Voyez la vignette de ce volume. — Éd.

mouiller les pieds. Il y a là un endroit qui était destiné à leurs barques et à leurs galères il y a bien long-temps ; et de là on trouve un escalier étroit qui conduit sur le roc. La lune m'a vu plus d'une fois débarquer là des marchandises.

Pendant qu'il parlait ainsi, ils tournèrent une pointe de rocher et trouvèrent un petit port, formé par la nature et agrandi par les soins des anciens propriétaires du château, qui, comme l'avait dit le pêcheur, avaient jugé nécessaire d'avoir une espèce de havre pour leurs barques et leurs chaloupes, car aucun vaisseau marchand n'aurait pu y aborder. Les deux pointes de rocher qui en formaient l'entrée étaient si voisines l'une de l'autre, qu'elles ne donnaient passage qu'à une seule barque à la fois. De chaque côté on voyait encore deux énormes anneaux de fer, solidement fixés dans le roc. Suivant la tradition, on y passait toutes les nuits une grosse chaîne retenue par un fort cadenas, pour mettre en sûreté le havre et la flottille qu'il renfermait. A l'aide du ciseau et de la pioche une espèce de quai avait été construit. Le roc était si dur, qu'un homme travaillant à cet ouvrage aurait pu, disait le pêcheur, rapporter le soir dans son bonnet tout ce qu'il en avait détaché pendant la journée. Ce petit quai communiquait à l'escalier dont nous avons déjà parlé, et qui montait au vieux château ; on pouvait même du rivage gagner le quai en grimpant sur les rochers.

— Vous ferez bien de descendre à terre en cet endroit, dit le pêcheur ; la côte est belle, et plus loin elle est fort escarpée. Non, non ! ajouta-t-il en refusant l'argent que Brown lui offrait, vous avez bien gagné votre passage ! vous avez travaillé plus fort que pas un

de nous ! Adieu ; bon voyage ! En parlant ainsi il gagna le large, alla débarquer sa cargaison de l'autre côté de la baie, et laissa Brown sur le rivage au-dessous des ruines, ayant sous le bras un petit paquet contenant les objets de toilette les plus nécessaires et qu'il avait été obligé d'acheter à Allonby.

C'était ainsi qu'inconnu à lui-même, dans des circonstances pénibles, sinon alarmantes, n'ayant pas un ami à plus de cent milles à la ronde, accusé d'un crime capital, et, ce qui n'était pas le moindre inconvénient, se trouvant presque sans argent, notre voyageur errant s'approchait des débris d'un château où ses ancêtres avaient joui d'une puissance presque royale.

CHAPITRE XLI.

« Je vous revois enfin, antiques monumens,
» Tours superbes jadis, murs détruits par le temps;
» Qu'est devenue, hélas! votre ancienne puissance
» Tout ce bruit, cet éclat, cette magnificence
» Dont vous étiez témoins quand un voisin baron
» Rendait dans votre enceinte hommage à ma maison? »

WALPOLE. *La Mère mystérieuse.*

BROWN, ou pour mieux dire Bertram, car nous lui donnerons désormais ce nom, puisqu'il a mis le pied sur le domaine de ses ancêtres, entra dans le vieux château par une poterne, où l'on voyait encore des traces de la fermeture solide dont elle était garnie autrefois. Il admira la force des murs qui subsistaient encore, la magnificence qu'annonçaient les ruines, et l'immense étendue de terrain que ces bâtimens avaient couvert. Il remarqua dans deux chambres voisines l'une de l'autre des traces qui indiquaient qu'elles avaient été

récemment habitées. Dans la moins large étaient des bouteilles vides, des os à demi-rongés, des restes de pain; dans l'autre, dont la porte encore très-solide était restée ouverte, il trouva une assez grande quantité de paille. Dans toutes deux il vit qu'on avait allumé du feu depuis peu de temps. Comment aurait-il pu s'imaginer que des circonstances si triviales pussent avoir un rapport si direct à son bonheur, à son honneur, à sa vie?

Après avoir satisfait sa curiosité en visitant à la hâte tout l'intérieur, Bertram sortit par la grande porte qui donnait du côté du nouveau château, et s'arrêta pour jouir un instant de la belle vue qui s'offrait à ses yeux. Ayant inutilement cherché à deviner la position de Woodbourne, et s'étant à peu près assuré de celle de Kippletringan, il se retourna pour jeter un dernier regard sur les ruines majestueuses qu'il allait quitter. Il admira l'effet pittoresque que produisaient les tours dont les murs massifs semblaient rendre encore plus ténébreux le passage de la porte voûtée par lequel on sortait du château. Les armes de la famille des Ellangowan étaient encore gravées sur la pierre du fronton. C'étaient trois têtes de loup placées diagonalement sur un fond d'azur, et sous lesquelles était un loup percé d'une flèche. Ils avaient pour support de chaque côté un sauvage tenant à la main un chêne déraciné (1).

Suivant le cours des idées que ce spectacle devait naturellement faire naître : — Les descendans des anciens barons qui ont bâti ce château, pensait Bertram,

(1) Ces armes sont décrites en termes exacts de blason dans le texte. — Éd.

en sont-ils encore propriétaires, ou sont-ils errans, ignorant peut-être le nom et le pouvoir de leurs aïeux? Leur héritage a-t-il passé en des mains étrangères? Pourquoi la vue de certains objets éveille-t-elle des idées qui semblent appartenir à des songes vagues et à d'obscurs souvenirs, tels que mon vieux bramine Moonshie les aurait attribués à une vie précédente? Est-ce que les visions que nous offre confusément le sommeil sont rappelées à notre mémoire par les objets qui ressemblent aux fantômes qu'il a présentés à notre imagination? Combien de fois, en nous trouvant dans une société tout-à-fait nouvelle pour nous, n'arrive-t-il pas que les interlocuteurs, le sujet dont ils parlent, le lieu où ils se trouvent, nous paraissent ne pas être tout-à-fait nouveaux pour nous, et nous font même pressentir ce que nous allons entendre? C'est précisément ce qui m'arrive en contemplant ces ruines. Je ne puis m'empêcher de penser que ces tours massives, cette porte voûtée, ces débris, ces montagnes, ne me sont pas étrangers! Serait-il possible que je les eusse vus dans mon enfance? Serait-ce dans leurs environs que je dois chercher ces amis dont mon cœur a conservé un tendre souvenir, quoique bien imparfait, et que j'ai changés si jeune encore pour des maîtres si durs? Cependant Brown, qui, je crois, ne m'aurait pas trompé, m'a toujours dit que j'avais été enlevé sur les côtes de l'est, après une escarmouche dans laquelle mon père a péri, et à l'appui de son assertion une scène sanglante s'est toujours présentée à mon imagination.

Le hasard voulut que l'endroit où s'était arrêté Bertram pour se livrer à ces réflexions fût précisément celui où son père était mort: il était remarquable par

un gros et vieux chêne, le seul qui se trouvât en ce lieu, et que les habitans appelaient le chêne de la justice, parce que c'était là que les barons d'Ellangowan faisaient faire leurs exécutions. Il voulut aussi, et cet incident est remarquable, que Glossin se promenât le matin dans le même endroit avec un homme qu'il consultait sur des réparations et des augmentations qu'il avait dessein de faire au nouveau château. Ne trouvant pas un grand plaisir à voir des ruines qui ne servaient qu'à lui en rappeler les anciens propriétaires, il avait le projet de faire servir une partie de ces débris à ses nouvelles constructions. Il s'avança donc, suivi de l'arpenteur qui l'accompagnait le jour de la mort du vieux Ellangowan, et qui était aussi une espèce d'architecte que Glossin employait sous ses ordres; car pour dresser les plans, etc., il ne s'en rapportait qu'à lui-même. Bertram avait le dos tourné de leur côté, et était caché par le tronc du vieux chêne, de manière qu'ils ne purent le voir avant d'être près de lui.

— Oui, monsieur, disait Glossin à son compagnon, ce qui subsiste encore des murs du vieux château, forme, comme je vous l'ai dit, un carré parfait; et, quand tout sera détruit, cela n'en vaudra que mieux pour le pays, car ce n'était plus qu'une retraite pour les contrebandiers. A ces mots, Bertram, qui n'était qu'à deux pas, se retourna vers lui. — Quoi! monsieur, lui dit-il, vous voudriez détruire ce château?

Sa taille, sa figure, sa voix, tout son extérieur offrait un portrait si frappant de son père dans sa jeunesse, que Glossin, entendant cette exclamation, et voyant l'image de son ancien patron apparaître tout à coup sur le lieu même où il avait presque en sa présence rendu

le dernier soupir, crut un instant que la tombe avait lâché sa proie. Il recula deux ou trois pas, comme frappé d'un coup mortel et imprévu. Il retrouva cependant bientôt sa présence d'esprit, et reconnut sur-le-champ que ce n'était pas une ombre qui s'offrait à ses yeux, mais un homme dont il avait causé les malheurs, et que la moindre inattention de sa part pouvait conduire à la connaissance de ses droits, et aux moyens de les faire valoir contre lui. Mais ses idées étaient tellement troublées par le choc qu'il avait reçu, que les premiers mots qu'il prononça se ressentirent de ses alarmes.

—Au nom du ciel, comment êtes-vous venu ici?

—Ici, monsieur? j'ai débarqué il y a un quart d'heure dans la petite baie qui est au bas de ce roc, et je consacrais un moment de loisir à examiner ces belles ruines. Je me flatte qu'il n'y a pas d'indiscrétion?

—D'indiscrétion? Non, monsieur, dit Glossin, qui était parvenu à réprimer les mouvemens qui l'agitaient; vous êtes bien le maître, comme toute personne honnête, de satisfaire votre curiosité. En même temps il dit un mot à l'oreille de son compagnon, qui disparut à l'instant.

—Je vous remercie; monsieur, on m'a dit que ces bâtimens se nommaient la vieille Place?

—Oui, monsieur, pour la distinguer du nouveau château dans lequel je demeure là-bas.

On remarquera que pendant le dialogue qui va suivre, Glossin avait d'une part un grand désir de s'assurer si Bertram avait conservé quelque souvenir des lieux où il avait passé les premières années de sa vie, et de l'autre une crainte excessive d'aider sa mémoire par une phrase,

un nom, une anecdote qui pût réveiller ses idées encore endormies. Il souffrit pendant cet entretien toutes les tortures qu'il méritait si bien; mais semblable à ces Indiens de l'Amérique septentrionale, son orgueil et son intérêt lui donnèrent la force de supporter les souffrances que lui faisaient endurer la haine, le soupçon, la crainte, et les remords de sa conscience.

—Je voudrais savoir le nom de la famille à qui cette propriété appartient.

—Elle est à moi, monsieur, et mon nom est Glossin.

— Glossin! Glossin! répéta Bertram, comme si ce nom n'eût pas été celui auquel il se serait attendu. Pardonnez-moi, monsieur, je suis sujet à de grandes distractions. Oserais-je vous demander s'il y a long-temps que ce domaine est dans votre famille?

—Ce château a été construit anciennement par une famille nommée Mac-Dingawaie, dit Glossin, qui ne voulut pas prononcer le nom de Bertram, de peur d'éveiller des souvenirs qu'il était si intéressé à laisser assoupis, et cherchant à éluder la question par une réponse évasive.

—Et comment lisez-vous la devise à demi effacée qui est gravée sur cet entablement au-dessous de ces armoiries?

—Je... je... ne saurais trop vous dire.

—Il me semble que j'y lis : *Notre droit fait notre force.*

—Oui, quelque chose de semblable.

— Puis-je vous demander, monsieur, si c'est la devise de votre maison?

—N... non... non; ce n'est pas la mienne..., c'est, je crois, celle des anciens propriétaires. La mienne... car j'ai eu une correspondance à ce sujet avec M. Cumming, généalogiste à Édimbourg, et il m'a mandé que la de-

vise des Glossin était autrefois : *Notre force fait notre droit* (1).

— S'il y a quelque incertitude sur ce sujet, monsieur, vous devriez prendre l'ancienne devise, qui me paraît la meilleure des deux.

Glossin, dont la langue commençait à s'attacher à son palais, ne répondit que par un signe de tête.

— La mémoire, dit Bertram en contemplant toujours les armoiries et la devise, et ayant l'air tantôt de s'adresser à Glossin, tantôt de se parler à lui-même; la mémoire produit quelquefois des effets bien singuliers. Cette devise vient de me rappeler tout à coup un fragment d'une vieille prophétie, chanson ou ballade, que je ne sais où j'ai apprise. Tenez, le voilà :

« Il faut que la nuit s'éclaircisse
Et le bon droit triomphera.
Avec la force et la justice,
Lorsque Bertram......... »

Je ne puis me rappeler le dernier vers, c'est une rime en *a;* mais je ne me souviens pas du mot qui précède.

— Au diable soit ta mémoire! pensa Glossin; elle ne te sert que trop bien.

— Il y a d'autres vers que je cherche à me rappeler. Dites-moi, monsieur, connaît-on dans ces environs une vieille ballade où il est question de la fille d'un roi de l'île de Man qui épouse un chevalier écossais?

— Je suis le dernier homme du monde à consulter pour les légendes et les antiquités.

— Bien certainement, j'ai su cette ballade d'un bout

(1) Celui qui *le* prend *le* rend légitime. — Tr.

à l'autre dans mon enfance. Il faut que vous sachiez, monsieur, que j'ai quitté l'Écosse étant bien jeune, et ceux qui m'ont élevé ont toujours travaillé à effacer de ma mémoire toutes les traces qu'elle pouvait conserver de mon pays natal, probablement parce qu'un désir d'enfant me poussait toujours à m'échapper.

— Fort naturel! dit Glossin en faisant les plus grands efforts pour procurer à sa bouche une ouverture de quelques lignes, de manière que le son de sa voix ressemblait à un murmure étouffé, et était bien éloigné du ton plein et élevé avec lequel il s'exprimait habituellement. Sa taille se rappetissait; il ne semblait plus que l'ombre de lui-même. Il avançait un pied, s'arrêtait, regardait derrière lui d'un air d'impatience, levait les épaules, s'amusait avec les boutons de son gilet, croisait les bras; enfin il offrait tout l'extérieur d'un vil coquin, craignant à chaque instant l'arrivée du rayon qui doit éclairer sa bassesse. Entraîné par le cours de ses propres réflexions, Bertram n'y faisait pas la moindre attention, et tout en lui parlant il n'était occupé que des souvenirs et des sensations confuses qui l'agitaient. — Quoique élevé en Hollande, dit-il, je n'ai pas perdu l'habitude de ma langue naturelle, parce que la plupart des marins que je voyais étaient anglais, et je me souviens que quand j'étais seul je chantais cette ballade d'un bout à l'autre, mais j'ai tout oublié. Cependant je crois que je pourrais me rappeler l'air, et je ne sais ce qui le retrace si vivement à ma mémoire.

Il tira son flageolet de sa poche; et après avoir cherché quelques instans, il joua l'air dont il parlait. La mélodie réveilla les mêmes idées dans l'esprit d'une jeune fille occupée à laver du linge à une fontaine peu éloignée,

qui fournissait autrefois de l'eau au château. Elle se mit à chanter sur-le-champ :

« Quel est ce rivage enchanteur ?
Disait sur le vaisseau la timide princesse :
Est-ce Warroch, où ma tendresse
Doit rejoindre un époux qui fera mon bonheur ? »

—Par le ciel, dit Bertram, voilà tout juste la ballade. Il faut que cette jeune fille me l'apprenne !

— Malédiction ! pensa Glossin ; si je ne coupe court à cela, tout est perdu ! que le diable emporte les ballades, ceux qui les font, ceux qui les chantent, et cette sotte avec son gosier ! Il vit fort à propos revenir son émissaire avec trois hommes qui l'accompagnaient. Vous aurez le temps une autre fois, lui dit-il, d'apprendre des chansons. Il faut maintenant que nous ayons un entretien plus sérieux.

— Que voulez-vous dire, monsieur? dit Bertram, offensé du ton qu'avait pris Glossin.

— Monsieur, quant à cela..... je pense que vous vous nommez Brown ?

— Que vous importe, monsieur ?

Glossin jeta un coup d'œil derrière son épaule pour voir si le renfort approchait, et il était sur le point d'arriver. — Van Beest Brown, je crois ?

— Et de quoi vous mêlez-vous, monsieur, dit Bertram d'un ton qui annonçait la surprise et le mécontentement.

— C'est qu'en ce cas, dit Glossin, qui vit que ses affidés n'étaient qu'à deux pas, je vous arrête au nom du roi.

En même temps il le saisit au collet, tandis que deux

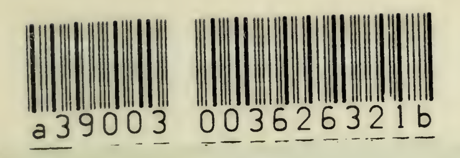
de ses affidés s'emparaient chacun d'un de ses bras. Bertram se débarrassa pourtant de leurs mains par un effort vigoureux qui renversa un des assaillans; et tirant son couteau de chasse, il se mit sur la défensive, tandis que ceux qui avaient déjà fait l'épreuve de ses forces le regardaient à une distance respectueuse. — Faites attention, leur dit-il, que je n'ai nul dessein de me révolter contre une autorité légale. Montrez-moi un mandat qui vous autorise à m'arrêter, je suis prêt à vous obéir. Mais que personne ne s'avise de s'approcher de moi avant de m'avoir justifié par quel ordre et pour quel crime on prétend m'arrêter.

Glossin ordonna alors à un de ses suppôts de lui montrer le mandat d'arrêt délivré contre Van Beest Brown, pour avoir volontairement et avec préméditation blessé Charles Hazlewood, avec intention de le tuer, et pour répondre sur d'autres faits qui lui seront allégués. Le mandat contenait l'ordre de le traduire, aussitôt après son arrestation, devant un magistrat, pour subir un interrogatoire.

Le mandat étant en bonne forme et le fait ne pouvant être nié, Bertram jeta son arme à terre, et ses vaillans adversaires tombèrent sur lui avec une ardeur égale à la pusillanimité qu'ils avaient d'abord montrée. Ils se disposaient à lui mettre les fers aux pieds et aux mains, alléguant, pour justifier cette voie de rigueur, la force dont il avait déjà donné des preuves. Mais Glossin, honteux de permettre cette insulte inutile, leur ordonna de se conduire envers le prisonnier avec décence et respect, et de se contenter de veiller sur lui. Ne se souciant pas de le faire entrer dans sa maison, où de nouveaux souvenirs pouvaient encore se présenter à

son esprit, et voulant mettre sa conduite à couvert sous l'abri de l'autorité d'un autre, il fit mettre les chevaux à sa voiture, car il en avait pris une depuis peu; il fit rester le prisonnier et ses gardiens dans une des salles, où il donna ordre qu'on leur portât des rafraîchissemens.

FIN DU TOME SECOND.


a39003 003626321b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 12 11 12 3